

Modernités russes

ISSN : 2725-2124

Éditeur : Centre d'études linguistiques

MODERNITÉS
RUSSES
20 | Décembre 2021

20 | 2021

Les révélations du mot-à-mot

Откровения подстрочников

The revelations of word-for-word

Les révélations du mot-à-mot



 <https://publications-prairial.fr/modernites-russes/index.php?id=469>

Référence électronique

« Les révélations du mot-à-mot », *Modernités russes* [En ligne], mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 29 mars 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/modernites-russes/index.php?id=469>

Droits d'auteur

CC-BY

DOI : 10.35562/modernites-russes.469



SOMMAIRE

Natalia Gamalova et Vsevolod Zeltchenko

Introduction

Michel Niqueux

Un « mot à mot » intraduisible ? La poésie macaronique d'Ivan Mjatlev

Ana Jakovljević Radunović

С сербского на сербский: Милорад Павич и его перевод *Песен западных славян* Пушкина

Galina Mikhaïlova

Мотивация некоторых изменений смысловой структуры французского текста в переводах Николая Гумилева

Gayaneh Armaganian

Les échos de la poésie arménienne dans l'œuvre d'Ahmatova : création et traduction

Selecta slavica

Anne Maître

Les fonds Russie et Europe médiane : des collections aux carrefours des langues et des cultures

Marie-Odile Thirouin

La Russie à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (xviii^e-xx^e siècles)

Introduction

Natalia Gamalova et Vsevolod Zeltchenko

Droits d'auteur

CC-BY

PLAN

L'histoire du mot à mot : Saintes Écritures
Traductions grammaticales interlinéaires
Versions juxtalinéaires du classicisme scolaire
À propos d'une convention romanesque
Ligne pour ligne dans la poésie

TEXTE

- 1 Habituellement on donne la préférence au figuré, au suggestif et à l'esprit, au détriment de la lettre. Prendre une assertion au pied de la lettre peut être aussi bien utile que naïf. Dans les transpositions des textes d'une langue dans une autre, le mot à mot, est, certes, apprêté et « opposable à une traduction élégante » [Gotessman, 2006], parfois il aboutit même à un faux-sens, mais, en tant que fait de juxtaposition, il peut avoir des fonctions spécifiques. Dans son ouvrage consacré à l'histoire des traductions, Michel Ballard balise les revirements qui passent de l'éloge à la réfutation du mot à mot et de la littéralité¹ [Ballard, 1992 : 33, 46-47, 87, 130 *sqq*, 261-262]. Ces débats n'ont pas une histoire linéaire, ils ne sont pas non plus obsolètes [Nabokov, 2000 : 115 ; Седакова, 2008-2009]. Dans les traductions mot pour mot de l'anglais Alain a vu les origines de la poésie de Mallarmé :

J'ai cette idée qu'on peut toujours traduire un poète, anglais, latin ou grec, exactement mot pour mot, sans rien ajouter, et en conservant même l'ordre, tant qu'enfin on trouvera le mètre et même la rime. [...] C'est plus anglais que l'anglais, plus grec que le grec, plus latin que le latin. Appliquant donc cette méthode de maçon à Shelley [...], j'arrivais à un Mallarmé en projet et mal grossi. [Alain, 1934]

L'histoire du mot à mot : Saintes Écritures

- 2 Les jalons de la réflexion sur le mot à mot et sur la littéralité ont été posés par les auteurs chrétiens. Philon d'Alexandrie, en parlant de la Loi de Moïse et de toute œuvre inspirée, a revendiqué la symétrie des versions (en l'occurrence, grecque et chaldéenne) semblables « comme deux sœurs, ou mieux, comme une seule et même œuvre, tant pour le fond que pour la forme », dont les expressions sont « les seules ou les plus capables de rendre avec une parfaite clarté les choses signifiées » [Philon, 1967, 208-211].
- 3 Le plus zélé des littéralistes avait sans doute été Aquila, un des traducteurs de la Bible hébraïque en grec. Plus littérale que la version d'Aquila ne saurait être que la translittération du texte hébraïque en grec. Saint Jérôme a appelé Aquila « interprète vétélaire, qui s'<était> appliqué à traduire non-seulement les paroles, mais encore les étymologies des mots » et qui était allé « jusqu'à traduire les syllabes et les lettres » [saint Jérôme, 1837, II : 179²]. En 1875, en éditant des fragments conservés des Hexaples d'Origène, Frederick Field qualifie la version d'Aquila de semi-translation, à mi-chemin entre l'original et la traduction³.
- 4 À l'époque des *belles infidèles*⁴, Pierre-Daniel Huet (1630-1721), adepte, contrairement à Nicolas d'Ablancourt (1606-1664), du mot à mot, propose de calquer les termes, de reproduire l'ordre des mots, de ne pas se soucier de l'élégance capable d'induire à l'hérésie [Huetii, 1661 : 19-22]. Autrement dit le mot à mot aide à exprimer un « fétichisme du signifiant »⁵.
- 5 Si la traduction dite littéraire se doit de s'acclimater dans la culture cible, le mot à mot ramène le lecteur vers le texte (et la culture) source, du moins il le maintient *entre deux langues*. Les versions mot à mot, ou *semi-translations*, remplissent une fonction médiane et adjuvante : on les consulte comme un pont entre l'original et le texte-cible qui se pliera de plus en plus aux règles de la grammaire et de l'élégance de la langue d'arrivée.

Traductions grammaticales interlinéaires

- 6 Un certain nombre de grammaires, plus ou moins anciennes, font appel aux traductions dites *interlinéaires*. La terminologie et la théorisation de ces méthodes ont été développées par Bernard Colombat [Colombat, 1999 : 124-125, 525]. La *Grammaire et méthode russes et française (1724)* de Jean Sohier met en parallèle deux idiomes par le biais de translittérations, calques, transpositions diverses. Voici quelques illustrations des parallèles franco-russes chez Sohier⁶.

Exemple russe : Болящий подобен медному сосуду, а болезнь ржавине; понеже как ржавина снедает ласк сосуда, так болезнь портит ласку человека.

Traduction interlinéaire : Le malade semblable au d'airain vase, mais la maladie à la rouille puisque que comme la rouille mange le verni du vase, ainsi la maladie gâte le lustre de l'homme.

Translittération : Boliaschtschii podoben mednomou sosoudou, a bolezni rgavine : ponege kak rgavina snédaiet lask sosouda, tak bolezni portit laskou tschéloveka.

Traduction française correcte : Le malade est semblable au vase d'airain, et la maladie à la rouille : car comme la rouille mange le lustre du vase, de même la maladie gâte le lustre de l'homme. [Sohier 1987, II : 413-414]

- 7 Voici un autre exemple qui suit le même schéma à quatre phases et le même instinct d'analogie :

Это так правдиво, как вы предо мною стоите.

Cela aussy vrai, comme vous devant moi êtes.

Eto tak pravdivoé kak vui predo mnoiou stoite.

Il est vrai comme vous êtes devant moi. [Sohier 1987, II : 414]

- 8 Les méthodes interlinéaires n'appartiennent pas toutes au passé éloigné. Au XIX^e siècle, une approche similaire était proposée aux Français étudiant l'anglais. Les élèves devaient lire plusieurs fois la translittération, lire la phrase en anglais, « étudier le texte anglais à l'aide du mot à mot français en regard, jusqu'à ce qu'on le comprenne comme si c'était du français », ensuite « remettre le mot à mot

français en anglais », enfin, apprendre le texte anglais par cœur [Glashin, s. d. : 6]⁷. Citons un court énoncé en quatre articulations :

Aske himme to taike zhi treubeul to ualke eupp.
Ask him to take the trouble to walk up.
Demandez lui de prendre la peine de promener en haut.
Dites-lui de se donner la peine de monter. [Glashin, s. d. : 50-51]

9 Dans le même ordre d'idées, en 1914, un manuel de français destiné aux Russes transformait les énoncés russes en une réplique exacte du français. Les élèves devaient suivre un mot à mot russe pendant que le professeur lisait à haute voix les phrases françaises y correspondant ; après de multiples répétitions, l'élève reproduisait le français par cœur, ayant sous ses yeux le mot à mot russe [Lukasiewicz, 1914 : 4-6]. Voici le début du premier exercice :

10 1) Добрый – день, Виктор. Как идете Вы ?
2) Добрый – день, мой друг... Я иду на диво ». [Lukasiewicz, 1914 : 10]

11 Un exemple un peu plus complexe :

Павел, этот молодой крестьянин которого⁸ вы знаете и к которому идут все ваши симпатии, был [ли] он счастлив, когда (он) жил в селе со своими родными ? [Lukasiewicz, 1914 : 38]

12 Même si aujourd'hui ces curiosités relèvent de l'histoire de l'éducation et de la didactique des langues, elles montrent bien que le mot à mot est un espace *entre-deux-langue*. La didactique contemporaine admet les versions « translinguistiques » en classe, à l'oral, à titre de *déverbalisation*, placée après la compréhension du texte, comme une *traduction-pivot* qui accepte les métissages et le charabia [Ladmiral, 1984 : 49]. Ensuite, un souci d'élégance et de correction grammaticale et syntaxique imposent leurs transformations.

13 Il est certain que les guides de conversation ne s'occupent pas de la pédagogie de ce genre, mais leur choix des phrases utiles s'attache régulièrement à la symétrie :

Je crois que oui. Я думаю, что да.

Je désire une chambre à un lit. Я желаю комнату с одной кроватью.

Le petit déjeuner. Маленький (утренний) завтрак. [Joudelevsky, 1926 : 1, 26, 31]

- 14 De cette façon-là l'usager n'est pas très « dépaycé ».

Versions juxtalinéaires du classicisme scolaire

- 15 Les traductions juxtalinéaires des auteurs anciens, latins et grecs, destinées aux écoliers, représentent un autre « souvenir » du mot à mot translinguistique. En France, ces textes bilingues étaient édités chez Hachette dans la seconde moitié du XIX^e siècle, souvent sous un titre de ce type : *Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle par deux traductions françaises l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots grecs correspondants, l'autre correcte et précédée du texte grec, avec des sommaires et des notes, par une société de professeurs et d'hellénistes* [Homère, s. d.].
- 16 La traduction littérale n'y était pas inintelligible, elle oscillait entre une traduction et une explication lexicale et grammaticale. Un certain nombre de précautions typographiques devaient « expliquer » les maladresses. L'éditeur réunissait par des traits d'union deux ou trois mots français qui traduisaient un seul mot grec ou latin, il imprimait en italique les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'avaient pas leur équivalent dans l'original, enfin, les mots français placés çà et là entre parenthèses étaient à considérer comme une seconde explication, plus claire que la version littérale. Par exemple : « Apollon : je passais-les-bœufs pour *mon hôte* » (je gardais les bœufs de mon hôte) » [Euripide, 1881 : 4-5]. Les pages de ces éditions laissent voir trois colonnes et de longs commentaires en bas de page ; les colonnes proposent : le texte original imprimé sur la fausse page, sur la belle page – le mot à mot et le texte adapté ou (re)formulé convenablement. Les auteurs des exemplaires conservés à la bibliothèque Diderot de Lyon sont : F. de Parnajon, professeur au

lycée Henri IV, B. Aubé, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, C. Leprévost, ancien professeur de l'Université, Sommer, agrégé pour les classes supérieures, docteur ès lettres, etc. Nous n'avons pas vu de « juxta » anonymes ou non estampillées par une société savante.

- 17 Le substantif *подстрочник* a des origines scolaires liées aux ouvrages ressemblant aux versions juxtalinéaires françaises. La première et la deuxième édition du dictionnaire de Dal' enregistrent l'adjectif *подстрочный* uniquement au sens dactylographique de notation inscrite sous les lignes : « Подстрочное примечание, подстраничное, выноска » [Даль, 1865 : 188]. Vladimir Dal' n'y a pas retenu l'expression *подстрочный перевод* employée, par exemple, chez Puškin [Пушкин, 1996 : 137, 143-144]. La troisième édition, revue et augmentée par Jan Baudouin de Courtenay, reprend cette même explication de l'adjectif et ajoute le substantif *подстрочник* : « Подстрочник м. учебник какого-либо языка с подстрочным переводом текста. Ср. *дословник*⁹ » [Даль, 1907, III : стлб. 530]. Lorsqu'en 1876, les sociétés savantes chargées de l'enseignement classique emploient l'adjectif « soi-disant » – *так называемые подстрочники* – elles n'expriment pas seulement leur mépris mais aussi la nouveauté du terme.

À la séance du 5 novembre 1876, le président I. Ja. Rostovcev [...] soumit à l'attention des membres deux questions : 1) sur l'utilité de la mémorisation des extraits d'auteurs classiques et 2) sur le tort causé par les soi-disant versions juxtalinéaires.

На заседании 5 ноября 1876 г. председатель И. Я. Ростовцев [...] предложил вниманию членов два вопроса: 1) о пользе заучивания учениками отрывков из классических писателей и 2) о вреде, приносимом т. н. подстрочниками. [Петр, 1896: xxii]

- 18 Dans les années 1930, le dictionnaire d'Ušakov indique toujours que *подстрочник* est un vocable scolaire : « Подстрочник, а, м. (школьн. устар.). Учебное пособие с буквальным подстрочным переводом иностранного текста, примечаниями и разбором всех слов. П. к латинским авторам » [Ушаков, 1939, III : стлб. 447]. Si pour Ušakov *подстрочник* est vieilli (*устар.*), c'est parce qu'il se rapporte à l'enseignement du grec et du latin supprimé par les bolchéviques.

- 19 Les mémorialistes et épistoliers ayant fréquenté l'école ou l'université entre 1874 et 1917 se souviennent de ces versions, d'abord étrangères, ensuite russes. Le populiste Nikolaj Rusanov, né en 1859, a fait ses *Lehrjahre* dans un *Gymnasium* d'Orlov à l'époque qui suivait immédiatement la réforme (1871) de Dmitrij Tolstoj qui surenchérisait le classicisme scolaire¹⁰.

Avant le premier cours qui tombait sur le grec ancien, mes camarades s'impatientaient ; ils étaient trente, sur quarante élèves de ma classe, à m'attendre comme sur des charbons ardents. Il ne fallait traduire que deux ou trois paragraphes des *Mémorables de Socrate* de Xénophon, mais certains passages y étaient difficiles. [...]

— [...] Nicolas ! [...] Pourquoi arrives-tu si tard ? Il ne reste que vingt minutes, sacrée canaille.

— Canailles vous-mêmes ! C'est pour vous que je me décarcasse, j'étais en train de traduire. Je tiens entre mes mains une « clef » française de cette œuvre.

L'administration de l'école poursuivait sévèrement toutes ces traductions et versions juxtalinéaires, sans vouloir comprendre qu'elles étaient peut-être la meilleure manière d'apprendre rapidement une langue étrangère, certes, à condition d'étudier intelligemment en parallèle la grammaire et de faire des commentaires de texte. Un camarade de classe nous fournissait ces « clefs » venant de France ; fils d'un maréchal de la noblesse, il parlait tout le temps en français, connaissait mal le russe et pour cette raison ne savait traduire. Heureusement pour nous, nos « clefs » étaient en grande partie françaises : la disposition des mots dans la phrase y correspondait davantage au russe, alors que la « construction » des « clefs » allemandes ne faisait que nous embrouiller.

Тридцать человек из сорока в классе уже давно волнуются перед первой лекцией, которая падает на греческий, в ожидании моего прихода. [...] Надо перевести два-три параграфа из « Меморабилиий » (Достопамятностей) Ксенофонта, но в них есть трудные места.

— [...] Коля! [...] Что ж до сих пор не приходил? Всего 20 минут до начала осталось, черт этакий.

— Сами черти! Для вас же старался, переводил. У меня в руках французский «ключ». Начальство жестоко преследовало все эти подстрочники и переводы, не понимая того, что, может быть,

лучшим способом для скорого изучения иностранного языка является именно подстрочник, разумеется, если при этом толково изучается грамматика и делаются комментарии. Французские ключи нам доставлял наш товарищ по классу, сын предводителя дворянства, болтавший по-французски, но плохо знавший по-русски и потому не умевший переводить. На наше счастье, ключи у нас по большей части были французские, где размещение слов ближе подходило к русскому, тогда как немецкие только путали нас своей конструкцией. [Русанов, 1931: 62-63]

- 20 Dans le témoignage de Nikolaj Rusanov les écoliers se servent des juxtalinéaires édités en France. Les *Präparationen* allemands que ces adolescents trouvent compliqués proposaient les *constructions* (c'est un autre terme scolaire), c'est-à-dire une transposition syntaxique du texte grec dans laquelle tous les syntagmes de la phrase étaient réarrangés pour inciter à une sorte d'entraînement grammatical que l'élève devait pratiquer avant de traduire.
- 21 Les étudiants, professeurs, éditeurs et lecteurs français bénéficiaient d'une longue expérience des transpositions classiques : littérales, littéraires, juxtalinéaires, expliquées, commentées, etc. Les lettres russes n'ont pas connu cette intense activité traductrice à partir du grec et du latin. Et voilà que la demande scolaire génère une rapide offre éditoriale (par exemple : Гораций, 1909). Souples, minces, de petit format, ces opuscules étaient faciles à dissimuler sous les pupitres ou dans les poches ; les élèves les usaient rapidement ou détachaient volontairement les feuilles pour tricher en cas de contrôle. Autant de conditions réunies pour mettre en place une industrie éditoriale qui possédait ses propres as des as, comme Franz Johansson à Kiev ou Wroblewski à Saint-Petersbourg. D'après le catalogue de la Bibliothèque nationale de Saint-Petersbourg, entre 1874 et 1912, les imprimeurs, que ce fût dans la capitale, à Kiev ou à Tiflis, ont fait paraître quatorze différentes versions juxtalinéaires de Xénophon. Le Xénophon juxtalinéaire de K. Kremer a été réédité à Kiev sept fois [Ксенофон, 1890], Virgile a eu droit à trente-sept versions, Sophocle et Euripide en ont des dizaines. Les couvertures et les pages de titre affichaient de gracieux et nobles euphémismes dans le genre de « traduction mot à mot ou littérale avec le vocabulaire et une explication détaillée de la syntaxe ».

- 22 Qui rédigeait ces fascicules, réclamés par les élèves, blâmés [Адольф, 1893 : 87-106] par les pédagogues et les savants non seulement comme des antisèches commercialisées, mais aussi du fait de leurs erreurs ? Les auteurs en étaient ou bien anonymes, ou bien d'obscurs professeurs à la recherche d'un gagne-pain. Peut-être plus que tout autre phénomène du système éducatif les *подстрочники* symbolisaient toute sorte d'hypocrisie et de mensonge à l'école russe : les élèves faisaient semblant d'apprendre, les enseignants faisaient semblant de ne rien voir¹¹.
- 23 Enfin, le russe extravagant de ces versions est devenu la risée de tous : en remplissant sa tâche utilitaire, le russe s'y efforçait de reproduire de longues périodes de la syntaxe grecque, ou l'ordre des mots latins. Voici un passage du cinquième chant de l'*Illiade* :

Тою порою Афина, дочь эгидодержавного Зевса, сбросила на помост отца нежное пышноузорное платье, которое искусственно сделала собственными руками; и, надевши панцырь тучесобирателя Зевса, она вооружилась к кровавой битве. Она возложила на плечи устрашающую, снабженную бахромою эгиду, которую со всех сторон окружает ужас и на которой находится изображение Эриды, и Алки, и страшной Иоки, а также страшной и ужасной Горгоны, страшного чудовища...¹² [Веркгаупт, 1884 : 29]

- 24 Les *подстрочники* disparaissent (avec la suppression du grec et du latin à l'école) en nous laissant non seulement les mémoires (Rusanov, Kaverin, Šklovskij et d'autres), mais aussi les parodies littéraires inspirées du style combinant une grandiloquence poétique (нежное пышноузорное платье) et des tournures dignes d'un procès-verbal ou un état des lieux (которое искусственно сделала; снабженную бахромою).

Алкивиад был известен разгульным образом жизни и, чтоб заслужить доверие граждан, обрубил хвост своей собаке. Тогда афиняне, как один человек, поручил Алкивиаду начальство над флотом. [Тэффи, 1996 : 28]

- 25 Ivan Aksënov, poète du cercle « Centrifugeuse », utilise ce style dans certains passages de sa tragédie versifiée *Les Corinthiens* (1918)¹³ :

И Главк велел
Пустить патруль, расставить караулы
И разослать вести учет всему
Сносимому: как, от кого, откуда.
Грабителей имущества чужого
Немедля вешал и бросал в огонь. [...]
Едва
За дверью он исчез, большие толпы
Просителей обстали дом, и выйдя
На лестницу, их изумился Главк.

- 26 Le journal de l'écrivain Antonin Ladinskij nous a récemment révélé un étonnant témoignage de l'expérimentation avec le mot à mot « classique ». À la date du 1^{er} janvier 1934, le diariste note ses réflexions sur le style du futur roman tiré de la vie romaine :
- 27 Terminer *La xv^e légion*. Ce serait bien de l'écrire dans le style « juxta » : « pour cette raison, étant donné que le consul Flaminius, ne trouvant pas, d'une part, et d'autre part, par conséquent, ne sachant que, dans quelle mesure, etc. », ou bien en latinisant la langue russe : au lieu d'écrire « les marchands firent naviguer leurs denrées à bord d'un grand vaisseau », je ferai : « les mercatores sur un magnum navium commercii suum traficcare » (il en résulte un charabia) ou quelque chose dans ce genre.

Terminer *La xv^e légion*. Ce serait bien de l'écrire dans le style « juxta » : « pour cette raison, étant donné que le consul Flaminius, ne trouvant pas, d'une part, et d'autre part, par conséquent, ne sachant que, dans quelle mesure, etc. », ou bien en latinisant la langue russe : au lieu d'écrire « les marchands firent naviguer leurs denrées à bord d'un grand vaisseau », je ferai : « les mercatores sur un magnum navium commercii suum traficcare » (il en résulte un charabia) ou quelque chose dans ce genre.

Закончить « 15 легион ». Написать бы его стилем « подстрочника » — « по причине, так как консул Фламиний, не находя, с одной стороны, а с другой, вследствие того, что, не зная, в какой мере и т. д. », или латинизируя русский язык — не « купцы привезли свои товары на большом корабле », а « меркаторы на

магнум навиум коммерцию свою трафикаре »¹⁴ или (получается чепуха) что-нибудь в этом роде. [Ладинский, 2021 : 93]

- 28 Ni le russe latinisé ni une épopée saturée de connecteurs additifs et argumentatifs ne se sont incarnés dans *La xv^e légion* (xv легион) écrite dans un style ordinaire et éditée à Paris en 1937.
- 29 Critiquées et condamnées, les versions juxtalinéaires issues du classicisme scolaire ont ainsi pris une inflexion comique¹⁵ et expérimentale comme peut l'être le métissage des langues.

À propos d'une convention romanesque

- 30 Le métissage des idiomes représente parfois un procédé conventionnel utilisé pour faire croire que le personnage « s'exprime » dans une langue étrangère, différente de celle de l'œuvre. L'auteur peut le signaler comme le fait Tolstoj dans le dialogue de Pierre Bezoukhov et Anatole Kouraguine à la fin du chapitre 5 du deuxième tome de *Guerre et paix* :

— Мой милый, — отвечал Анатолий по-французски (как и шел весь разговор), я не считаю себя обязанным отвечать на допросы, делаемые в таком тоне. [...]

— Когда я говорю, что мне надо говорить с вами... — повторял Пьер. [...]

— Вы негодяй и мерзавец, и не знаю, что меня воздерживает от удовольствия разmozжить вам голову вот этим, — говорил Пьер, выражаясь так искусственно потому, что он говорил по-французски. [Толстой, 2004 : 726]

- 31 Le traducteur qui (re)traduit ce passage n'a qu'à substituer aux mots russes leurs équivalents français.

— Mon cher, répondit Anatole en français (comme l'était toute la conversation), je ne me sens pas tenu de répondre à des questions faites sur ce ton. [...]

— Lorsque je vous dis que j'ai besoin de vous parler..., insistait Pierre [...]

– Vous êtes un scélérat et un vaurien, et j'ignore ce qui m'empêche de vous écraser le crâne avec ça ! disait Pierre, en s'exprimant de cette manière artificielle parce qu'il parlait français.

- 32 L'auteur astreint son écriture à cette étrangeté, car le russe francisé recrée une ambiance et transcrit l'artifice du beau monde. C'est au nom d'une atmosphère latine préservée que Pierre Klossowski a voulu s'« astreindre à la texture de l'original ; suggérer le jeu des mots virgiliens » [Klossowski, 2015 : 16]. Tolstoj, comme tout écrivain, éprouve la langue, ses formes et ses limites. *Les aventures d' Aimé Lebœuf* de Mihail Kuzmin sont écrites comme si c'était une mauvaise traduction qui refuserait de se dégager de son original français, comme si « la page d'à côté » était « couverte de signes parallèles » [Foucault, 2015 : 7].

Ligne pour ligne dans la poésie

Перевожу с монгольского
и
с польского,
С румынского перевожу и
с финского,
С немецкого, но также и
с ненецкого,
С грузинского, но также
с осетинского.

Борис Слуцкий

- 33 Dans les traductions de poésies, le ligne-à-ligne est légitime et inévitable, que le poète soit ou non l'auteur de ce brouillon. Mihail Gasparov s'est interrogé, il y a plusieurs années, sur les rapports entre le brouillon (essentiellement de l'auteur lui-même) et l'œuvre finale ; sa préoccupation n'a pas perdu son actualité : « on a énormément traduit à partir des mot-à-mot, et on le fait toujours, mais cette pratique n'a presque jamais fait l'objet des recherches théoriques » (« с подстрочников переводили и переводят в огромных количествах, но теоретических наблюдений над этой практикой почти нет ») [Гаспаров, 2001 : 361].

- 34 Si le traducteur ne connaît pas la langue de l'original, on lui fournit un mot à mot, avec la translittération et les commentaires décrivant le mètre, le rythme, la rime, les usages culturels. Le célèbre modèle du genre, bien que purement grammatical et syntaxique, est l'*Odyssée* allemande de Karl Grashof commandée par Žukovskij. La structure de la source allemande (ce « galimatias béni », « благословенная галиматья »¹⁶) est décrite dans la correspondance du poète et chez Andrej Egunov [Егунув, 2001 : 319-323].
- 35 Aucune autre étape de l'histoire littéraire russe ne peut rivaliser avec l'industrie soviétique de la transformation des *подстрочники* en vers, généralement à partir des langues nationales de l'URSS et des pays de l'Europe de l'Est. Pour ne citer que quelques noms et quelques langues, pour la période 1930-1980 : Ahmatova adapte des poètes arméniens¹⁷, serbes, roumains, tchèques, norvégiens, hindous, Pasternak, Tihonov¹⁸, Zabolockij, Evtušenko, Voznesenskij, Ahmadulina – la poésie et l'épopée géorgiennes, Tarkovskij – la poésie et le folklore arméniens, yakoutes, turkmènes, karakalpak, Semën Lipkin – kalmouks, tatares, kirghizes, lettons, ouzbèkes, Pavel Antokol'skij – polonais, bulgares, azéris, arméniens, le jeune Brodskij « traduisait » les poètes de la Yougoslavie, etc. Chercheurs et écrivains s'arrêtent souvent sur des aspects sociaux, politiques et moraux¹⁹ des *подстрочники* soviétiques²⁰, les démarches comparatives, linguistiques et poétiques restent à la périphérie de la recherche. Il est rare que les meilleurs ligne-à-ligne qualifiés de *филологический перевод* ou *филологически точный перевод* [Баскина, 2021 : 25, 27] – traduction précise, savante, riche en commentaires linguistiques et culturels, manuscrite ou éditée²¹ – deviennent les objets d'étude.
- 36 La partie thématique du numéro 20 des *Modernités russes* se propose de considérer certaines circonstances dans lesquelles, le terme à terme délibéré, le calque, les versions interlinéaires – ces souvenirs ou traces d'une autre langue – possèdent leur propre finalité littéraire ou linguistique.

BIBLIOGRAPHIE

Alain, 1934, *Propos de littérature*, Gonthier.

Archaimbault Sylvie, 2019, « Méthode interlinéaire et syntaxe de la langue russe. La Méthode russe et française de Jean Sohier (1724) », *Grammaticalia. Hommage à Bernard Colombat*. Sous la dir. de J.-M. Fournier, A. Lahaussais et V. Raby, Lyon, ENS Éditions, p. 167-174.

Ballard Michel, 1992, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Lille, Presses universitaires du Septentrion.

Colombat Bernard, 1999, *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'âge classique. Théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG.

Euripide, 1881, *Alceste*. Expliquée littéralement, traduite en français et annotée par M.-F. de Parnajon, professeur au lycée Henri IV, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}.

Field Frederick, 2005, *Prolegomena to Origenis hexaplorum quae supersunt, sive Veterum interpretum Graecorum in totum Vetus Testamentum fragmenta*. Translated and annotated by Gerard J. Norton, with the collab. of Carmen Hardin. Paris, J. Gabalda et C^{ie} Éditeurs.

Foucault Michel, 2015, « Les mots qui saignent », Virgile, *L'Énéide*. Trad. de P. Klossowski, Lyon, Trente-trois morceaux, p. 7-10.

Glashin, s. d., *Dialogues anglais avec prononciation figurée, français correct et mot à mot, Formant la suite et la seconde partie du Cours théorique et pratique de langue anglaise approuvé par l'université*. Par M. Glashin, bachelier ès lettres, Paris, chez l'Auteur et chez les principaux libraires.

Gottesman Catherine, 2006, « Quelques réflexions sur la traduction littérale », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 141, n° 1, p. 95-106, <https://doi.org/10.3917/ela.141.0095>

Homère, s. d., *Chants I, II, III, IV de l'Iliade*, expliqués littéralement, traduit en français et annotés par M. C. Leprévost, ancien professeur de l'Université, Paris, Librairie Hachette et Cie.

Huetii Petri Danielis, 1661, *De interpretatione libri duo, quorum prior est De optimo genere interpretandi, alter, De claris interpretibus*, Paris, Apud Sebastianum Cramoisy.

Joudelevsky J., 1926, *Guide de conversation français-russe. Avec la prononciation figurée*, Paris, Garnier frères.

Kerviler René de, 1876, « La Champagne à l'Académie française. Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) » (à suivre), *Revue de Champagne et de Brie*, t. 1, juillet, Paris, Henri Menu, p. 10-37.

Klossowski Pierre, 2015, Préface, Virgile, *L'Énéide*. Trad. de P. Klossowski, Lyon, Trente-trois morceaux, p. 15-16.

Ladmiral Jean-René, 1984, « Pour la traduction dans l'enseignement des langues : "Version moderne des humanités" », *La Traduction de la théorie à la didactique*. Études réunies par Michel Ballard, Université de Lille.

Ladmiral Jean-René, 1993, « La langue violée ? », *Palimpseste*, n° 6 : L'Étranger dans la langue, p. 23-33, <https://journals.openedition.org/palimpsestes/754>

Lukasiewicz A., 1914, *Recueil d'exemples et d'exercices pour servir à l'enseignement pratique du français aux étrangers, précédé d'un syllabaire français, à l'usage des Russes, degré élémentaire*, Paris, chez l'Auteur.

Menagiana, 1693, Paris, Florentin et Pierre Delaulne.

Nabokov Vladimir, 2000, « Problems of translation: *Onegin* in English », *The Translation studies reader*, ed. by Lawrence Venuti, London, New York, Routledge, p. 115-127.

Philon d'Alexandrie, 1967, *De Vita Mosis I-II*. Introd., traduction et notes par R. Arnaldez, Cl. Mondésert, J. Pouilloux et P. Savinel, t. 22. Paris, Cerf.

Saint Jérôme, 1837, *Lettres*. Traduites en français avec le texte en regard par J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, t. II, Lyon-Paris, Librairie catholique de Périsset frères, p. 140-183.

Sohier Jean, 1987, *Grammaire et méthode russes et française (1724)*. Факсимильное издание под редакцией и с предисловием Б. А. Успенского. В 2-х томах, Verlag Otto Sagner, München, Band 69.

Witt Susanna, 2011, « Between the lines: totalitarianism and translation in the USSR », *Contexts, Subtexts and Pretexts: Literary translation in Eastern Europe and Russia*, edited by Brian James Baer, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 149-170.

Witt Susanna, 2013, « The shorthand of Empire: Podstrochnik practices and the making of the Soviet literature », *Ab Imperio*, n° 3, p. 155-190.

Witt Susanna, 2017, « Institutionalized intermediates: Conceptualizing Soviet Practices of Indirect Translation », *Translation studies*, February, n° 10 (2), p. 1-17.

Zeltchenko Vsevolod, 2015, « "Une Médée futurienne" : remarques d'un commentateur des *Corinthiens* d'Ivan Aksënov », *Modernités Russes*, n° 15 : *Les reflets de l'Antiquité grecque à l'Âge d'argent*, p. 391-412.

Адольф А. В., 1893, « В чем корень зла, называемого подстрочниками? », *Филологическое обозрение, Журнал классической филологии и педагогики*, т. IV, кн. I, с. 87-106.

Баскина М. Э. (Маликова), 2021, « Филологически точный перевод 1920-1930-х годов: люди и институции, Художественно-филологический перевод 1920-1930-х годов. Сост. М. Э. Баскина, Санкт-Петербург, Нестор-История, с. 5-82.

Веркгаупт Г. (сост.), 1884, *Пособие к чтению и изучению Гомера, II : Илиада, песнь пятая*, изд. 2-ое, испр. и дополн., Москва, изд. книж. маг. В. Думнова под фирмой

« Наследники братьев Салаевых ».

Гандлевский Сергей, 2012, « Бездумное былое », Знамя, № 4,
<https://magazines.gorky.media/znamia/2012/4/bezdumnoe-byloe.html>

Гаспаров Михаил, 2001, « Подстрочник и мера точности », М. Гаспаров, О русской поэзии. Анализы. Интерпретации. Характеристики, Санкт-Петербург, Азбука, с. 361-372.

Гершензон М. О, 1927, *Письма к брату: избранные места*, Москва, изд. М. и С. Сабашниковых.

Гиллельсон М. И., (ред.), 1980, *Переписка П. А. Вяземского и В. А. Жуковского (1842-1852)*. Вступ. статья и подготовка М. И. Гиллельсона, *Памятники культуры. Новые открытия 1979*, Ленинград, Наука, с. 34-75.

Гомер, 1949, *Илиада*. Перевод В. В. Вересаева, илл. М. И. Пикова, Ленинград, Гослитиздат.

Гомер, 1960, *Илиада*. Перевод Н. И. Гнедича, предисловие И. Шталь, илл. Д. Бисти, Москва, Гослитиздат.

Гораций, 1909, *Десять избранных од (200 стихов)*. Размеченный текст, слова, примечания, 2 перевода ; биография Горация; сравнительная таблица размеров. Сост. А. Вульфович. Серия рациональных подстрочников к римским авторам. Пособие для экстернов и гимназистов, вып. 1, Санкт-Петербург, тип. Луч.

Даль Владимир, 1863, *Толковый словарь живого великорусского языка*, ч. 1, А — З, Москва, изд. Общества любителей Российской словесности.

Даль Владимир, 1865, *Толковый словарь живого великорусского языка*, ч. 3 : П, Москва, изд. Общества любителей Российской словесности.

Даль Владимир, 1903, *Толковый словарь живого великорусского языка*, т. 1, А — З. Третье, исправленное и значительно дополненное, издание под ред. И. А. Бодуэна-де-Куртенэ. Санкт-Петербург-Москва, изд. товарищества М. О. Вольф.

Даль Владимир, 1907, *Толковый словарь живого великорусского языка*, т. 3, П — Р. Под ред. И. А. Бодуэна-де-Куртенэ, Санкт-Петербург-Москва, изд. товарищества М. О. Вольф.

Егунов А. Н., 2001, *Гомер в русских переводах XVIII-XIX веков*, 2^е изд., Москва, Индрик.

Ксенофонт, 1890, *Анабазис*. Подстрочный перевод со словарем и примечаниями К. Кремера, кн. 1-4, 2^е изд., Киев, Ф. Иогансон.

Ладинский Антонин, 2021, *Дневник 1932-1939 годов. Моя жизнь в Германии. Парижские воспоминания*. Подгот. текста, сост. и комментарии О. А. Коростелева, В. А. Резвого, А. И. Серкова, Москва, Издательство Дмитрий Сечин.

- Петр В. И. (сост.), 1896, *Отчет о состоянии и деятельности Киевского отделения Общества классической филологии и педагогики за 20-летний период его существования (1875-1895)*, Киев, тип. С. В. Кульженко, с. VI-LXVI.
- Пунин Николай, 2000, *Мир светел любовью. Дневники, письма*, Сост. Л. А. Зыкова, Москва, Артист, Режиссер, Театр.
- Пушкин А. С., 1996, <О Мильтоне и Шатобриановом переводе “Потерянного рая”> (1836), *Полное собрание сочинений в 17-и томах*, т. 12. Ред. В. В. Гиппиус, Б. В. Томашевский, Б. М. Эйхенбаум, Москва, Воскресенье, с. 137-145.
- Розанов В. В., 1990, *Сумерки просвещения (1899)*. Сост. В. Н. Щербаков, Москва, Педагогика.
- Русанов Н. С., 1931, *На родине: 1859-1882*. Предисловие И. Теодоровича, Москва, изд. Всесоюзного общества политкаторжан и ссыльно-поселенцев.
- Седакова Ольга, 2009, «Беседа о переводе стихов на русский язык и с русского». Интервью Е. Калашниковой». / Персональный сайт О. Седаковой, <https://www.olgasedakova.com/interview/131>
- Толстой Лев, 2004, *Война и мир*, т. 1, Москва, Аст.
- Тэффи, 1996, «Греция», *Всеобщая история, обработанная «Сатириконом»*, Тэффи, О. Дымов, А. Аверченко, Москва, Просвещение, с. 15-30.
- Хайям Омар, 1959, *Рубаййат*. Подготовка текста, перевод и предисловие Р. М. Алиева и М.-Н. О. Османова, Москва, изд. Восточной литературы.
- Чхаидзе Елена, 2018, *Политика и литературная традиция: русско-грузинские литературные связи после перестройки*, Москва, Новое литературное обозрение.
- Ушаков Д. Н., (ред.), 1939, *Толковый словарь русского языка*. Сост. В. В. Виноградов, Г. О. Винокур, Б. А. Ларин, С. И. Ожегов, Б. В. Томашевский, т. III, П — Ряшка, Москва, Гос. издательство иностранных и национальных словарей.

NOTES

- 1 La littéralité, plus complexe que le mot à mot, revient plus souvent que celui-ci dans les débats « traductologiques ».
- 2 Dans l'édition de 1837 la célèbre lettre de saint Jérôme à Pammachius, « Sur la meilleure manière de traduire », paraît sous le numéro xxxiii.
- 3 « There is general agreement concerning Aquila's style or his particular kind of translation technique, namely that it was first of all literal, and related more to the Hebrew language than to the Greek. Whether this should be imputed to him as a matter of praise or of reproach is disputed.

Among the ancient writers, he is praised by Origen as ὁ κυριώτατα ἑρμηνεύειν φιλοτιμούμενος Ἀκύλας » [Field, 2005 : 45].

4 René de Kerviler a identifié l'auteur de l'expression *belle infidèle* : c'est Gilles Ménage qui a ainsi appelé la traduction de Tacite faite par Nicolas Perrot d'Ablancourt (1640-1651) [Kerviler, 1876 : 12]. « Lorsque la version de Tacite parut, bien des gens se plainquirent de ce qu'elles n'étoit pas fidèle. Pour moy je lui donnai le nom de la belle infidèle, qui étoit le mesme que j'avois donné étant jeune à une de mes maistresses » [Menagiana, 1693 : 385].

5 L'expression est de Jean-René Ladmiraal : elle se rapporte à « Une folle partie de thé » d'Henri Meschonnic rendant ainsi tous les éléments du titre du chapitre « A Mad tea-party » chez Lewis Carroll [Ladmiraal, 1993 : 27].

6 L'interlinéarité de la grammaire de Jean Sohier est étudiée par Sylvie Archaimbault [Archaimbault, 2019 : 167-174].

7 Cet ouvrage date probablement de 1857. Les manuels de Lukasiewicz et de Glashin font partie des fonds de la bibliothèque Denis Diderot de Lyon.

8 La ponctuation est celle du texte cité.

9 Cette édition du dictionnaire de Vladimir Dal' n'enregistre pas de substantif *дословник*, seulement l'adjectif *дословный* : « Дословный рассказ или перевод, передаваемый от слова до слова, буквальный » [Даль, 1903, I : стлб. 1186].

10 Les étudiants se servaient aussi des versions juxtalinéaires, par exemple, Nikolaj Punin [Пунин, 2000 : 19] ou Mihail Geršenzon [Гершензон, 1927 : 13].

11 Dans un des articles du *Crépuscule de l'instruction* (1893-1898) Vasilij Rozanov écrit : « Войдите на урок в любой гимназии, по любому предмету [...] и вы увидите, что никакого, в сущности, просвещения тут не происходит. Если вы зорки – присмотритесь к обману, тут совершающемуся, на эти подстрочники, подсказывания, притворное заикание, чтобы выиграть минуту и обмануть учителя, и вы увидите, что здесь происходит скорее развращение и притупление » [Розанов, 1990 : 171].

12 Ce même passage dans la traduction de Nikolaj Gnedič :
Тою порою Афина, в чертоге отца Эгиоха,
Тонкий покров разрешила, струей на помост он скатился,
Пышноузорный, который сама, сотворив, украшала;

Вместо ж его облачая броней громоносного Зевса,
Бранным доспехом она ополчалася к брани плачевной.
Бросила около персей эгид, бахромою косматый,
Страшный очам, поразительным Ужасом весь окруженный:
Там и Раздор, и Могучесть, и, трепет бегущих, Погоня,
Там и глава Горгоны, чудовища страшного образ...(vers 733-741) [Гомер,
1960 : 96]

Traduction de Vikentij Veresaev :

Дочь между тем Эгиоха-Кронида в чертоге отцовском
Мягкий свой пеплос сняла и струей его на пол спустила, –
Вместо него же надевши хитон молневержца Зевеса,
Для многослезного боя в доспехи она облеклася.
Плечи себе облачила эгидой, богатой кистями,
Страшную; ужас ее обтекает венком отовсюду,
Сила в ней, распря, напор, леденящая душу погоня,
Страшная, грозная, Зевса эгидодержавного чудо... [Гомер, 1949 : 121]

13 Sur *Les Corinthiens* d'Aksënov, voir : Zeltchenko, 2015.

14 De toute évidence, Ladinskij a oublié son latin.

15 Voir l'article de Michel Niqueux dans ce recueil.

16 L'expression employée par le poète dans sa lettre à Pëtr Vjazemskij du 9 février 1844 [Гиллельсон, 1980 : 44]

17 Voir l'article de Gayaneh Armaganian-Le Vu dans ce recueil.

18 « Tihonov et Pasternak ont cherché à apprendre la langue géorgienne pour pouvoir comparer l'original aux versions ligne à ligne » [Чхаидзе, 2018 : 297].

19 Chaque maison d'édition possédait son plan de publications des littératures nationales. Les poètes qui se chargeaient de ce travail accédaient à une zone de conformisme et à une « mangeoire » confortable [Гандлевский, 2012].

20 Dans ce domaine, les recherches suivies et profondes ont été faites par Susanna Witt : Witt 2011 ; 2013 ; 2017.

21 Par exemple, Хайям, 1959.

Natalia Gamalova

Professeur des universités en langue et littérature russes au département d'études slaves de la faculté des langues de l'université Lyon 3, directeur-adjoint du Centre d'Études Linguistiques – Corpus, Discours et Sociétés

IDREF : <https://www.idref.fr/060372648>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000045317002>

Vsevolod Zeltchenko

Maître de conférences au département de Lettres classiques de l'université d'État de Saint-Pétersbourg, traducteur des poètes grecs dont Tyrtée, Hermésianax, Alexandre d'Étolie, Théodore Prodrome ; principaux domaines de recherche : la poésie romaine et hellénistique, la prose latine du Ier siècle, la réception de l'Antiquité grecque et romaine dans la littérature russe du début du XXe siècle, Érinna, Hodasevič

Un « mot à mot » intraduisible ? La poésie macaronique d'Ivan Mjatlev

Непереводимая « дословность » ? Макароническая поэзия Ивана Мятлева (1796-1844)

Untranslatable word-for-word? Macaronic poetry by Ivan Mjatlev (1796-1844)

Michel Niqueux

DOI : 10.35562/modernites-russes.497

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Français

Le poème d'Ivan Mjatlev *Impressions et observations de madame Kourdioukov à l'étranger, dan l'étrangé* (Сенсации и замечания госпожи Курдюковой за границею, дан л'этранже, 1840) présente une forme originale de mot à mot : l'inclusion dans des vers russes de mots et même de phrases françaises transcrits phonétiquement en cyrillique. Cette reproduction littérale du discours de madame Kurdjukov crée une sorte de parler composite franco-russe, ou d'hétérogénéité linguistique. Le « mot à mot » français n'est pas ici une étape intermédiaire, mais le composant principal du poème, dont la compréhension peut ne pas être immédiate, même pour un francophone, et *a fortiori* pour un lecteur russe. Généralement qualifié de macaronique, ce poème n'a pas d'équivalent dans la littérature russe. Après avoir étudié les caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques des « implants » français, présents également dans d'autres poésies, nous nous demandons dans quelle mesure il s'agit de macaronisme. Nous étudions également le rôle (pas seulement satirique) de ce français transcrit en cyrillique. Enfin, nous nous interrogeons sur la manière de rendre phonétiquement et visuellement, dans une traduction, ce français macaronique à côté du français ordinaire traduit du russe, c'est-à-dire sur les moyens de maintenir la présence de deux langues. À notre connaissance, il n'existe aucune étude de ce macaronisme, dont on trouve quelques traces au *xx^e* siècle (D. Bednyj, V. Majakovskij), et qui est à rapprocher du russe de la diaspora mâtinée de français, d'anglais ou d'allemand (sur lequel il existe des études).

Русский

В основу поэмы Ивана Мятлева *Сенсации и замечания госпожи Курдюковой за границею, дан л'этранже* (1840) положена оригинальная разновидность « дословности » : русские стихи перемежаются со французскими словами и целыми предложениями в фонетической

транскрипции кириллицей. Подобное дословное и буквальное воспроизведение речи госпожи Курдюковой создает своего рода франко-русский конгломерат, или языковую гетерогенность. В данном случае «дословность» является не промежуточным этапом переводческой деятельности, а основным компонентом стихотворения, который не сразу понятен и французам, не говоря уже о русском читателе. Поэму Мятлева принято называть макаронической, и она не имеет аналогов в русской литературе. Рассмотрев фонетические, морфологические и синтаксические особенности французских вставок, которые можно найти в других стихотворениях Мятлева, мы сможем понять степень макаронизма стихов и сформулировать вопрос о роли (и не только сатирической) этого записанного кириллицей французского языка. Уместно задуматься над тем, как при переводе стихотворения с русского на нормальный французский язык передать (фонетически и визуально) макаронический французский, то есть как сохранить сосуществование двух языков. Насколько нам известно, исследований на данную тему не существует, тогда как следы подобного макаронизма, встречающиеся в поэзии XX века (Д. Бедный, В. Маяковский) изучены. Существуют и исследования о языке русской диаспоры, представители которой смешивают русские и французские, русские и английские, русские и немецкие выражения.

English

Ivan Mjatljev's poem *Impressions and observations of Madame Kurdiukov abroad* (*Сенсации и замечания госпожи Курдюковой за границею, дан л'этранже*, 1840) offers an original "word-for-word" form, that is it includes French words in Russian verses and even French sentences phonetically transcribed in Cyrillic. This literal reproduction of Madame Kurdjukov's speech creates a sort of composite Franco-Russian way of speech or a sort of linguistic heterogeneity. The French *word-for-word* is not considered as an intermediate step here, but it is the main component of the poem, the understanding of which may not be immediate, even for a French speaker, let alone for a Russian reader. Generally referred to as macaronic, this poem has no equivalent in Russian literature. Following the study of the phonetic, morphological and syntactic characteristics of French loanwords which are also present in other poems (given in italics in modern editions), of the author wonders about the extent to which these words could be considered macaronisms, given that nothing distinguishes them from Russian words. We then investigate the role (not only satirical) of these French words transcribed in Cyrillic. Finally, we will ask how, in a translation, can this macaronic French be rendered (phonetically and visually) alongside French words translated from Russian, i.e. how to keep the presence of two languages. To our knowledge, there is no study of this macaronism, of which we find some traces in the 20th century (D. Bednyj, V. Majakovskij), and which can be compared to Russian of the diaspora mixed with French, English or German (on which these studies have been led).

INDEX

Mots-clés

Mjatlev, macaronisme, traduction, cyrillique, translittération, humour

Keywords

Mjatlev, macaronism, translation, Cyrillic, transliteration, humour

Ключевые слова

Мятлев, макаронизм, перевод, кириллица, транслитерация, юмор

PLAN

Phonétique

Morphologie

Un « mot à mot » intraduisible ?

TEXTE

- 1 Le poème d'Ivan Mjatlev *Impressions et observations de madame Kurdiukov à l'étranger, dan l'étrangé* (Сенсации и замечания госпожи Курдюковой за границею, дан л'этранже, 1840), moqué par Belinskij dans un compte rendu de 1844 et goûté par Lermontov, présente une forme originale de « mot à mot » : l'inclusion dans des vers russes de mots et même de phrases françaises transcrits phonétiquement en cyrillique. Cette reproduction « mot à mot », littérale, du discours de madame Kurdjukov crée *ce qui semble être* un sabir franco-russe, une hétérogénéité linguistique humoristique. Le « mot à mot » français n'est pas ici une étape intermédiaire, mais le composant principal du poème, dont la compréhension peut ne pas être immédiate, même pour un francophone, *a fortiori* pour un lecteur russe. Généralement qualifié de macaronique, ce poème n'a pas d'équivalent dans la littérature russe.
- 2 Qui est Ivan Mjatlev (1796-1844) ? C'est un contemporain de la pléiade de Puškin, dont il était par sa mère le cousin éloigné, descendant d'une vieille et riche famille noble¹. Son père était sénateur et chambellan, avec le rang de conseiller secret. Il eut l'impératrice

Catherine II pour marraine de baptême. Sa mère, petite-fille de deux feld-maréchaux Saltykov, écrivait en français des petits récits édifiants, tenait un journal humoristique (*Le Barbet scrutateur*), et un album familial, montait des spectacles domestiques ; cela rappelle l'atmosphère des Beketov, dans laquelle grandit le jeune Blok². Mjatlev doit toute son éducation à sa famille et à des précepteurs (dont un abbé français). Les premières œuvres conservées de Mjatlev sont des pièces en français (avec des scènes en russe), *Camp des femmes soldats* (1819), *Suite du fou raisonnable* (1820), montées en famille. Ses premières poésies, du milieu des années vingt, sont aussi écrites en français. Puis « maître d'une maison hospitalière, fin gourmet et prisant la beauté féminine », Mjatlev préfère la vie des salons aristocratiques (dont le sien) à une brillante carrière officielle. Après avoir pris part aux expéditions militaires de 1813-1814, il servit dans divers ministères et prit sa retraite en 1836, avec le titre de conseiller d'État actuel (4^e rang). Deux premiers recueils de poésies, parus anonymement en 1834 et 1835, passèrent inaperçus, mais ensuite plusieurs poésies et romances furent mises en musique, tandis que ses poésies humoristiques, épigrammes, « bluettes », couplets, parodies et autres impromptus burlesques lui assuraient le succès dans les salons et étaient comme une préparation à son œuvre principale, le grand poème humoristique *Impressions et observations de madame Kurdjukov à l'étranger, dan l'étrangé* (*Сенсацши и замечания госпожи Курдюковой за границею, дан л'этранже*) qui paraît en plusieurs volumes en 1840, 1843 et 1844, avec de remarquables illustrations de V. F. Timm. Le poème s'inspirait, pour les descriptions géographiques, du voyage que Mjatlev avait lui-même effectué en 1836-1839 en Allemagne, France, Suisse et Italie pour soigner son fils et sa femme (qui avait perdu six de ses huit enfants). En France, il publia dans le *Journal des jeunes personnes* des *Stances, La branche coupée*, signées Émile Deschamps, poète alors renommé, mais avec l'indication « traduites du russe de M. de Miatlew » [Miatlew, 1836 : 353]. Mjatlev est présenté en note comme étant « un des poètes les plus distingués de la Russie ». Cette publication eut lieu sans doute par l'entremise du prince Élim Mestcherski, qui avait donné la même année dans ce même *Journal des jeunes personnes* une traduction en prose de la ballade *Svetlana* de Žukovskij précédée d'une présentation de ce « Schiller de la Russie », « poète des âmes pures et religieuses » [Mestcherski, 1836 : 40-46], ou par

l'intermédiaire de Paul de Julvécourt, un autre passeur de la littérature russe en France, qui, toujours dans ce volume de 1836, donne une scène de genre ukrainienne *La folle du Dniéper* [Julvécourt, 1836 : 137-140].

- 3 Voici, comme exemple d'une traduction qui n'est pas du « mot à mot », mais une recreation fidèle, la première strophe de ces *Stances* :

Что ты ветка бедная, –
Ты куда плывёшь ?
Берегись – сердитое
Море... Пропадёшь.
[Мятлев, 1969 : 58]

Où vas-tu, flottante sur l'onde,
Pauvre branche ? tu ne sais pas ;
Prends garde, la mer est profonde
La mer est méchante, là-bas.

- 4 *Les sensations* (au sens d'*impressions*) de madame Kurdjukov sont le journal de voyage à l'étranger d'une propriétaire (fictionnelle) habitant à Tambov, dame peu cultivée, connaissant mal les langues étrangères, comme l'indique dès le titre l'expression *дан л'этранже*. Elle parcourt pour son plaisir (et non *нур афер*, comme elle le dit) l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. La mort soudaine de Mjatlev l'a empêché de lui faire découvrir la France.
- 5 Apprécié d'Aleksandra Smirnova-Rosset, qui le cite souvent dans ses *Souvenirs* et imita madame Kurdjukov lors d'un bal masqué à la Cour [Смирнова-Россет, 1989 : 281-283], Lermontov³, Odоеvskij, Vjazemskij, Polevoj [Мятлев, 1969 : 12, 13, 14], peu prisé de Belinskij dans de brefs comptes rendus de 1844 et surtout de 1845 (« livre ennuyeux et assez plat ») [Белинский, 1955 : 262], et de Černyševskij (en 1856), ignoré de l'*Histoire de la poésie russe* en deux tomes dirigée par B. P. Gorodeckij [Городецкый, 1968-1969], ce récit en vers est sans équivalent dans la littérature russe, mais s'inscrit dans une longue tradition de poésie humoristique, du XVIII^e siècle aux poètes du *Satirikon*, la satire n'étant pas le but premier de l'auteur. Il n'y a guère que le dialogue de sourds entre propriétaires (qui ne parlent pas

russe) et paysans (*пейзаны*), dans une poésie de 1838, qui puisse avoir une portée satirique :

« Ну, староста ! Ты доложи », –
Сказали мужики.
« Э бьен, де куа донк иль сажу ?
Де куа ? У бьен де ки ? »

Вот управляют как у нас !
Всё – минус, а не плюс.
Ке вуле ву, ке л'он фасс ?
Он не се па ле Рюсс !⁴
[Мятлев, 1969 : 97-98]

- 6 Nous n'étudierons pas le poème pour lui-même, il en est donné une analyse assez conséquente dans l'introduction de l'édition citée, ni le rôle de ces inclusions de mots français en cyrillique dans le poème russe. C'est ce « mot à mot » original, cette transcription du français en cyrillique qui nous retiendra, après quoi nous nous demanderons comment, non pas traduire, mais rendre en français ce parler composite.
- 7 Le mélange des langues apparaît chez Mjatlev dès 1834, dans une fable, mais ce n'est qu'en 1838 qu'on le trouve systématiquement employé dans des poésies. Les caractéristiques phonétiques et morphologiques de ces implants hétérolinguistiques sont illustrées ci-après par quelques exemples (pris dans le poème et d'autres poésies), qui pourraient être multipliés. À en juger par les deux reproductions de manuscrits du volume de 1969, rien ne distinguait ces inclusions franco-russes du texte russe, alors qu'elles sont mises en italique dans les éditions imprimées. Cela a l'avantage de rendre immédiatement visible la présence de deux discours⁵.

Phonétique

- 8 Mjatlev utilise une graphie phonétique pour transcrire les mots (et phrases) français en cyrillique : *Уж парти де плезир ! / Признаюсь, он не дир* [Мятлев, 1969 : 106]. Notons que le français *он не дир* (on peut dire) redouble le russe (Признаюсь) en le traduisant.

- 9 La voyelle *e* sert à transcrire toutes les variantes des sons *eu* ou *é* (è) français (*e*, *eu*, *ez*, *é*, *ai*, *œ*), à savoir, phonétiquement

[e] blé, nager, été
[ɛ] paix, bleuet, persil, père, baleine
[ə] le, me, demain
[œ] beurre, meuble, œuf
[ø] bleu, vœu, jeûne.

- 10 Voici quelques exemples :

Меprenez garde (*Mais prenez garde*) [145]⁶
Н'ëйе на пер (*N'ayez pas peur*) [193]
вие шемен (*vieux chemin*) [167]
Держи свой кер, / А то малер, / Вотр сервитер (*Garde ton cœur, / Sinon malheur, / Votre serviteur*) [147].
Малер peut rimer avec *актер* [187].

- 11 Dans l'article *la*, le *l* est généralement dur (*ла*), mais est parfois mouillé (*ля*) :

ла бурс / ла курс (*la bourse, la course*) [213]
ля санте, ля гете (*la santé, la gaieté*) [139]
Le *l* est également mouillé dans le pronom *il* : *слышу я, к'иль э малад* [235].

- 12 Le *u* français est rendu par un *ю* :

Вы давно ли из Рюси ? / Чай, у вас есть де (des) медведи ? [251]
Бу морде ком юн волчица (*vous mordez comme une louve*) [164]
Что ни метте а ла фигур, / Всë вам идет, же вуз-асюр (*Quoi que vous mettiez sur vous / Tout vous va, je vous assure*) [166]

- 13 Notons que le redoublement des consonnes (Russie, assure) n'est pas conservé (mais plus haut nous avons *фасс* [fasse] et *Рюсс*) [98]. Les voyelles nasales *an* [ã], *en* [ɛ̃], *in* [ɛ̃], *on* [ɔ̃], *un* [œ̃] ne font pas l'objet d'une graphie spéciale, excepté pour *un* : *эн пейзажист* [228].

- 14 La semi-consonne *ui* est rendue par *юи* :

пом кюит (pomme cuite) [167]
сан брюи / Я уеду дан ла нюи (sans bruit, je partirai dans la nuit) [201]

Mais :

же ме сви леве (je me suis levée) [494]

- 15 Pour les consonnes, seul le *h*, contrairement à la transcription phonétique généralement suivie par Mjatlev, est le plus souvent rendu par un *z* :

а ла гат (à la hâte) [468] ; ан дегор (en dehors)
пар газар [96], mais пар азар (par hasard) [166]

- 16 Le suffixe *-able* est parfois vocalisé : *энпренабель / ке дьябель* (imprenable, que diable) [229], mais *веритабль / дьябль* [297].

- 17 L'élision est observée :

отрфуа (autrefois)
Же н'се па (je ne sais pas) [207, 236]
диз ер э дми (dix heures et demie) [248]
а с'к'иль паре (à ce qu'il paraît) [290]
платье чудо, де в'лур роз (de velours rose) [513]
тут свит (tout de suite) [167]

- 18 Dans la graphie, l'apostrophe est conservée : *л'етранже* (l'étranger) ; *же м'ан ве* (je m'en vais). Les *liaisons* sont indiquées :

дез офисье (des officiers)
Ме села, са м'эт-эгалъ, ои са м'ет-эгалъ [98]

avec une hésitation entre *e* et *э* :

сет-эгалъ (194, 207), *сэт-эгалъ* (277)
Бу з-ет дез-ембесиль (vous êtes des imbéciles) [98]

Morphologie

19 Les mots français cyrillisés sont souvent déclinés :

своим деууарам верная / Емабильна, скромна (aimable, avec suffixe russe !) [101]
маль де тета (mal de tête) [260]
А простого даже вы бонжура / Не можете проговорить [166]
Ле лежанды (les légendes)
[кости] онз миль вьержев (onze mille vierges) [223]
Всё де дам, ком иль не фо па ! / Чуть не сделалось сенкопа (des dames comme il ne faut pas, syncope) [201].

20 La syntaxe est généralement correcte, avec des exceptions :

Де Франкфорт муа же м'ан ва (De Francfort, moi je m'en vas) [252].

21 Les mots russes sont parfois accompagnés d'un article français :

ла морковка, ла клубника [95]
Нуз авон тан де паук / В академии наук. / Де козявки, де
букашки, / Де моллюск, де таракашки, / Э эн остов де
мамут ! [329]
Же не манж па де ла репа (qui rime avec же н'ире па).

22 Le même jeu linguistique, mais plus rarement, est opéré avec avec l'anglais [116], l'allemand [140, 257], l'italien [395 sq], avec parfois un mélange des langues :

Вот ле беф, язык, жаркое, / Рыба, утка и гемис (Gemüse,
légumes) [193]
Иф ю плис, але вуз-ан ! (If you please, allez-vous en !) [330].

23 Ainsi rapidement décrit, ce mélange linguistique peut-il être qualifié de macaronisme ? À l'origine, au xv^e siècle en Italie, le macaronisme consiste, dans un but burlesque, à ajouter des terminaisons latines aux mots italiens. En France, comme auteurs connus, on peut citer Rabelais⁷. À strictement parler, seuls les quelques exemples morphologiques ci-dessus peuvent être qualifiés de macaroniques.

- 24 S'agit-il alors de diglossie ? La diglossie est un terme de sociolinguistique qui désigne la coexistence de deux langues (anglais et français au Canada) ou de deux variantes d'une langue sur le même territoire (arabe littéraire / arabe dialectal), l'une étant alors généralement considérée comme « supérieure » à l'autre [Tabouret-Keller, 2006 : 109-128]. Chez Mjatlev, il s'agit plutôt de bilinguisme, ou de *bitextualité* (*битекстуальность* [Санников, 1999]), la narratrice (madame Kurdjukov) passant au français pour désigner les *realia* des pays qu'elle visite et donner une couleur locale à son récit. Pour l'auteur, qui place le plus souvent ces mots à la rime, c'est un moyen ludique de renouveler celle-ci (жаль / эгаль, пролетер / Вольтер, поглядишь / тре риш, барельеф / осмотрев... [Мятлев, 1969 : 355-357]). Les mots français ne sont pas déformés (sinon phonétiquement), et ce n'est donc pas un sabir (un mélange de différentes langues maternelles). Severjanin, avec l'abondance, dans ses premiers recueils, de mots exotiques, étrangers, ou de néologismes peut faire penser à Mjatlev. Mais ce n'était pour lui qu'un moyen d'enrichir la langue et la technique poétique.

Un « mot à mot » intraduisible ?

- 25 Comment rendre en français ce mélange de russe et de français phonétique ? Donner en bon français le discours français de madame Kurdjukov serait gommer, aplatir tout ce qui fait la saveur de cette bitextualité, qui saute littéralement aux yeux et aux oreilles. Le poème de Mjatlev, comme toute sa poésie, est conçu pour être dit à haute voix (c'est ce que faisait Mjatlev dans les salons). C'est d'ailleurs seulement comme cela que Belinskij, qui prisait plus les illustrations de Timm que le texte lui-même (1840), y trouva quelque plaisir. C'est ce discours oral qu'il faut tenter de reproduire en français, en s'inspirant de la prononciation du français par certains Russes émigrés, qui mélangeaient aussi mots russes et mots français et avaient du mal à prononcer les sons *u* et *eu*, ainsi que les nasales. Pour la France, c'est Tèffi qui a noté avec humour la contamination du parler des Russes (*лерюссы*) par le français (*Городок, Ке фер ?*)⁸. Nous allons donc essayer de faire prononcer par madame Kurdjukov les mots français « à la russe » : *lé* au lieu de *le*, le *n* des nasales *an* et *en* redoublé, le *r* également redoublé pour indiquer la vibration du *r* russe, etc. À la coloration humoristique produite par la graphie

cyrillique des mots français peut correspondre une graphie défectueuse des mots français prononcés par madame Kurdjukov, l'important étant de rendre visible, phonétiquement et graphiquement, l'hétérogénéité linguistique des implants, en les soulignant, comme dans l'original, par l'italique.

- 26 Voici un exemple [Мятлев, 1969 : 242], fort imparfait, de ce que pourrait donner cette voie :

Я взяла д'абор карету	Je pris d'aborr une voiture
И поехала бьен вит	Et m'en allai bienn vitt
Всем тузам отдать визит.	Chez les notables en visite.
Прекрасивые салоны !	Quels magnifiques salons
Задают такие тоны	Où donnent le ton
Ле банкиры, ле маршан,	Lé banquiers, lé marchann,
Что, ей-богу, се шарман !	Ma foi, que cé charmann !
Ты подумаешь, что графы !!	On croirait voir des ducs !!
Деньгами полны их шкафы,	Leurs armoires sont pleines d'écus,
А в Франкфурте ла ноблес	À Francfort, la noblèss
Состоит дан лез-эспес.	Est dann lè-zespèss.
Позвали меня обедать	Je fus invitée à dîner
Де банкье, чтобы отведать,	Par dé banquié, pour goûter
Дескать, гюр де санглие.	C'qu'ils appellent de la ioure de sannglié.
Мне достался в кавалье	J'ai eu comme cavalié
Саксен-Веймарский посланник.	L'ambassadeur de Saxe-Weimar.

- 27 Pour l'éditeur de Mjatlev dans la collection « Bibliothèque du poète », le principal héritier du créateur de madame Kurdjukov, est Koz'ma Prutkov. Nikolaj Lejkin (1841-1906) nous semble plus proche. Auteur de 10 000 récits humoristiques, trente-six romans, onze pièces de théâtre, Lejkin fut l'auteur le plus lu dans les années 1880, et fut d'une certaine manière le parrain du jeune Čehov [Караев, 1994 : 308-310]. Son roman humoristique *Les nôtres à l'étranger* (*Наши заграницей*) (pour l'Exposition universelle de 1889), sous-titré *Relation humoristique du voyage des époux Nicolas Ivanovitch et Glafira Semionovna Ivanov à Paris et retour* (*Описание поездки супругов Николая Ивановича и Глафиры Семеновны Ивановых, в Париж и*

обратно, 1890) avait connu un immense succès et une 34^e édition, parue à Riga en 1928, a été rééditée à Paris par Les éditeurs réunis en 1977. Voici un exemple :

Алле, гарсон... Ле русс такой еды нон манже... С Богом, с Богом...
Да уж и фромаж убирай. Я этот фромаж не ем.
[...] Алле... Иль не фо па. Рьян [rien] иль не фо па. Селеман ле
бульон. Доне бульон. Уж и ты, Николай Иваныч, нивесть что
спрашиваешь. Ел бы без закусок ! [...]
Слуга недоумевал.
– Mais, madame, c'est ce que vous avez demande... (sic) –
бормотал он.
– Прене... Прене прочь. Ну не манжон па се шоз... [Лейкин,
1977 : 97]

- 28 Madame Ivanov parle russe avec son mari, et un français tiraillé avec le serveur. L'humour vient non seulement de la situation (le dépaysement dans un restaurant français : « *Riouss pas mangé cette nourriture* »), mais du français hésitant, transcrit phonétiquement en cyrillique (mais pas en italique) comme chez Mjatlev, et qu'il faut, là aussi, dire à haute voix pour le goûter.
- 29 Même si toute poésie a vocation à être dite, celle de Mjatlev, avec ses deux voix entremêlées, tend encore plus à l'oralité, en la faisant voir (par l'italique). Cette fusion du *dire* et du *voir* est ce qui fait l'originalité de Mjatlev, et la difficulté de le traduire.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Мятлев Иван, 1969, *Стихотворения. Сенсации и замечания госпожи Курдюковой*. Вступ. статья и сост. Н. А. Коварского, Ленинград, Советский писатель.

Bibliographie

Julvécourt Paul de, 1836, *La folle du Dniéper (suite et fin)*, *Journal des jeunes personnes*, t. IV, Paris, p. 137-140.

Mestcherski Elim, 1836, « Littérature russe. Svetlana, ballade », *Journal des jeunes personnes*, t. IV, Paris, p. 40-46.

Miatlew de, 1836, *La branche coupée*, *Journal des jeunes personnes*, t. IV, Paris, p. 35.

Niqueux Michel, 2012, « Des Beketov à Blok, ou l'ascendance littéraire féminine d'Alexandre Blok », *Pères et fils. Rapports intergénérationnels dans les dynasties d'écrivains et d'artistes*. Études réunies et présentées par R. Baudin et O. Kafanova. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 375-387.

Rabelais, 1930, *Gargantua. Pantagruel*. Précédé de la préface de René Doumic, Paris, Éditions du Monde moderne.

Tabouret-Keller Andrée, 2006, « À propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre "haute" et "basse" : ses sources et ses effets », *Langage et société*, vol. 118, no 4, p. 109-128.

Белинский В. Г., 1955, «Сто русских литераторов», *Полное собрание сочинений*, т. IX (1845-1846), Москва, изд. АН СССР, с. 241-272.

Городецкий Б. П. (ред.), 1968-1969, *История русской поэзии*. В 2-х томах, Ленинград, Наука.

Жданова В. В., 1999, «Язык русских эмигрантов в Германии», *Язык, сознание, коммуникация*. Ред. В. В. Красных, А. И. Изотов. *Диалог-МГУ*, вып. 7, с. 19-25, http://www.philol.msu.ru/~slavphil/books/jsk_07_03zdanova.pdf.

Катаев В. Б., 1994, « Н. А. Лейкин », *Русские писатели 1800-1917. Биографический словарь*, т. 3. Ред. П. А. Николаев, Москва, Российская энциклопедия, с. 308-310.

Лейкин Н.А., 1977, *Наши за границей. Юмористическое описание поездки супругов Николая Ивановича и Глафиры Семеновны Ивановых, в Париж и обратно*. Paris, Les Éditeurs réunis.

Лермонтов М. Ю., 1988, *Сочинения*. В 2-х томах, т. 1, Москва, Правда.

Панов С. И., 1999, «Иван Мятлев», *Русские писатели 1800-1917*, т. 4. Гл. ред. П. А. Николаев, Москва, Российская энциклопедия, с. 196-198.

Полинская М. С., 2010, « Русский язык первого и второго поколения эмигрантов, живущих в США », *Slavica Helsingiensia* 40, 2010, с. 336-352, https://scholar.harvard.edu/files/mpolinsky/files/slavica_helsingiensia14.2010.pdf.

Санников В. З., 1999, *Русский язык в зеркале языковой игры*, Москва, Языки русской литературы.

Смирнова-Россет А. О., 1989, *Дневник. Воспоминания*. Изд. подгот. С. В. Житомирская. Москва, Наука.

NOTES

- 1 Ce portrait biographique s'inspire de l'article de S. I. Panov dans le dictionnaire biographique *Écrivains russes 1800-1917* [Панов, 1999 : 196-198].
- 2 Cf. Niqueux, 2012.
- 3 Cf. Le poème de 1841 À I. P. Mjatlev : « ... Мой ум скакал за нею, / И часто был готов / Я броситься на шею / К madame de-Курдюков » [Лермонтов, 1988 : 212].
- 4 Voir aussi l'œuvre de Mjatlev *Conversation entre le barine et Athanase* (*Разговор барина с Афонькой*) [Мятлев, 1969 : 151], mais sans mots français.
- 5 Dans l'édition citée d'Ivan Mjatlev, ils sont transcrits en français (pas toujours correctement) dans les notes infrapaginales, puis traduits en russe.
- 6 Les chiffres entre crochets renvoient aux numéros de page de l'édition citée : Mjatlev, 1969.
- 7 Dans *Pantagruel roy des Dipsodes*, voir le chapitre 6 « Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français » [Rabelais, 1930 : 158-160].
- 8 Pour les États-Unis : Полинская, 2010 ; pour l'Allemagne : Жданова, 1999.

AUTEUR

Michel Niqueux

Agrégé de russe (1970), docteur d'État avec une thèse sur Sergej Klyčkov, écrite sous la direction de Jean Bonamour (1985), professeur émérite de l'université de Caen-Normandie, traducteur et commentateur de Puškin, Družinin, Kovalevskaja, Kuprin, Kremnëv (Čajanov), Berberova, Savinkov ; principaux domaines de recherche : Kljuev, Klyčkov, Esenin, Gorkij ; co-auteur avec Leonid Heller d'une *Histoire de l'utopie en Russie* (1995), auteur de *L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine* (2016), de la biographie de Julija Danzas (2020) et du *Dictionnaire Dostoïevski* (2021).

IDREF : <https://www.idref.fr/027048470>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/michel-niqueux>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000116001938>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11917738>

С сербского на сербский: Милорад Павич и его перевод *Песен западных славян* Пушкина

Du serbe en serbe : Milorad Pavić et sa traduction des Chants des Slaves d'ouest de Puškin

Translating from Serbian into Serbian: Milorad Pavić and his translations of Puškin's Songs of the Western Slavs

Ana Jakovljević Radunović

DOI : 10.35562/modernites-russes.517

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Русский

Милорад Павич – сербский писатель, переводчик и историк сербской литературы XVII–XIX веков, специалист по сербскому барокко и поэзии символизма, является автором лучшего перевода *Евгения Онегина* на сербский язык. Павич считается переводчиком, подходящим к оригиналу с пиететом, с желанием отразить его метрические и ритмические свойства. Сербский автор перевел три стихотворения из цикла *Песни западных славян: Бонапарт и Черногорцы, Песня о Георгии Черном и Воевода Милош*. Все песни сербского цикла Пушкина, как считает переводчик, имеют прямое отношение к биографии поэта. Задача статьи – проследить, какими соображениями руководствовался Павич при переводе стихов Пушкина на сербский язык, и как он создавал свой переводческий цикл – *Сербские песни Пушкина*.

Français

Milorad Pavić est écrivain, traducteur et historien de la littérature serbe, spécialiste du baroque serbe et de la poésie symboliste. Il a effectué la meilleure traduction d'*Eugène Onéguine* en serbe. En tant que théoricien, Pavić estime que le romantisme ne s'est pas manifesté de la même manière dans toutes les littératures slaves et que, dans la littérature serbe, le romantisme est resté un mouvement renfermé sur lui-même et opposé au romantisme occidental. De plus, « le romantisme de type fermé a influencé le romantisme européen plus qu'il n'en a subi l'influence », le romantisme serbe captivait l'imagination les Romantiques européens qui le connaissaient très bien. *La Guzla, ou Choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégowine* de Mérimée, qui a

inspiré à Puškin son cycle *Les chansons des Slaves de l'ouest*, n'est pas une collection d'œuvres folkloriques authentiques, mais une mystification habile de Mérimée. Une étude de V. Jovanović a démontré que *La Guzla* s'appuyait sur des recherches folkloriques et ethnographiques approfondies. Le paradoxe de la traduction des œuvres de Mérimée par Puškin consiste en une présumée restauration de l'original (qui en fait n'existe pas), en une tentative de rapprocher les motifs des textes français de leurs potentiels modèles et des échantillons morphologiques de leur auditeur, sans pour autant les faire coïncider tout à fait, car il est nécessaire de maintenir un écart culturel entre la vision occidentale des Morlaques / Valaques et les textes illyriens authentiques. Pavić prouve que lorsque Puškin s'est attaqué à la traduction de Mérimée, il en savait plus sur la poésie populaire serbe que l'écrivain français. Milorad Pavić a traduit trois chansons du cycle : *Bonaparte et les Monténégrins*, *La chanson sur Georges le Noir* et *Le Voïévode Miloš*. Dans *La chanson sur Georges le Noir* et *Le Voïévode Miloš*, Puškin ne fait appel ni à Vuk Karadžić, ni à Mérimée, car le poète a pour objectif de proposer une interprétation personnelle, libre et artistique du folklore des Slaves de l'Ouest, et toutes les chansons, d'après Pavić, sont directement liées à la biographie de Puškin. Nous retracerons les considérations qui ont guidé le traducteur serbe dans ses études et traductions des poèmes de Puškin.

English

Milorad Pavić is a Serbian writer, translator and historian of Serbian literature of the 17th-19th centuries. He is also a specialist in Serbian Baroque and symbolist poetry and is the author of the best Serbian translation of *Eugene Onegin*. Pavić is among the translators who approach the original with respect, and he strives to render its metrical and rhythmic properties. The Serbian author translated three poems from Puškin's cycle *Songs of the Western Slavs: Bonaparte and Montenegrins, Song about Georgij Černyj and Voivoda Miloš*. According to the translator, all Puškin's Serbian cycle songs, have a direct relation to the biography of the poet. This article deals with the considerations that guided Pavić when he translated Puškin into Serbian. It also deals with how Pavić created his own cycle entitled *Pushkin's Serbian Songs*.

INDEX

Mots-clés

Puškin, Pavić, Mérimée, Chansons des Slaves de l'Ouest, transferts culturels

Keywords

Puški, Pavić, Mérimée, Songs of the Western Slavs, cultural transfers

Ключевые слова

Пушкин, Павич, Мериме, Песни западных славян, культурные трансферы

PLAN

Переводы Пушкина на сербский язык
Павич и Пушкин
Сербский романтизм и Пушкин
Переводческий цикл Павича Сербские песни Пушкина

ТЕХТЕ

Переводы Пушкина на сербский язык

- 1 В сербских переводах поэзия Пушкина существует около 185 лет. Первое упоминание о Пушкине в форме небольшой пометки в *Хрониках Матицы Сербской* относится к 1825 году. Переводы, наряду с литературно-критическими статьями и монографиями, содействовали интенсивному восприятию русского классика. Беспрецедентным является тот факт, что в наши дни интерес к переводу произведений Пушкина на сербский язык не слабеет, а увеличивается¹. Немалую роль в популярности русского поэта в Сербии сыграло мастерство сербских поэтов-переводчиков. Стихи Пушкина переводили: Йован Йованович Змай, Драгутин и Воислав Илич-младший, Йован Дучич, Десанка Максимович, Милован Данойлич, Любомир Симович, Владимир Ягличич и Зоран Костич [Базилевский, 2015: 52]. Трудно переоценить вклад в восприятие творчества Пушкина в Сербии второй половины XX века (точнее, в Югославии) исследований и переводов Милорада Павича.
- 2 В обзорной статье «Когда и как сербы переводили Пушкина» (2012) Богдан Косанович заметил, что интерес сербов к творчеству и трагической судьбе поэта прошел через несколько этапов и предшествовал полным и знаменитым переводам его произведений. До конца XIX века сербские газеты и журналы публиковали стихи Пушкина в оригинале на русском языке, считалось что русский и сербский достаточно родственны.

Первым переводом произведения Пушкина на сербский язык является *Полтава* в прозе, опубликованная в 1836 году. Перевод анонимный, предположительно писателя Йована Стеича, врача по профессии; имеет он лишь историческое значение². В прозе был осуществлен и второй перевод: Божидар Петранович перевел стихотворение Пушкина *Дочери Карагеоргия* и назвал его *Джордже Черный*. Стихотворный перевод Милоша Поповича вышел только в 1846 году [Косановић, 2012: 262-271].

- 3 В 1920-1930-е годы процветанию культа Пушкина в Сербии активно способствовали русские эмигранты. Они публиковали произведения поэта, начинали переводить их на сербский, изучали Пушкина в русских и смешанных русско-сербских школах [Косанович, 2005: 29-39; Сибиновић, 2015: 17-49]. Начиная со второй половины XX века качество и количество переводов увеличилось, квалифицированные переводчики уже преодолели большую часть трудностей при переводе на сербский обширного и жанрово разнообразного творчества русского классика.
- 4 Лучший сербский перевод *Евгения Онегина* принадлежит Милораду Павичу. Текст был опубликован в 1957 году и сразу получил положительные отзывы, прежде всего потому, что автор *Хазарского словаря* окончательно разрешил болезненную проблему передачи четырехстопного ямба и онегинской строфы на сербский язык. Павич считается переводчиком, который, «отражая метрические свойства оригиналов, выражает к нему пиетет» [Сибиновић, 2012: 156]. Ввиду акцентной структуры сербского языка, он заменил мужские рифмы женскими, сохранив таким образом четырехстопный ямб оригинала и аранжировку рифмы онегинской строфы. Во второй части, в путешествии Онегина, переводчик сохранил мужские рифмы, полностью перенес форму *Евгения Онегина* на сербский язык. В статье «Сербские переводы Евгения Онегина» Миодраг Сибинович³ заметил:

Тот факт, что современная сербская культура получила пятьдесят пять лет назад столь зрелый перевод Милорада Павича, не означает, что истинное сближение не будет продолжаться [...], и что в какой-то момент, когда для этого будут

созданы все предпосылки, у нас не появится столь же прекрасного перевода, или, как бы сложно это ни казалось, лучшего варианта «сербского» *Евгения Онегина*. Однако сам за себя говорит и тот факт, что в течение более полувека этот лучший перевод так и не появился⁴ [Сибиновић, 2012: 172].

- 5 Благодаря самоотверженному труду Милорада Павича, вышло в свет первое издание избранных произведений Александра Пушкина на сербском языке с предисловием редактора и переводчика (1963, переиздание в 1966 году). После десятилетия, отмеченного многочисленными переводами произведений русской литературы на сербский язык [Голубовић, 2016: 113-122], под редакцией сербского писателя появилось и первое *Собрание сочинений Александра Пушкина в восьми книгах*, с рисунками Александра Пушкина (1972, переиздано в 1979).

Павич и Пушкин

- 6 Перевод с русского стал мощным импульсом к развитию поэтики и творческого мировоззрения Милорада Павича. В произведениях сербского прозаика можно обнаружить множество интертекстуальных связей с русской культурой; эти связи прослеживаются на разных уровнях его произведений и принимают форму игры, пародии или гротеска [Николич, 2017]. Интертекстуальность означает для Павича игру с традицией и диалог культур, прежде всего славянских. Лариса Савельева, переводчик Павича на русский, указывала на то, что Павич «несколько сентиментально склонен считать себя родственником русской литературы» [Шарый, 1999]. Откуда подобное отношение к русской литературе? Во-первых, Павич много и часто переводил с русского, особенно поэзию; во-вторых, «сербам по штатному расписанию положено говорить о любви к России, о том, что они духовно вышли из русской культуры» [Шарый, 1999]. Столетнее восприятие пушкинского творчества у сербов достигло апогея именно в эмигрантском культе Пушкина: «...эмигранты считали Пушкина гением. Он был для них не только мэтром, но и пророком, у которого надо искать ответ на все жгучие вопросы» [Косановић 2005: 37]. Как отмечает Т. Попович, пушкинское понятие *фатума* стало важнейшим творческим

принципом произведений Павича, а «в юности сербский прозаик был уверен, что ему надо повторить творческий путь Пушкина» [Попович, 2014: 64]. Часто для материала своих текстов Павич использовал либо произведения русского поэта, либо факты и события его биографии⁵.

- 7 После блистательного перевода *Евгения Онегина* в 1963 году по инициативе поэта и редактора серии *Мировая классика* Миодрага Павловича последовали *Избранные произведения Пушкина*, где Павич выступает в роли редактора, автора предисловия и переводчика большинства стихотворений и трех поэм: *Цыганы*, *Полтава* и *Домик в Коломне*. В данном издании, во второй части под заглавием *Песни западных славян и некоторые другие*, Павич перевел шесть стихотворений: *Простишь ли мне ревнивые мечты...*, *Под небом голубым страны своей родной...*, *Для берегов отчизны дальней...*, *Дочери Карагеоргия*, *Воевода Милош* и *Бонапарт и Черногорцы*, включив в такой своеобразный цикл стихотворение *Влах в Венеции* в переводе Ж. Петровича. Павич стал редактором и *Собрания сочинений* в восьми книгах (1972), в котором естественно были опубликованы все шеснадцать песен цикла *Песни западных славян* вместе с предисловием Пушкина. В переиздании собрания сочинений Павич добавляет свой перевод *Песни о Георгии Черном*, краткий текст «Сербские песни Пушкина» и добавляет в качестве введения биографию Пушкина.
- 8 Одно из итоговых произведений сербского прозаика *Роман как держава* опубликовано на русском в 2004 году и содержит главу «Три русско-сербские темы» с тремя текстами о темах, которые вдохновляли и интриговали как Павича-писателя, так и Павича-литературоведа: 1. «Орфелин, один из писателей библиотеки Пушкина», 2. «Симеон Пишчевич, русский генерал и сербский писатель», 3. «Сербские песни А. С. Пушкина» [Павич, 2004: 125-202]. Три упомянутые темы пронизывают тексты произведений Милорада Павича, они же также сыграли существенную роль в отборе материала для перевода из богатого поэтического наследия Пушкина.

Сербский романтизм и Пушкин

- 9 Предисловия к изданиям 1963 и 1972 годов раскрывают дверь в творческую лабораторию переводчика и ученого-филолога Милорада Павича. Диссертацию *Воислав Илич и европейский романтизм* Павич защитил в 1966 году, а в предисловии к переводам Пушкина 1963 года он писал об особенностях сербского романтизма. По словам Павича, западноевропейский и сербский романтизмы находились в своего рода противоположных, но взаимодополняющих отношениях. Отличительной чертой сербского являлся тот факт, что в литературе Сербии, замкнутой и немеждународной, на домашней почве выросли те элементы романтизма, которые западноевропейская литература искала тогда в народной поэзии разных народов. Именно поэтому «сербский романтизм, не выстраиваясь в настоящее романтическое движение, в какой-то мере (развивая культ народных песен и вкус к экзотике) повлиял на формирование климата, создавшего европейский романтизм» [Павић, 1963: 7-8]. По мнению Павича, романтизм сербского закрытого типа повлиял на европейский романтизм, он «был более знаком европейским романтикам и захватывал их воображение, чем они были знакомы и близки ему» [Павић, 1963: 7-8].
- 10 Павич проследил параллельные процессы в сербском романтизме и в творчестве Пушкина. В сербской литературе переход к реализму был не таким большим потрясением, как на Западе, отмечает он, поскольку сербский романтизм (особенно в прозе), в отличие от западноевропейского, был «трезвым» и рационалистическим направлением, в равной степени школой ума и школой сердца. Переход от романтизма к реализму в творчестве Пушкина похож на смену двух направлений в сербской литературе:

Творчество Александра Пушкина можно понять, только если иметь в виду тот парадокс, что его романтизм совпадал с вполне рациональными реалистическими концепциями, принадлежа «школе ума» [...]. В этом одна из главных характеристик поэзии Александра Пушкина, одно из его

достоинств и одновременно его единственный серьезный недостаток [Павић, 1963: 8-9].

- 11 Интерес Пушкина к югу соответствовал отличительным чертам европейского романтизма. Павич подчеркивает, что такие романтические «открытия», как народная поэзия или экзотический Восток, не были для Пушкина чужими неведомыми мирами, а вполне близкими, почти домашними явлениями. Пушкин знал и читал западных романтиков, которые воспевали далматинские пейзажи и переводили сербо-хорватскую народную поэзию. Байрон и его герои, друзья и читатели Мериме, персонажи мадам де Сталь – все они бывали на Средиземноморье, в Греции, Далмации, Турции, Албании, России, Персии и находили там пищу для своих романтических натур. Русский писатель и его герои, не покидая своего окружения, испытали противоречия «закрытого» романтизма дома, на юге Российской империи, на Кавказе, в Крыму, в Кишиневе и на персидской границе. В итоге, замечает Павич, Чайльд Гарольд отправляется в паломничество по восточной Европе, а Онегин путешествует по России с севера на юг, до Крыма и Кавказа.
- 12 Переводческая деятельность сербского писателя помогала ему понять и аргументировать динамику эволюции русской литературы от Пушкина до Достоевского.

Переводческий цикл Павича Сербские песни Пушкина

- 13 В предисловии к Собранию сочинений в восьми книгах Павич пишет:

Многие народы и страны привлекали его [Пушкина] внимание. Сербы и сербские народные песни занимают одно из самых видных мест среди этих интересов. Им посвящен сборник пушкинских стихов под названием *Песни западных славян* [Pavić, 1972: 32].

- 14 Книга Мериме *Гюзла, или Сборник иллирийских песен, записанных в Далмации, Боснии, Хорватии и Герцеговине*, которая

легла в основу пушкинского цикла *Песни западных славян*, не является собранием подлинно фольклорных произведений. Парадокс с пушкинским переводом произведений Мериме заключается в предполагаемой реконструкции несуществующего оригинала⁶. *Песни* дошли до Пушкина при посредстве Проспера Мериме, переведившего сербские тексты на французский язык. *Песни западных славян* можно рассматривать как диалог Пушкина и с культурой славянского народа, и с французской культурой. Налицо здесь и диалог между двумя писателями, он проявляется в принципиально различном отношении обоих к сербскому фольклору. Вопрос о подлинности текстов Мериме не имел для Пушкина принципиального значения [Муравьева, 1983: 153]. Павич придерживается мнения, что при работе над *Песнями западных славян* Пушкин не стремился перевести как можно точнее произведения Мериме, он хотел, чтобы его стихи идентифицировались русскими читателями как фольклорные. В обход Мериме Павич развивает собственный диалог с Пушкиным, выявляя родство творческих порывов двух движимых общими интересами писателей:

Кроме истории сербско-русских литературных связей в них [книгах Павича] есть разделы и по истории сербского устного творчества. Как писатель, я очень интересовался устным творчеством, балканской мифологией [Романова, 2002].

- 15 Павич трактует *Песни западных славян* не как простое переложение текстов Мериме, так как фактически «это просто мистификации, плоды воображения Мериме, окрашенные нашими именами, выражениями и соответствующими темами» [Pavić, 1972: 36]. Он доказывает, что когда Пушкин взялся за перевод Мериме, он знал о сербской народной поэзии гораздо больше, чем французский писатель.
- 16 Павич-переводчик сформировал собственный цикл *Сербские песни* Пушкина, в состав которого вошли: 1. стихотворения *Дочери Карагеоргия* и *Воевода Милош* – о выдающихся фигурах сербской политической жизни начала XIX века; 2. три стихотворения, посвященные Амалии Ризнич: *Простишь ли мне резнивые мечты...*, *Под небом голубым страны своей родной...*, *Для берегов отчизны дальней...*; 3. стихотворения *Бонапарт*

и Черногорцы и Влах в Венеции. Внимание Пушкина к сербскому миру было активным и сознательным, вытекающим из представлений о кровном и языковом родстве [Pavić, 1972: 32-33]. Выбор стихотворений в цикле указывает на то, что для переводчика важно знакомство русского поэта с сербской историей и, если так можно выразиться, с нефольклорной действительностью.

- 17 Жизнь русского поэта воспринималась Павичем не только как совокупность биографических фактов, но и как особый жизнетворческий принцип, вписанный в его прозу и поэзию. Для переводов Павич выбирал стихотворения, связанные с точками соприкосновения поэта и сербов.
- 18 Первая точка – история прадеда поэта Абрама Ганнибала. Павич напоминает о том, что русский граф и дипломат сербского происхождения Савва Владиславич Рагузинский (1664-1738) вошел в историю как человек, купивший абиссинского мальчика и подаривший его русскому послу, который отправил того в дар Петру Первому [Pavić, 1972: 31]. Встреча Рагузинского с Ганнибалом произошла в Константинополе, месте символическом для Павича. Писатель, в творчестве которого нет движения в пространстве, только во времени, отмечает город Константинополь как точку соприкосновения сербов с Пушкиным, как точку, в которой сербское и российское прошлое сходятся с будущим. Он писал об этом, например, в романе *Последняя любовь в Константинополе*.
- 19 Следующая точка соприкосновения – сербские знакомства Пушкина в Кишеневе. В конце 1820-х у молодого поэта, прибывшего на место южной ссылки, были личные причины, заставлявшие его интересоваться сербской тематикой и политикой на Балканах. В те годы сербские народная поэзия и революция (1804-1815) были в центре внимания всей Европы, а Пушкин оказался в городе, полном болгар, турок, греков и сербов, которые после краха первого восстания в 1813 году переехали с Карагеоргием и другими лидерами восстания в Бессарабию. В уже упомянутом тексте «Три русско-сербские темы» Павич выделил важное для его поэтического видения мира «пересечение» – в одно время с Пушкиным в Бессарабии

находились выдающиеся фигуры сербской политической жизни Яков и Еврем Ненадовичи, секретарь Карагеоргия Яникий Джурич, воеводы Цинцар-Янич, Иован Рашкович и Петар Добрняц, митрополит Леонтий [Павич, 2004: 125-202]. Младшая дочь Карагеоргия – Стаменка – жила в то время недалеко от Кишинева в Хотине. Пушкин слышал рассказы о ней и посвятил ей одну из своих «сербских песен», «вводя в свою поэзию легендарный и мифологический образ главы сербской революции» [Pavić, 1972: 34]. Как мы уже отмечали, в сербское издание Пушкина 1963 Павич включил *Дочерей Карагеоргия*, пример раннего пушкинского стихотворения на сербскую тему, переросшую впоследствии, по определению предисловия 1972 года, в «особую форму» цикла *Песни западных славян*:

Гроза луны, свободы воин,
 Покрытый кровию святой,
 Чудесный твой отец, преступник и герой,
 И ужаса людей, и славы был достоин
 [Пушкин, 1950а: 14].

Strah meseca, slobode vojnik predan,
 Divni i strašni otac tvoj,
 Pokriven svetom krvlju, prestupnik i heroj,
 I užasa je i slave ljudi bio vredan.
 [Pavić, 1972: 57]

- 20 Важной частью сербского эпоса являются «юнацкие песни» о важнейших событиях истории и подвигах народных героев. Пушкин слышал от сербских повстанцев рассказы и песни о «восстании против дахий», о Карагеоргии и Милоше Обреновиче, а в Измаиле ему «молодая девушка, двоюродная сестра серба Славича, пела сербские народные песни и переводила их на русский язык» [Pavić, 1972: 33]. По мнению Павича, источником стихотворения о герое современной Сербии воевода Милоше послужила книга Вука Караджича *Жизнь и подвиги князя Милоша Обреновича, верховного вождя и предводителя народа сербского*, изданная в Санкт-Петербурге в 1825 году; Милош пушкинского стихотворения лишен трагизма⁷. В сербском тексте *Дочерей Карагеоргия* мы наблюдаем чуть ли не единственное

исключение из переводческого метода Павича: один эпитет оригинала – «чудесный» – он переводит двумя словами: «divni i strašni». Таким образом Павич передал благоприятное отношение Пушкина к «преступнику и герою» Георгию Петровичу Черному, личности неоднозначной, трагической и почти мифической.

- 21 В 1823 году в Одессе Пушкин познакомился с женой сербского купца Амалией Ризнич. Павич уделяет особое внимание образу «негоциантки молодой», выделив в особый цикл три элегии, связанные с Ризнич: *Простишь ли мне ревнивые мечты...*, *Под небом голубым страны своей родной...* и *Для берегов отчизны дальней...*, а в предисловии он подробно освещает личность ее мужа. Йован Ризнич был учеником Доситея Обрадовича, а также человеком, через которого Вук Караджич отправлял свои книги сербам в Бессарабию. Богатый купец, получивший прекрасное образование в итальянских университетах, был директором одесской оперы и одним из выдающихся деятелей Одессы. Исследователи до и после Павича считали, что Амалия Ризнич итальянка или немка, но Павич приводит свидетельство Алимпия Васильевича, утверждающего, что она сербка из Воеводины. Выбирая персонажей и исторические факты, которые возможно прямо или косвенно связать с Пушкиным, Павич описывает историю внучки «первой Амалии», в которую был влюблен поэт. *Пейзаж, нарисованный чаем* пронизан цитатами и мотивами из *Евгения Онегина* [Николич, 2017: 52-55; Попович, 2014: 68-70].
- 22 Стихотворение *Бонапарт и черногорцы* представляет собой рассказ черногорца о конфликте между французской армией и его соплеменниками. Нетрудно догадаться, – считает Павич, – почему выбор Пушкина пал именно на эту песню: «поэт всю жизнь помнил русские полки, которые в детстве он сопровождал на войну против Наполеона» [Pavić, 1972: 36]. Выбирая для перевода песню *Бонапарт и черногорцы*, Павич определенно имел в виду тот факт, что в русском переводе Пушкина она звучала намного лучше, чем в оригинале Мериме, а для того чтобы почувствовать особенности сербского стиха, нужно было знать сербский язык и его тоническую систему, отличающуюся от русской:

«Черногорцы? что такое? –
Бонапарте спросил. –
Правда ль: это племя злое,
Не боится наших сил?...»

[Пушкин, 1950b: 303]

Bonaparta pitao je:
«Crnogorci? – šta je to?
Zar se zbilja sile moje
Ne boji to pleme zlo?»

[Pavić, 1972: 37]

- 23 В отличие от Мериме Пушкин слушал и записывал сербские песни.
- 24 Милорад Павич возвращается к теории точек соприкосновения по поводу сербских корней истории Захария Стефановича Орфелина. Когда в 1834 году Пушкин составлял *Песни западных славян*, он начинал *Историю Петра I* и изучал в этой связи исторические документы. Среди множества других книг им было обнаружено и двухтомное сочинение Захария Орфелина, изданное в 1772 году в Венеции и переизданное в России в 1774 году под названием *История о жизни и славных делах великого государя императора Петра Первого*. Русский поэт был хорошо осведомлен о российско-сербских культурных и политических связях во времена Петра I благодаря работе Орфелина, который уделяет этим отношениям особое внимание. Пушкин одновременно сочиняет стихотворение о Бонапарте и черногорцах и пишет разделы *Истории Петра I*, посвященные черногорско-русским отношениям начала XVIII века, с помощью Захария Орфелина, автора единственной истории Черногории. В 1970 году Павич подготовил к изданию двухтомную биографию Захария Орфелина о Петре Великом.
- 25 Теорию точек соприкосновения Павич подытоживает следующим образом: «Короткий, но всеобъемлющий поэтический путь Пушкина не прошел мимо источников сербской литературы. Вернув его “сербские песни” на язык, который их вдохновил, сегодня мы отвечаем взаимностью Пушкину» [Pavić, 1972: 40].

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Павич Милорад, 2004, *Роман как держава*, Москва, Зебра Е.

Пушкин А. С., 1950а, *Дочери Карагеоргия, Собрание сочинений в 10-и томах*, т. 2, Стихотворения 1820-1826, Москва-Ленинград, Академия наук СССР.

Пушкин А. С., 1950б, *Песни западных славян, Собрание сочинений в 10-и томах*, т. 3, Ленинград, Наука с. 284-316.

Пушкин А. С., 1963, *Драме; Поэме; Песме*. Књига 12, Избор, предговор и редакција М. Павић, Београд, Просвета.

Puškin A. S., 1972, *Lirika*, Vol. 1. *Sabrana dela Aleksandra Puškina u osam knjiga*. Redakcija dr M. Pavić, Beograd, Rad.

Библиографија

Јаковљевић Радуновић Ана, Голубовић Ана, 2021, «Библиографија проф. др Миодрага Сибиновића», *Славистика* xxv/1. Ред. Људмила Поповић, Универзитет у Београду, с. 25-52.

Голубовић Ана, 2016, «Сабрана и изабрана дела руске књижевности у преводима на српски језик: анализа библиографске грађе», *Museums, Ethics, Library and Information Science, Studies, Archives (MELISSA)*, vol. 15, № 1. Ред. Александра Вранеш, Љильана Марковић, Универзитета у Београду, с. 113-122.

Косанович Б., 2005, «Восприятие Пушкина в Сербии», *Литературоведческий журнал*, №19. Ред. А. Н. Николюкина, Москва, ИНИОН, с. 29-41.

Мериме П., 1991, *Гусле или Избор илирских песама сакупљених у Далмацији, Босни, Хрватској и Херцеговини*. Београд, Српска књижевна задруга.

Мериме П., 1963, *Гузла, Собрание сочинений в 6-и томах*, т. 1. Под редакцией Н. М. Любимова, Москва, Огонек, с. 53-146.

Муравьева О.С., 1983, «Из наблюдений над “Песнями западных славян“», *Пушкин: Исследования и материалы*, т. 11, Ред. Д. Д. Благой, В. Э. Вацуру и др. Ленинград, Наука, с. 149-163.

Николич Милица, 2017, *Проза М. Павича и русская литературная классика («Пейзаж, нарисованный чаем» и «Уникальный роман»)*, Выпускная квалиф. работа магистра филолога, Санкт-Петербургский госуниверситет, <https://nauc.h->

kor.ru/pubs/proza-m-pavicha-i-russkaya-literaturnaya-klassika-peyzazh-narisona-nyu-chaem-i-unikalnyu-roman-5a6f88337966e12684eea2e3.

Павић Милорад, 1963, «Предговор», А. С. Пушкин, *Драме. Поем. Песме*, Књига 12, Избор, предговор и редакција М. Павић, Београд, Просвета, с. 7-38.

Pavić Milorad, 1972, «Predgovor», *Lirika*, vol. 1. Sabrana dela Aleksandra Puškina u osam knjiga. Red. dr M. Pavić, Beograd, Rad, s. 7-40.

Попович Т., 2014, «А. С. Пушкин – сокровенный герой прозы М. Павича», *Болдинские чтения*. Ред. Н. М. Фортунатова, Нижний Новгород, БегемотНН, с. 62-71.

Романова Алиса, 2002, «Архипелаг Павич. Беседа с Милорадом Павичем и Яминой Михайлович», *Иностранная литература*, № 2, <https://magazines.gorky.media/inostran/2002/2/arhipelag-pavich.html>.

Трубецкой Н. С., 1987, «К вопросу о стихе “Песен западных славян” А. С. Пушкина. Примечани Вяч. Вс. Иванова», *Избранные труды по филологии*. Сост. В. А. Виноградов и В. П. Нерознак, Москва, Прогресс, с. 359-370.

Шарый А., 1999, «Милорад Павич. Лексикон XXI века», *Радио Свобода: Поверх барьеров*, <https://www.svoboda.org/a/24200537.html>.

Сибиновић Миодраг, 2015, «Београдски Руски архив у српској и руској култури. Пушкин», *Славистичке теме. Чланци и студије*, универзитет у Београду, с. 17-49.

NOTES

1 В период с 2000 по 2020 годы в Сербии различные издательства публиковали *Евгения Онегина* в переводе Милорада Павича десять раз. Одновременно роман в стихах Пушкина был опубликован четыре раза и в переводе Ристо Одавича.

2 Косанович приводит пример из перевода *Полтавы*: «Кочубей є богатъ и чувень. Очи не могу измѣрити просторъ нѣговы поля, на коима велика нѣгова стада пасу. Нѣгови польски дворови око' Пултаве лѣпимъ су градинама и садовыма окружени, и силно благо, скупоцене коже, свакояка свила, много сребрно посуђе, ту се или човечиємъ оку указуе, или у пунымъ ковчезыма наоди. Али што гордости старчевой найвыше ласка, то нити су нѣгови дугогриви коньи, ни данакъ одъ скитскога народа кримскогъ, ни онолика нѣгова наслѣдствена добра, но само една нѣгова кѣрь, кою лѣпота краси... [Косановић, 2012: 263-264]. Косанович считает, что душераздирающий сентиментально-романтический тон, а также некоторые другие признаки, позволяют

предположить, что переводчик переводил не с русского, а с языка посредника. Сербская интеллигенция, в основном, получавшая образование в Вене или Пеште, предпочитала обращаться к немецким источникам.

3 Миодраг Сибинович, крупный сербский славист, историк литературы, критик, эссеист, компаративист, поэт, теоретик перевода и переводчик Пушкина. Книги Миодрага Сибиновича содержат теоретические размышления о переводе как о творческом акте, статусе перевода и его значении для развития сербского языка и языка сербской поэзии [Яковљевић Радуновић, Голубовић, 2021: 25–52].

4 Здесь и далее переводы с сербского выполнены автором статьи.

5 Пушкин часто «попадает в комнату» и Павича-читателя, и Павича-повествователя. Сербский прозаик пользуется произведениями русского поэта и событиями его биографии в качестве материала для своих повестей *Пиджак морского цвета*, *Принц Фердинанд читает Пушкина* и *Грязи*. Эти повести позже соединились с историческими и литературными цитатами в «кроссворде»-романе *Пейзаж, нарисованный чаем* (1988) [Попович, 2014: 64].

6 Мистификация Мериме была очень искусной; в исследованиях начала XX века доказано, что *Гюзла* – результат обширных фольклорных и этнографических исследований [Муравьева, 1983: 150-151].

7 У Павича было и свое объяснение, почему Милош Обренович не был особенно интересен Пушкину: сербская революция во время подготовки к восстанию под предводительством Ненадовичей и после 1804 года при Карагеоргии, носила международный характер и была тесно связана с греческим движением Гетерия, а второй этап, связанный со вторым сербским восстанием 1815 года под предводительством Милоша Обреновича, означал конец интернациональной концепции революции и ориентацию исключительно на свои силы и на дипломатические контакты с Турцией, а не с Европой [Павич, 2004: 125-202].

Ana Jakovljević Radunović

Maître de conférences au département d'études slaves la faculté des lettres de l'université de Belgrade, traducteur ; principal domaine de recherche : littérature russe du XIXe siècle

Мотивация некоторых изменений смысловой структуры французского текста в переводах Николая Гумилева

Quelques modifications de la structure sémantique du texte français dans les traductions de Nikolaj Gumilëv

Motivation for some changes in the semantic structure of the French text in Nikolaj Gumilev's translations

Galina Mikhailova

DOI : 10.35562/modernites-russes.535

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Русский

Программная ориентация Гумилева как главы акмеизма на поэзию и эстетические воззрения Готье и интерес русского поэта к поэзии Бодлера хорошо известны. В своих переводах поэзии Гумилев строго следовал «заповедям», изложенным им самим в одной из статей 1919 года. Эти предписания касались, прежде всего, соблюдения ритмической, синтаксической и лексической структуры подлинника, а также своеобразия его образной системы. Отступления от подлинников Готье и Бодлера, на первый взгляд, кажутся несущественными. Но они не являются случайными, а выявляют идеи, концептуальные для оригинального творчества переводчика. В переводе последней строфы стихотворения Готье *Гипнопотам* поэт отклоняется от оригинала и добавляет наречие «торжественно», которое уточняет подход к лирическому субъекту. Этот выбор мотивирован семантическим и символическим полем лексемы *торжественность* в русских стихах Гумилева, где *торжественность* ассоциируется с принятием своего поэтического предназначения, которое определяется одновременно как драматическое и победное. Не считая поэта носителем абсолютной истины, Гумилев стремится к Абсолюту как в своем поэтическом ремесле, так и в личном поиске истины — некоей «золотой двери». В переводе стихотворения Бодлера *Смерть любовников* поэт отступает от французского текста и в последней строфе вводит свою собственную тему «золотых дверей». Полуоткрытые двери, достаточно конкретные у Бодлера, в русском переводе получают не только те значения, которые важны для творчества французского поэта (семантика обратимого движения Эроса и Танатоса, близость этого мира и потустороннего, «врата в бесконечность»), но обогащаются новыми смыслами о

сокровенном, мистическом знании, связанном с «золотыми дверями». В процессе перевода Гумилев, с одной стороны, следует своим же рекомендациям оставаться в переводческой деятельности «внимательным исследователем и проникновенным критиком», но с другой — нарушает свой тезис о том, что переводчик «должен забыть свою личность, думая только о личности автора».

Français

Nous savons bien quelle signification programmatique attachait Gumilëv, en tant que chef de fil de la « Corporation des poètes », à l'œuvre et à l'engagement esthétique de Théophile Gautier. La définition du poète français que Gumilëv formule dans son article « Théophile Gautier » (1911) devient son propre *credo* poétique. On peut dire la même chose concernant la traduction de la dernière strophe du poème *L'hippopotame* de Gautier faite par Gumilëv. Le traducteur a suivi à la lettre les correspondances lexicales, ainsi que le dessin rythmique et syntaxique du texte français. Il n'y a qu'un seul écart par rapport à l'original, dans un passage où Gumilëv ajoute un adverbe qualifiant la démarche du sujet lyrique : « je vais solennellement... sans peur » au lieu de « je vais sans peur ». Ce choix est motivé par le champ sémantique et symbolique du lexème *solennité* dans les vers russes de Gumilëv, où la solennité s'associe à l'acceptation de sa prédestination poétique au milieu des antinomies de l'existence humaine, au sein de laquelle se confondent le « sentiment de la catastrophe » et le « sentiment de la victoire ». Ce sens est un peu plus large que celui qui le traducteur a lui-même proposé en interprétant le texte original comme le « symbole de l'indifférence du poète face à ses détracteurs... ». Gumilëv, adepte de la poétique normative et auteur des thèses normatives (des « lois de la poésie »), fait appel à Baudelaire admirant Gautier, « poète impeccable, le parfait magicien ès lettres françaises ». Dans la préface de son recueil inédit des traductions de Gautier (1920), Gumilëv a fourni une traduction littérale de la définition de la poésie que nous trouvons dans le poème-manifeste de Gautier *L'Art*. La métaphore « l'art robuste » ne figure pourtant pas dans la traduction de ce poème en russe, mais elle est remplacée par le gérondif *en jubilant* qui cumule les spécificités de l'art de Gautier que Gumilëv a mis en relief dans son article de 1911. Ces traits se rapportent au sémantisme du solennel. Sans croire que le poète soit porteur de la vérité absolue et encore moins qu'il se fasse écho des tensions sociales, Gumilëv tend vers l'Absolu, aussi bien dans son métier poétique que dans sa quête personnelle de la vérité, de la « porte d'or » qui existe quelque part. Le sens de cette image est interprété différemment chez A. Ahmatova, N. Bogomolov et E. Raskina. En ce qui nous concerne, nous interpellons la traduction par Gumilëv du poème de Baudelaire *La Mort des amants*. Le poète s'écarte du texte français en élargissant son vocabulaire : il introduit dans la dernière strophe son propre thème de la « porte dorée ». Les portes entrouvertes, assez concrètes chez Baudelaire, reçoivent dans la traduction russe non seulement ce qui est important pour l'œuvre de Baudelaire (la sémantique du mouvement réversible d'Eros et de Thanatos, la proximité de

ce monde et de l'au-delà, la « porte d'un infini » dans *Hymne à la beauté*), mais s'enrichissent de nouvelles significations : le savoir caché lié à la « porte d'or ». Ce dernier thème est important pour le traducteur en tant que nouvel auteur de *La Mort des amants*. En traduisant, Gumilëv applique, d'une part, le conseil qu'il donne lui-même aux traducteurs, à savoir être « des chercheurs attentifs et des critiques perspicaces », mais d'autre part, il trahit sa propre thèse selon laquelle le traducteur « doit oublier sa personnalité, en pensant seulement à celle de l'auteur ».

English

The article examines two episodes from the translation practice of the poet, critic and literary theorist Nikolaj Gumilëv. It analyses figurative and semantic deviations from the original text in Russian translations of the poems *The Hippopotamus* by Theophile Gautier and *The Death of Lovers* by Charles Baudelaire. Gumilëv strictly followed the “precepts” of translation, which he himself formulated in one of his articles in 1919. These precepts concerned, above all, the respect of the rhythmic, syntactic and lexical structure of the original, as well as the originality of its image system. Therefore, the deviations from the originals of Gautier and Baudelaire seem, at first glance, unimportant. Nevertheless, they are not incidental, but they reveal conceptual ideas of the translator's original work. In the translation of the last stanza of Gautier's poems *The Hippopotamus* the poet deviates from the original poem and adds the adverb *solemnly*, thus adding to the attitude of the lyrical subject. This choice is motivated by the semantic and symbolic field of the lexeme *solemnity* in Gumilev's Russian poems: solemnity is associated with the acceptance of one's poetic destiny, which is defined as both dramatic and victorious. Without believing that the poet is the bearer of supreme truth, Gumilev seeks the *Absolute* both in his poetic craft and in his personal search for truth – some kind of “golden door”. In his translation of Baudelaire's poem *The Death of Lovers*, the poet deviates from the French text and introduces in the last stanza his own theme of the “golden door”. Not only do the half-opened doors, concrete enough in Baudelaire's poem, receive in the Russian translation the meanings that are important for the poetry of the French poet (the semantics of the reversible movement of Eros and Thanatos, the proximity of this world and the otherworldly; *Hymn to Beauty*: “If your regard, your smile, your foot, open for me /An Infinite I love but have not ever known?”, translated by W. Aggeler), but they are enriched with new meanings about the hidden, mystical knowledge associated with the “golden door”. When translating, Gumilëv follows, on the one hand, his own advice to translators to be “careful researchers and perceptive critics”, and on the other hand, he betrays his own thesis that the translator “must forget his personality, thinking only of the author's”.

INDEX

Mots-clés

Gumilëv, Gautier, Baudelaire, traduction, transformations lexicales, transformations sémantiques

Keywords

Gumilëv, Gautier, Baudelaire, translation, lexical transformations, semantic transformations

Ключевые слова

Гумилев, Готье, Бодлер, перевод, лексические трансформации, смысловые трансформации

PLAN

Предуведомление

Гипнопотам Готье в переводе Гумилева

«Золотая дверь»: Бодлер в переводе Гумилева

Выводы

TEXTE

Предуведомление

- 1 Прежде чем приступить к анализу примеров некоторой трансформации смысла французских стихотворений Теофиля Готье и Шарля Бодлера при их переводе на русский язык Николаем Гумилевым, сделаем несколько замечаний. Во-первых, перед нами ситуация, когда поэтов переводит поэт; во-вторых, поэт-переводчик владеет языком оригинала; в-третьих, поэт-переводчик осведомлен о творчестве переводимых поэтов (в нашем случае прекрасно ориентируется как в поэзии Готье и Бодлера, так и в их эстетических воззрениях); в-четвертых, поэт-переводчик имеет представление о состоянии культурного (уже – литературного) поля, к которому принадлежит подлинник; в-пятых, поэт-переводчик занимает одно из центральных мест в

поле культуры-реципиента Серебряного века и знаком со сформировавшейся в ней традицией восприятия и интерпретации переводимых поэтов; в-шестых, поэт-переводчик четко сформулировал, в качестве теоретика перевода, девять переводческих «заповедей» [Гумилев, 1991, III: 32]¹. В совокупности приведенные положения, как это ни парадоксально, не являются твердым основанием для того, чтобы не поставить следующие вопросы: в какой степени перевод все-таки может быть спроецирован на оригинальное творчество переводчика, на его мировоззренческие и эстетические установки? Каким образом текст перевода подает читателю сигнал о «вторжении» переводчика в переводимый текст, о наличии в переводе смысловых и образных нюансов, свойственных поэтической системе поэта-переводчика? Действительно ли перелазатель на родной язык «ищет силовое поле, в котором разворачиваются ответы на вопросы, мучающие его самого» [Нестеров, 2002]? Каков градус редукции смысла, то есть является ли процесс семиозиса радикальным, или смысл редуцируется к тому смыслу, который допустим в текстовой системе переводимого автора? Нижеследующее краткое исследование — попытка ответить на эти вопросы.

Гипнотам Готье в переводе Гумилева

- 2 Общеизвестна программная ориентация Гумилева как главы «Цеха поэтов» на французскую поэзию, в частности — на поэтов «Парнаса» (например, Леконта де Лиля, Жозе Мария де Эредиа), Альфонса де Ламартина, Виктора Гюго, Шарля Бодлера², а также (и это в первую очередь) на поэзию и творческую позицию Теофиля Готье, одного из четырех «краеугольных камней для здания акмеизма», как писал Гумилев в статье «Наследие символизма и акмеизм» [Гумилев, 1991, III: 19]³. В 1914 году Гумилев перевел на русский язык книгу Готье *Эмали и камни* (*Émaux et Camées*). Ранее, в 1911-м, он написал статью о Готье, в которой творческая характеристика французского поэта переросла, как пишет Луи Аллен, в самохарактеристику [Аллен, 1994: 241]. Думается, что то же самое можно сказать о

гумилевском переводе стихотворения Готье *Гиппопотам*⁴.
Заключительная строфа стихотворения Готье звучит
таким образом:

Je suis comme l'hippopotame:
De ma conviction couvert,
Forte armure que rien n'entame
Je vais sans peur par le désert.
[Gautier, 1884: 344]

- 3 Подстрочный перевод: «Я подобен гиппопотаму: / Облаченный в свои убежденья, / В крепкую броню, которую ничто не может повредить, / Я без страха иду по пустыне». Перевод Гумилева (курсив мой):

И я в родне гиппопотама:
Одет в броню моих святынь,
Иду торжественно и прямо
Без страха посреди пустынь.
[Гумилев, 1991, I : 149]

- 4 В художественном переводе Гумилев следует, в целом, ритмической, синтаксической и лексической букве французского текста. Заметное отклонение от оригинала является дополнением — характеристикой «шага» персонажа стихотворения («иду торжественно и прямо»). Мотивация такой коннотации обнаруживается в семантическом и символическом поле лексемы *торжества* в русских стихах Гумилева⁵.

- 5 Для примера обратимся к стихотворению Гумилева *Разговор* (из книги *Колчан*). Структурной основой *Разговора* являются два монолога: жалоба тела, обращенная к земле, и увещевания земли, обращенные к душе. Тело устало от вечного беспокойства души. Земля пытается обуздать душу (курсив мой): «И нудно думает, но все-таки не знает, / Как усмирить души мятежной торжество» [Гумилев, 1991, I: 177]. Завершающая строфа стихотворения — апофеоз душевной устремленности (вперед и вверх):

И всё идет душа, горда своим уделом,
К несуществующим, но золотым полям,

И всё спешит за ней, изнемогая, тело,
И пахнет тлением заманчиво земля.

- 6 Символически *торжество* (и его словообразовательное пространство) есть обозначение смелого и гордого, мажорно окрашенного принятия смертной судьбы свободным человеком. Доверившись памяти мемуаристки, Веры Неведомской, процитируем ее воспоминания:

Как-то раз у нас с Н. С. [Николаем Степановичем Гумилевым] зашла речь о пророческом элементе в творчестве Блока. Н. С. сказал: «Ну что ж, если над нами висит катастрофа, надо принять ее смело и просто. У меня лично никакого гнетущего чувства нет, я рад принять все, что мне будет послано роком» [Неведомская, 2000: 277].

- 7 Если же обратиться к поэтологическим воззрениям Гумилева, то речь идет о принятии поэтом своей судьбы (своего предначертанья), так как для Гумилева поэзия — пространство, в котором две антиномии человеческого бытия, «чувство катастрофичности» и «чувство победности» [Гумилев, 1991, III: 21], сливаются в одно. Поэт творит совершенные сочетания слов, преодолевающие трагизм существования. Это наше предположение отчасти подтверждается патетической эмблематикой *торжественного* в одном из фрагментов ахматовского «мифа о Поэте»⁶ в *Поэме без Героя* (курсив мой):

Он не ждет, чтоб подагра и слава
В попыхах усадили его
В юбилейные пышные кресла,
А несет по цветущему вереску,
По пустыням свое торжество.
[Ахматова, 2016: 364]

- 8 Добавим, что семантика *торжественного* у Гумилева включает в себя и свойственную его лирике ораторскую возвышенность, и отмеченную современниками ритуальность бытового поведения поэта. По свидетельству его современника, критика Андрея Левинсона, «пафос и торжественность поэтического делания не

покидала его и в быту каждодневном. Он не шагал, а выступал истово, с надменной и медлительной важностью...» [Левинсон, 2000а: 331]⁷. Любопытно, что воспоминания Левинсона, опубликованные в 1921 году, представляют собой чуть ли не парафраз строфы из *Гипнопотама* в переводе Гумилева. Заметим, однако, что у Готье романтическая целеустремленность редко облачается в такие пафосные формы. Французскому поэту свойственна не столько внешняя, сколько, как выразился Сергей Зенкин, «внутренняя подвижность» героя [Зенкин, 1999: 183].

- 9 Как видим, смысл, вложенный Гумилевым в перевод *Гипнопотама*, несколько шире, чем тот, который он сам предложил в двадцатом году в предисловии к планировавшейся издательством «Всемирная литература» книге переводов Готье⁸. Там Гумилев истолковывал текст оригинала достаточно просто: это «символ равнодушия поэта к его хулителям» [Гумилев, 1991, III: 312].
- 10 В качестве адепта нормативной поэтики Гумилев сформулировал некоторые ее тезисы [Гумилев 1991, III: 7-16; 25-28] и именовал их «законами поэзии» в своих статьях и рецензиях на поэтические сборники [Гумилев 1991, III: 25, 73, 80, 115]⁹. При этом он апеллировал к мнению Бодлера «о безусловной безупречности» стихов Готье [Гумилев 1991, III: 184]. Как известно, Бодлер посвятил Готье — «непогрешимому поэту» («au poète impeccable»)¹⁰ — свои *Цветы зла* (*Les Fleurs du mal*). В не вышедшем предисловии Гумилев дал дословный перевод того определения поэзии, которое есть в программном стихотворении *Готье Искусство* (*L'Art*, 1857):

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité !

[Gautier, 1884: 227]

- 11 Читаем у Гумилева: «...Теофиль Готье провозгласил лозунг “крепкого искусства” (*l'art robuste*), которому единственно принадлежит вечность» [Гумилев, 1991, III: 312]. Но при переводе самого стихотворения русский поэт исключил метафору

«крепкое искусство» (*l'art robuste*), заменив ее лексемой «ликуя», аккумулирующей в себе те характеристики искусства французского поэта, которые Гумилев выделил в своей статье «Теофиль Готье» (1911): «безудержное “раблеистическое” веселье», «безумная радость мысли» [Гумилев, 1991, III: 186]. Эти характеристики корреспондируют с семантикой «торжественного», о которой говорилось выше. Вот перевод Гумилева (курсив мой):

Все прах. — Одно, *ликуя*,
Искусство не умрет.
Статуя
Переживет народ.
[Гумилев, 1991, I: 147]

- 12 Здесь следует сделать две оговорки.
- 13 Во-первых, судя по рецензиям, исследованиям и мемуарным заметкам, посвященным Гумилеву (к примеру, Брюсов, 2000б: 395; Чулков, 2000: 452), выражения «непогрешимый поэт» (*le poète impeccable*) и «крепкое искусство» (*l'art robuste*), часто без указания имени того, кому было адресовано первое и кто автор второго, — распространенные именованья Готье и его творчества, а также определенного для России 1910-х годов и связанного с акмеизмом вида поэзии¹¹. Такое безадресное использование терминов (*le poète impeccable* и *l'art robuste*) обязывало заинтересованного читателя быть знакомым с известным кругом авторов и литературных направлений. Помимо этого, вполне вероятно, что эти выражения входили в коммуникативный «джентльменский набор» литературных кругов Петербурга.
- 14 Во-вторых, если задаться вопросом, равнозначны ли техническая «непогрешимость» поэта и эстетическое совершенство творения «безгрешности» творца в целом, то в случае Гумилева, ответ будет, скорее всего, положительным. Как заметил Георгий Адамович, рассуждая об отношении Гумилева к Александру Блоку, для Гумилева поэзия была «выше политики, выше патриотизма, даже, может быть, выше религии» — она всех их «вмещала» и «своей ценностью» «искупала» их «отдельные заблуждения». И если бы Гумилев и нашел в поэме *Двенадцать*

таковые «заблуждения» и «ошибки», то он «простил» бы Блока за «качество стиха» [Адамович, 1998].

«Золотая дверь»: Бодлер в переводе Гумилева

- 15 Не полагая поэта носителем абсолютной истины и, тем более, резонатором общественных настроений¹², Гумилев, тем не менее, был устремлен к Абсолюту не только в своем профессиональном ремесле, но и в личном стремлении открыть существующую в мире истину (например, в стихотворении *Эзбекие*). Сошлемся на гумилевскую мотивацию высокой оценки поэзии Николая Клюева: «Пафос поэзии Клюева редкий, исключительный — это пафос *нашедшего*», и на риторический зачин его рецензии на книгу стихов Вяч. Иванова:

Если верно — а это, скорее всего, верно, — что пламенно творящий подвиг своей жизни есть поэт, что правдивое повествование о подлинно пройденном мистическом пути есть поэзия, что поэты — Конфуций и Магомет, Сократ и Ницше, то — поэт и Вячеслав Иванов [Гумилев 1991, III: 94, 82].

- 16 Обратимся также к записи в рабочих тетрадях Ахматовой (курсив мой):

Сколько раз он говорил мне о той «золотой двери», которая должна открыться перед ним где-то в недрах его блужданий¹³, а когда вернулся в 1913 <году>, признался, что «золотой двери» нет [Записные книжки, 1996: 639-640].

- 17 Семантика образа «золотой двери» исследователями интерпретируется по-разному. Касательно «золотой двери» в качестве цели африканских путешествий Гумилева, Николай Богомолов заметил:

Кажется, сама Ахматова не очень оценила вспомнившееся: в ее представлении «золотая дверь» — образная формула целительных перемен, тогда как это — совершенно очевидный оккультный символ [Богомолов, 1999: 118].

18 Елена Раскина, в свою очередь, полагает:

«Золотая дверь» как религиозный символ связана с мистическим посвящением и, одновременно, с вечно женственным началом мироздания. После насыщенных и ярких странствий под «чужими небесами» именно Россия оказалась для Гумилева заветной «золотой дверью», ведущей к «Индии духа» [Раскина, 2009].

19 Мы же остановимся на ином: в переводе *Смерть любовников* (*La Mort des amants*) Бодлера Гумилев отступил от буквы французского текста в сторону его лексического расширения. Он ввел в последнюю строфу свою тему — ту самую «золотую дверь». Сравним три варианта: оригинал стихотворения, «классический» перевод Константина Бальмонта и перевод Гумилева (курсив мой).

20 У Бодлера:

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.
[Baudelaire, 1922: 223]

21 У Бальмонта:

И Ангел, дверь поздней полуоткрыв, придет,
И, верный, оживит, и, радостный, зажжет
Два тусклых зеркала, два мертвые сиянья.
[Бодлер, 1993: 143]

22 У Гумилева:

Чтобы, приоткрыв двери золотые,
Верный серафим оживить вошел
Матовость зеркал и огни былые.
[Гумилев, 1985: 161]

23 Достаточно предметный бодлеровский образ (при)открытых дверей (в спальне)¹⁴ получает в русском переводе не только важную для контекста всего творчества Бодлера семантику

обратимого движения Эроса и Танатоса, соприкосновения рая и ада [Williams, 2004: 148], этого и того миров, «врат в бесконечность» («la porte d'un Infini» в *Гимне красоте*), но обогащается значениями сокровенного знания, связанного с «золотыми дверями» — тема, важная для русского переводчика как одного из (возможных) адресантов *Смерти любовников*.

- 24 Здесь заметим, что итальянская исследовательница Франческа Лаццарин обратила внимание на безупречность формальной транскрипции *Смерти любовников* на русский язык, отметив «единственный случай полного изменения» Гумилевым одной из строк французского оригинала. Изменения были продиктованы, по ее мнению, отрицательным отношением Гумилева к «области неведомого» у символистов: он «никак не мог принять неоднозначную и таинственную строку, где появилось даже такое прилагательное, как “мистический”» («Un soir fait de rose et de bleu mystique» в переводе Гумилева: «Ветер налетит, тихий, лебединый») [Лаццарин, 2012: 170-172]. Но, как видим, мистическое прорвалось в перевод в виде образа «золотых дверей».
- 25 Короткий экскурс в особенности перевода Гумилевым одного из стихотворений Бодлера можно сопроводить следующим предположением: концепция черновиков ахматовского очерка о муже и поэте включает в себя мотив «растроения» личности Гумилева: «поэт — воин — путешественник» [*Записные книжки*, 1996: 639]. В какой-то степени это суждение Ахматовой можно соотнести с «кастами» и «видами» поэтов у Гумилева в его набросках к так и не написанной книге *Теория интегральной поэтики*. Поэт выделил четыре касты (воин, клерк, купец и пария) и шесть видов (воин-клерк, воин-купец, воин-пария, купец-клерк, купец-пария и клерк-пария)¹⁵. Не соотносятся ли рассуждения Ахматовой и Гумилева с дневниковыми записями Бодлера? Конкретнее — с одной из максим «Моего обнаженного сердца» («Mon cœur mis à nu»):

Есть только три достойных уважения существа: священник, воин и поэт. Знать, убивать и творить. С остальных можно драть семь шкур, они рождены для конюшни, то есть для так называемых профессий¹⁶.

Il n'existe que trois êtres respectables : Le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions [Baudelaire, 2003, XIII: 19].

- 26 Священник как носитель сакральных (мистических) знаний включен Бодлером в краткий перечень благородных призваний и соотносится с гумилевско-ахматовским путешественником, стремящимся обрести «тайные знания» о «золотой двери». В конечном счете подобная устремленность Гумилева в чем-то равнозначна личностному эгоцентризму Бодлера — его сосредоточенности на познании собственной души (и тела). Жан-Поль Сартр, сфокусировав свое внимание именно на этом аспекте личности Бодлера, завершил свое эссе «Бодлер» (1946) так: «совершаемый человеком свободный выбор самого себя полностью совпадает с тем, что принято называть его судьбой» [Сартр, 1993: 449].
- 27 В том, что касается гумилевско-ахматовской ипостаси *поэта-путешественника*, то согласимся с мнением исследователей о том, что в этом пункте русский поэт решительно расходился с Бодлером, который отвергал идею необходимости странствий по свету, «сводя страсть к путешествиям к своего рода литературному инфантилизму, неспособности заставить работать воображение исходя из внутренних ресурсов поэтической индивидуальности и привычной среды обитания» [Фокин, 2016: 184]. Бодлеровское путешествие, например, в стихотворении *Приглашение к путешествию (L'invitation au voyage)* — это «процесс мечты, способ, с помощью которого из реальности можно соскользнуть в необыкновенный мир» [Куликова, 2005].

Выводы

- 28 В процессе перевода Гумилев, с одной стороны, следует своим же рекомендациям оставаться в переводческой деятельности «внимательным исследователем и проникновенным критиком», но с другой — нарушает свое же положение о том, что переводчик «должен забыть свою личность, думая только о личности автора» [Гумилев 1991, III: 32]. Заостряя, можно сказать,

что посредством перевода Гумилев в той или иной мере изживал свои внутренние проблемы, объективировал в субъекте подлинника себя самого, «дописывая» автора текста-оригинала в соответствии с собственными этическими, мировоззренческими и поэтологическими воззрениями. Судя по приведенным примерам, делал он это весьма аккуратно, и опознать индивидуальное гумилевское начало можно, если сосредоточиться на семантике отдельных drobных элементов перевода, не нарушающих смысловую и формальную целостность подлинника, но, тем не менее, подающих сигнал о том, что в них эксплицированы смыслы, важные для переводчика как самоценной творческой личности.

BIBLIOGRAPHIE

- Адамович Георгий, 1998, «А. А. Блок» Цинговатова. Еще о «Новой России», Г. В. Адамович, *Литературные беседы*, кн. 2, Звено, 1926-1928, Санкт-Петербург, Алетейя, <https://lit.wikireading.ru/29618>.
- Аллен Луи, 1994, «У истоков поэзии Н. С. Гумилева. Французская и западноевропейская поэтика», Николай Гумилев. *Исследования. Материалы. Библиография*, Санкт-Петербург, Наука, с. 235-252.
- Аствацатуров Андрей, 2015, *И не только Сэлинджер: десять опытов прочтения английской и американской литературы*. Москва, изд. «Редакция Елены Шубиной», <https://lit.wikireading.ru/hjxgNWZVGa>.
- Ахматова Анна, 2016, *Малое собрание сочинений*. Текстология, сост., вступление и примеч. Н. Крайневой, Санкт-Петербург, Азбука.
- Баскер Майкл, 2000, *Ранний Гумилев: путь к акмеизму*, Санкт-Петербург, РХГИ.
- Богомолов Николай, 1999, «Гумилев и оккультизм», Богомолов Н. А., *Русская литература начала XX века и оккультизм: Исследования и материалы*, Москва, Новое литературное обозрение, с. 113-144.
- Бодлер Шарль, 1993, *Цветы зла. Стихотворения в прозе. Дневники*. Составление, вступит. статья и комментарии Г. К. Косикова, Москва, Высшая школа.
- Брюсов Валерий, 2000а, «Сегодняшний день русской поэзии (50 сборников стихов 1911-1912 гг.)», Н. С. Гумилев: *pro et contra. Личность и творчество* Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 383-384.

- Брюсов Валерий, 2000б, «Новые течения в русской поэзии. Акмеизм»,
Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 388-396.
- Голлербах Э. Ф., 2000, «Н. С. Гумилев (К 15-летию литературной деятельности)»,
Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 467-468.
- Гумилев Николай, 1985, «Поэзия Бодлэра. Переводы из Бодлэра». Публикация С. Грэхэм, *Вестник Русского Христианского Движения*, № 144, Париж-Нью-Йорк-Москва, с. 154-164.
- Гумилев Николай, 1991, *Сочинения*. В 3-х томах. Подготовка текста и примечания Р. Д. Тименчика, Москва, Художественная литература.
- Записные книжки Анны Ахматовой (1958-1966)*, 1996. Сост. и подготовка текста К. Н. Суворовой, Москва – Torino, Giulio Einaudi editore.
- Зенкин Сергей, 1999, «Теофиль Готье и “искусство для искусства”», Зенкин С. Н., *Работы по французской литературе*, Екатеринбург, Уральский университет, с. 170-200.
- Иванов Вячеслав, 2000, «“Жемчуга” Н. Гумилева», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 362-366.
- Куликова Елена, 2005, «Приглашение к путешествию Пушкина, Бодлера и Гумилева», *Studia Rossica Posnaniensia*, vol. XXXII, Poznań, Uniwersytet im. Adama Mickiewicza, p. 39-49, <https://gumilev.ru/about/145/>.
- Лаццарин Франческа, 2012, «Н. С. Гумилев — переводчик и редактор французской поэзии во “Всемирной литературе”», *Вестник Московского университета*, сер. 9, Филология, № 3, с. 163-178.
- Левинсон А. Я., 2000а, «Гумилев», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 331-335.
- Левинсон А. Я., 2000б, «Гумилев. Романтические цветы», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 351-355.
- Неведомская В. А., 2000, «Воспоминания о Гумилеве и Ахматовой (отрывок)», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 277-278.
- Недоброво Н. В., 2001, «Анна Ахматова», А. А. Ахматова: *pro et contra*. Антология, т. 1, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 112-132.

Нестеров Антон, 2002, «Благодаря переводу начинаешь ценить более тонкие и глубокие вещи». Беседа с Е. Калашниковой, *Русский журнал*, 15 июля, http://old.russ.ru/krug/20020715_kalash-pr.html, 12 мая 2020.

Раскина Е. Ю., 2009, *Теософские аспекты творчества Н. С. Гумилева*. Автореферат диссерт. на соиск. учен. степени доктора филол. наук, Архангельск, <https://gumilev.ru/about/157/>.

Сартр Жан-Поль, 1993, «Бодлер», Бодлер Шарль, *Цветы зла. Стихотворения в прозе. Дневники*, Москва, Высшая школа, с. 318-449.

Струве Г. П., 2000, «Творческий путь Гумилева», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 555-582.

Тименчик Р. Д., 2001, «Портрет владыки мрака в “Поэме без героя”», *Новое литературное обозрение*, Москва, № 52 (6), с. 200-204.

Тименчик Роман, 2018, *История культа Гумилева*, Москва, Мосты культуры.

Фокин С. Л., 2016, «Николай Гумилев и Шарль Бодлер. Статья первая», *Соловьёвские исследования*, вып. 1 (49), с. 170-187.

Ходасевич Владислав, 2008, *Некрополь*, Санкт-Петербург, Азбука-Классика.

Чуковский К. И., 2000, «[Воспоминания о Николае Гумилеве]», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 286-303.

Чулков Г. И., 2000, «Поэт — воин», Н. С. Гумилев: *pro et contra*. Личность и творчество Николая Гумилева в оценке русских мыслителей и исследователей. Антология, Санкт-Петербург, РХГИ, с. 451-454.

Baudelaire Charles, 1922, *Les fleurs du mal. Les épaves*, Paris, Louis Conard.

Baudelaire Charles, 2003, *Mon cœur mis à nu (Deuxième partie des journaux intimes)*, Ebooks libres et gratuits, https://www.ebooksgratuits.com/pdf/ baudelaire_mon_coeur_mis_a_nu.pdf.

Gautier Théophile, 1884, *Poésies complètes*, vol. 1, Paris, G. Charpentier et C^{ie}.

Williams Timothy, 2004, «Victim and Scourge: Baudelairean Echoes in Gumilev», *Ulbandus Review*, Vol. 8. *The Fruits of Evil: Baudelaire, Decadence, and Russia*, Columbia University Slavic Department, p. 144-153, https://www.researchgate.net/publication/331974463_Victim_and_Scourge_Baudelairean_Echoes_in_Gumilev.

NOTES

1 Изложенные суждения обобщают и систематизируют сведения, почерпнутые как из статей и рецензий самого Гумилева (например,

«Переводы стихотворные», «Письма о русской поэзии», статьи об иностранной литературе), так и из публикаций российских и зарубежных исследователей о жизни и творчестве Гумилева: Нинели Иванниковой, Николая Оцупа, Евгения Степанова, Валерия Шубинского, Романа Тименчика, Елены Куликовой, Александры Чабан, Луи Аллена, Майкла Баскера, Джастина Доэрти, Элейн Русинко, Тимоти Вильямса, Адриана Ваннера.

2 Эта тема развивалась следующими исследователями: Левинсон, 2000б; Голлербах, 2000; Струве, 2000: 556-558, 561-564, 575-577.

3 Подробности об увлечении Гумилева и Ахматовой Теофилом Готье см. у Романа Тименчика [Тименчик, 2001].

4 Помимо *Гипнопотама* в раздел «Из Теофиля Готье» книги Гумилева *Чужое небо* вошли еще четыре стихотворения [Гумилев, 1991, I: 145-149].

5 Наделенные богатыми поэтическими коннотациями, лексемы *торжественно, пустыня, вереск* принадлежат вокабуляриям Мандельштама, Браунинга, Шелли. Однако у Лермонтова «В небесах торжественно и чудно» соотносится не с лирическим субъектом, а с тем, что ему противопоставлено, с окружающим миром.

6 Образ Поэта в ахматовском «триптихе» «строится на сближении атрибутов разных прототипов в поле одного персонажа», и увидеть среди этих прототипов Гумилева «можно было при минимальном напряжении толковательского инстинкта». [Тименчик, 2018: 286, 287]

7 См. также Чуковский, 2000: 291; Ходасевич, 2008: 128-131.

8 В издательстве «Всемирная Литература», с которым Гумилев сотрудничал с 1918 года, готовился выпуск переводов Цветов Зла Бодлера. Руководил проектом Гумилев. Для этого издания он выполнил переводы четырех стихотворений Бодлера, а также написал к так и неосуществленному изданию предисловие «Поэзия Бодлера» [Гумилев, 1991, III: 201-206].

9 А. Я. Левинсон писал, что «отчеканивал он [Гумилев] правила своей поэтики, которым охотно придавал форму “заповедей”, столь был уверен в непререкаемости основ, им провозглашенных» [Левинсон, 2000а: 334].

10 Бодлеровское посвящение именно в таком переводе Эллиса: *impressable* — непогрешимый [Бодлер, 1993: 42] — прочитывается (в силу

одного из значений слова *непогрешимый* в русском языке) как адресация поэту, не способному заблуждаться.

11 Ср. в статье о поэзии Анны Ахматовой, опубликованной поэтом и критиком Н. В. Недоброво в 1915 году (курсив мой): «Впечатление *стойкости и крепости слов* так велико, что, мнится, целая человеческая жизнь может удержаться на них; кажется, не будь на той усталой женщине, которая говорит этими словами, охватывающего ее и сдерживающего *крепкого панциря слов*, состав личности тотчас разрушится и живая душа распадется в смерть» [Недоброво, 2001: 119].

12 Вячеслав Иванов в рецензии 1910 года на сборник *Жемчуга* писал о гумилевском «несходстве с поэтом-эхо, нормой поэта по правому идеалу Пушкина» [Иванов, 2000: 366]. Валерий Брюсов отзывался о сборнике *Чужое небо* (1912) как о книге поэта, не считающего себя учителем, проповедником. Значение стихов Гумилева, по мнению Брюсова, заключается «больше в том, как он говорит, нежели в том, что он говорит» [Брюсов, 2000а: 383]. Акмеистический образ поэта-ремесленника у Гумилева складывался в полемике с символистским дионисийским вариантом поэта-теурга; подробнее на эту тему см. Баскер, 2000: 126-129.

13 Имеются в виду путешествия Гумилева, которые, разумеется, находили отражение в его поэзии.

14 Оставим в стороне, но учтем возможное мистическое измерение образа дверей (*les portes*) как врат небесных, не забывая, тем не менее, о том, что «бодлеровские “Цветы зла” — это своего рода “Божественная комедия” Данте образца XIX века, с той лишь разницей, что Бодлер ограничивается кругами Ада и не отправляет своих персонажей созерцать Любовь и Божественный свет» [Аствацатуров, 2015].

15 См. Струве, 2000: 580-581; Гумилев, 1991, III: 227-229, 330-333.

16 Перевод с французского автора статьи.

AUTEUR

Galina Mikhaïlova

Docteur d'État ès sciences humaines, professeur des universités au département de langue et littérature russes à l'université de Vilnius ; principaux domaines de recherche : Ahmatova, avant-garde, littérature russe du XXe siècle.

IDREF : <https://www.idref.fr/075600714>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000008873018>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14511939>

Les échos de la poésie arménienne dans l'œuvre d'Ahmatova : création et traduction

Отголоски армянской поэзии в поэтике Ахматовой : творчество и перевод

Echoes of Armenian poetry in the Ahmatova's poetics: poetic work and translation

Gayaneh Armaganian

DOI : 10.35562/modernites-russes.553

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Français

L'objectif de l'article est de faire connaître aux chercheurs français les études des spécialistes arméniens qui révèlent une étonnante parenté et des échos entre le *Requiem* d'Ahmatova et ses traductions de l'arménien faites à partir des *versions mot à mot* (*подстрочники*). Nous nous attacherons à apporter un éclairage nouveau sur ces traductions. Nous mettrons incidemment en parallèle Mandel'stam et Ahmatova, car l'attachement de cette dernière à l'Arménie est né de son amitié avec le poète ; la représentation akhmatovienne de l'Arménie s'est constituée sous l'influence des *Poèmes arméniens* et du *Voyage en Arménie* de Mandel'stam. Après son exclusion de l'Union des écrivains, Anna Ahmatova, comme toute une pléiade de grands écrivains et poètes, survit grâce à ses traductions – un travail qu'elle avouait avoir « toujours détesté et qui l'empêchait d'écrire » [Benech, 2013 : 22]. Entre 1950 et 1960, Ahmatova a traduit plus de cent cinquante poètes de trente langues, la plupart du temps d'après des versions mot à mot. La paternité de ces traductions est difficile à déterminer, et l'on sait que souvent les co-auteurs d'Ahmatova étaient ses amis, comme Anatolij Najman, ou encore son fils, Lev Gumilëv. C'est pour cette raison, entre autres, qu'elle ne voulait pas que ses traductions fussent publiées avec ses vers originaux. Ahmatova a traduit à partir de l'arménien des poètes du xx^e siècle : Avetik Isaakjan, Vaan Terjan, Egiše Čarenc, Ašot Graši et Maro Markarjan. Toutes ces traductions sont parues tardivement : en 1991 à Eghvard et en 2005 à Moscou. Si les traductions de l'arménien, proportionnellement aux autres traductions d'Ahmatova, constituent un corpus assez restreint de quarante-huit œuvres environ, dès les années 1930, l'Arménie occupe une place d'honneur dans sa propre poétique. C'est ainsi que son poème *Pastiche de l'arménien* s'inspire littéralement d'une œuvre d'Ovanes Tumanjan, et exprime la souffrance des mères dont les enfants ont été les victimes de la terreur stalinienne. Si le

travail avec la poésie arménienne peut être perçu comme une identification personnelle (celle d'une épouse et mère pendant les répressions stalinienne) au destin d'un peuple victime de massacres et de persécutions, il éclaire aussi l'œuvre personnelle d'Ахматова. Le *Poème sans héros* et le *Requiem*, dont l'écriture est contemporaine aux traductions akhmatoviennes de l'arménien, ont été stimulés et nourris par ce travail : le « mot étranger » et le pastiche ont participé à la polyphonie et à l'universalité de sa perception poétique.

Русский

Цель статьи – познакомить французских ученых с исследованиями армянских филологов, проследивших родство *Реквиема* Ахматовой с её переводами с армянского по подстрочникам. Мы постараемся пролить новый свет на данные переводы. Дополнительно мы привлечем для сравнительного анализа творчество Мандельштама, так как привязанность Ахматовой к Армении тесно связана с её дружбой с поэтом; ахматовский поэтический образ Армении создавался именно под влиянием *Путешествия в Армению* и *Стихов об Армении* Осипа Мандельштама. После исключения из Союза писателей Ахматова, как и целая плеяда советских поэтов и писателей, живет благодаря переводам, то есть работе, которую она, по собственному признанию, « ненавидела, и которая мешала ей писать свои стихи» [Benesch, 2013 : 22]. С 1950 по 1960 Ахматова перевела более ста пятидесяти поэтов с тридцати разных языков, чаще всего по подстрочникам. Авторство этих переводов нередко ставилось под сомнение и известно, что авторами или соавторами являлись зачастую её друзья, например, Анатолий Найман или её сын Лев Гумилев. Это объясняет, почему Ахматова не хотела, чтобы переводы публиковались вместе с её собственными стихами. Ахматова переводила армянских поэтов двадцатого века : Аветика Исаакяна, Ваана Теряна, Егише Чаренца, Ашота Граши и поэтессу Маро Маркарян. Полностью ахматовские переводы с армянского вышли в свет довольно поздно – в 1991 году в Егварде и в 2005 в Москве. Несмотря на то, что объем переводов с армянского относительно невелик – приблизительно сорок восемь произведений, начиная с тридцатых, Армения занимает особое место в поэтике Ахматовой. Так, *Подражание армянскому*, восходя буквально к одному из произведений Ованеса Туманяна, стало собственно ахматовским стихотворением, выражающим скорбь матерей, чьи сыновья были арестованы или погибли во время сталинских репрессий. Согласно многочисленным исследованиям, все эти переводы, выполненные по подстрочникам, свидетельствуют о стремлении Ахматовой к буквальности в духе принципов Валерия Брюсова, изложенных в предисловии к антологии *Поэзия Армении* (1916). Однако при внимательном изучении можно выявить и расхождения с оригиналом, мотивированные либо самоцензурой (например, *В подвале Зимнего дворца* Чаренца), либо установкой на дух и музыку оригинала, а не на смысловую точность. Поздние произведения Ахматовой – *Поэма*

без героя и Реквием – создавались одновременно с переводами с армянского, перекликались с ними, «чужое слово» воздействовало на полифонический характер и универсальность поэтического восприятия Ахматовой.

English

After being excluded from the Union of Writers, along with a number of poets and writers, Anna Ahmatova survived thanks to translations, although she admittedly hated the task and considered it greatly impeded her own writing. Between 1950 and 1960, she translated more than 150 poems in more than thirty languages, most of the time relying on word-for-word translations (*подстрочники*). The authorship of these translations is often difficult to establish, and it is known that the co-authors often were her friends, for example Anatolij Najman, or her son Lev Gumilëv. For this reason, she did not want the translations to be published along with her original verse works; and they were published much later – in the 1991 Armenian edition established under Levon Mkrtčjan's supervision, and in 2005 in the 7th and 8th supplementary volumes of *her Complete Works*. Ahmatova's attachment to Armenia began with her friendship with Osip Mandel'stam, and the poetic image of Armenia in her works follows the influence of *Armenian Poems* and *Journey to Armenia*. The forty-eight translations from Armenian constitute a fairly small proportion considering the bulk of Ahmatova's translations at large, but Armenia had been present in her poetic work since the 1930s. Her poem *Armenian Pastiche* takes its direct inspiration from a poem written by Ovanes Tumanjan expressing the sufferings of the millions of mothers whose children had been the victims of Stalinian terror. Ahmatova translated Armenian poets of the 20th century, such as Avetik Isaakjan, Vaan Terjan, Egiše Čarenc, Ašot Graši et Maro Markarjan. A number of studies have shown that her *word-for-word* based translations are extremely literal, and follow the tradition of Valerij Brjusov's principles, as they had been presented in the first Russian anthology of Armenian poetry he published in 1916. They went so far as to keep Armenian expressions – even when they were not untranslatable (*tut / mulberry tree* or *Jar / beloved*) – in order to preserve phonic images and folkloric sounds. If Ahmatova's translations are faithful to the letter of the source text, a careful study reveals significant modifications. Some of them are brought about by political self-censorship, as in the translation of Čarenc' *In the basements of the Winter Palace* (*В подвале Зимнего дворца*), some are the results of the refusal of literal expressions that would be detrimental to the spirit and music of the poem. Other translations, as *Our tongue* (*Наш язык*) for instance make it possible to establish the link between Čarenc's poetics and Mandel'stam's, as well as Ahmatova's desire to establish a testimony of the tragic fate of the victims of Stalinian terror. The aim of the study is to introduce the research of Armenian academics to the researchers in Slavic studies in France. In fact, it helps to reveal the peculiar kinship and echoes of Ahmatova's translations in her own *Requiem*, as well as it offers a renewed take on her translative work. These translations can be perceived as a form

of personal identification with the tragic destiny of a spouse and mother in the time of Stalin's terror, with a people which becomes the victim of massacres and persecutions. However, they also shed light on her personal works. The evolution of Ahmatova's work, the *Poem without a Hero* and *Requiem*, both written at the same time as the translations, was nourished and stimulated by these translations: the "foreign word" and the pastiche took an active part in the polyphony and universality of Ahmatova's poetic perception. The translations from the Armenian illustrate the feeling of kinship she felt for the great poets of other cultures and languages, as they had survived the torments of history.

INDEX

Mots-clés

Ahmatova, Mandel'stam, Arménie, traduction, poésie, mot à mot, imitation

Keywords

Ahmatova, Mandel'stam, Armenia, translation, poetry, word-for-word, imitation

Ключевые слова

Ахматова, Мандельштам, Армения, перевод, поэзия, построчник, подражание

PLAN

Remarques préliminaires

Dans la tradition des symbolistes

Un dialogue avec Mandel'stam

Les échos du *Requiem*

Traductions apocryphes et polyphoniques

Le « mot étranger » et le pastiche

TEXTE

Remarques préliminaires

- 1 Dans la préface de sa traduction des souvenirs de Nadežda Mandel'stam sur Anna Ahmatova, Sophie Benech évoque son travail de traductrice durant les années qui suivent le rapport de Ždanov, les

persécutions dont Ahmatova a été victime, son exclusion de l'Union des écrivains et sa privation de ressources en insistant sur le caractère purement alimentaire de cette activité : « Elle survit grâce à des traductions, un travail qu'elle a toujours détesté et qui l'empêche d'écrire » [Benech, 2013 : 22]. Les traductions poétiques, qu'Ahmatova avouait effectivement détester [Il'ina, 1988 : 346], ont suscité des doutes sur leur paternité. On sait par ailleurs qu'elle ne voulait pas que l'on publiât ses traductions dans les recueils de ses propres poèmes. On peut supposer que de nombreuses traductions publiées sous le nom d'Ahmatova dans les années 1950-1960 ont en réalité été faites par son fils Lev Gumilëv, Anatolij Najman (son co-traducteur officiel de Giacomo Leopardi) ou d'autres amis poètes. Quoi qu'il en fût, toutes les traductions éditées sous le nom d'Ahmatova, au cours des années où ses propres vers ne pouvaient être publiés, ont toujours été choisies par Ahmatova parce qu'elle y trouvait des résonances de sa sensibilité poétique, mais aussi de sa vie de femme et de mère.

- 2 On sait bien que dans l'Union soviétique, entre les années 1930 et 1960, toute une pléiade de grands écrivains et poètes a été contrainte de s'adonner à la traduction pour des raisons matérielles, car ils ne pouvaient plus publier et devaient gagner ainsi leur vie. Or bien qu'Ahmatova avouât ne pas aimer traduire, elle a traduit plus d'un millier de vers. Selon Nika Glen Ahmatova aurait traduit dans les années 1950-1960 (la plupart du temps d'après des *подстрочники*) plus de cent cinquante poètes à partir de trente langues [Глен, 1986 : 435]. Toutes ces traductions, commentées par Nina Korolëva, ont été publiées en 2005 dans l'édition la plus récente des *Œuvres complètes* d'Anna Ahmatova [Ахматова, 1998-2005, VII, VIII].
- 3 Les traductions de l'arménien faites par Ahmatova constituent un corpus proportionnellement restreint : quarante-huit œuvres environ parmi celles qui ont été publiées, mais leur importance est majeure, car, comme nous allons tenter de le montrer, elles contribuent au dialogue avec d'autres poètes (comme Osip Mandel'stam) et avec ses propres poèmes. L'essentiel de notre corpus est constitué par le petit recueil *Traductions de l'arménien* publié à Erevan sous la direction de K. Grigorjan, avec les traductions d'Avetik Isaakjan¹, Vagan Terjan², Egiše Čarenc³, Ašot Graši⁴ et Maro Markarjan⁵ [Ахматова, 1976]⁶.

- 4 En 1936, le numéro 7 de la revue *Zvezda* a fait paraître une traduction akhmatovienne du poème allégorique de Daniël Varužan⁷ *Premier péché* (Первый грех) extrait du recueil *Pays païen* (Языческая страна). Cette publication a été accueillie par les amis d’Ahmatova comme sa réhabilitation, car ses vers n’étaient plus publiés depuis 1925. Ce poème était vraisemblablement destiné à l’*Anthologie de la poésie arménienne* qui devait paraître en 1936 sous la rédaction de Maksim Gorkij. Cette anthologie ne verra le jour qu’en 1940 « enrichie » de poèmes sur Staline, sous la rédaction de S. Arutjunjan et V. Kirpotin et sans la traduction d’Ahmatova [Антология, 1940].
- 5 Lorsque l’on étudie l’ensemble des traductions d’Ahmatova, on constate qu’elles ont marqué son œuvre personnelle et que le *Requiem* et certaines de ses traductions de l’arménien présentent des accents et des images similaires. Bien que ces traductions ne soient pas comparables à ses propres œuvres, et c’est là leur paradoxe, leur valeur apparaît à la lumière de ses vers originaux.
- 6 N’ayant pas une connaissance suffisante de l’arménien, nous ne prétendons pas ici analyser les écarts entre les traductions russes et les versions mot à mot (подстрочники), cela a été fait par de nombreux chercheurs natifs de la langue. Il s’agira de porter à la connaissance des chercheurs certains aspects de ces recherches et de poursuivre le dialogue avec ces études afin d’apporter un éclairage précieux pour comprendre comment ce travail de traduction a pu interagir avec les œuvres de maturité d’Ahmatova.

Dans la tradition des symbolistes

- 7 Contrairement à Boris Pasternak qui avait accompagné ses traductions de Shakespeare ou du géorgien d’un vaste corpus métatextuel⁸, Ahmatova n’a jamais théorisé son expérience de traductrice. On ne peut s’appuyer que sur les témoignages, comme celui de K. Grigorjan, qui écrit dans la préface de son édition des *Traductions de l’arménien d’Ahmatova* :

Ahmatova était très exigeante dans les choix des textes qu’elle traduisait. En 1958-1959 au moment de la préparation de l’édition russe des œuvres choisies de Ter’jan, j’ai eu la chance d’observer de près le processus de son travail de traduction.

Dès notre première rencontre, au cours de notre conversation, j'ai mentionné l'évidente parenté de la poésie lyrique de Ter'jan avec la sienne. A. Ahmatova a exprimé de manière très prudente qu'il était peut-être préférable pour un poète-traducteur de ne pas choisir des œuvres aux consonances proches de ses états d'âme. Il aura alors plus de chance d'avoir un rapport plus objectif et plus serein avec l'original. Mais lorsqu'il avait fallu régler le problème dans la pratique, Anna Andreevna a choisi, parmi de nombreux textes de Ter'jan traduits mot à mot, les poèmes qui étaient empreints d'états d'âme proches de sa propre poésie lyrique.

A. Ahmatova была чрезвычайно требовательна в выборе переводимого текста. В 1958-1959 гг., во время подготовки русского издания сборника избранных стихотворений Терьяна, мне посчастливилось близко наблюдать процесс ее работы над переводами.

При первой же встрече, в беседе, я указал на известную близость лирики Терьяна к ее собственному творчеству. А. Ahmatova в весьма осторожной форме высказала мысль о том, что поэту-переводчику, быть может, лучше выбирать для переводов произведения, не созвучные собственным настроениям. Тогда будет больше вероятности объективного, спокойного отношения к подлиннику. Когда же пришлось практически решать задачу, из представленного на выбор множества подстрочных текстов Терьяна Анна Андреевна избрала именно те стихотворения, в которых запечатлены родственные собственной лирике настроения. [Григорян, 1976 : 21]

- 8 Tous les témoignages insistent sur son désir en tant que traductrice « de rester dans l'ombre », son souci de littéralité dans la tradition brioussovienne. Contrairement à Brjusov, qui connaissait l'arménien, et à Mandel'stam⁹, Ahmatova n'a jamais essayé d'apprendre cette langue, et elle traduisait d'après des versions infralinéaires, comme ses prédécesseurs tels que A. Blok ou Vjač. Ivanov, selon la méthode énoncée par Brjusov¹⁰ dans sa préface de *La poésie arménienne des temps anciens à nos jours* :

Idéalement notre but était d'obtenir en russe une reproduction fidèle de l'original de telle manière que le lecteur puisse faire confiance aux traductions et puisse être certain que grâce à elles il prend

connaissance de créations de poètes *arméniens* et non pas de traducteurs *russes*. (Souligné par Brjusov.)

Нашей конечной, идеальной целью, было получить, на русском языке, точное воспроизведение оригинала в такой мере, чтобы читатель мог доверять переводам и был уверен, что по ним он знакомится с созданиями армянских поэтов, а не русских переводчиков. [Брюсов, 1916 : 15-16]

9 Et plus loin :

Étant donné qu'il était impossible d'exiger de la plupart des poètes russes la connaissance de l'arménien, une traduction littérale mot à mot et une transcription fidèle du texte, qui renseignait le traducteur sur l'aspect rythmique et sonore du texte, ont servi de base à toutes les traductions.

Так как от громадного большинства русских поэтов нельзя было требовать знания армянского языка, то в основу всех переводов положен буквальный подстрочный перевод и правильная транскрипция армянского текста, осведомлявшая переводчика о ритмической и звуковой стороне оригинала. [Брюсов, 1916 : 15]

- 10 Brjusov a édité son anthologie en 1916, peu avant le coup d'État bolchévique ; après 1917 ses recommandations seront retenues par toutes les maisons d'édition soviétiques qui fournissaient aux poètes-traducteurs qui ne connaissaient pas les langues nationales des républiques une version infralinéaire et une translittération phonétique.

Un dialogue avec Mandel'stam

- 11 Ahmatova s'est constitué son image poétique de l'Arménie sous l'influence de son ami Osip Mandel'stam et de Marija Petrovyh, rédactrice d'éditions russes de poésie arménienne et auteur des versions mot à mot des poèmes d'Egiše Čarenc [Саакянц, 2015b : 23-24].
- 12 Les poèmes du cycle arménien que Mandel'stam a lus en 1930 à Tiflis à son ami Čarenc éclairent les traductions d'Ahmatova par leur

intertextualité et leurs similitudes sémantiques. Pour Ahmatova, comme pour Mandel'stam, qui dans le *Voyage en Arménie* développe une vision cratyléenne de la langue arménienne, l'Arménie incarne une terre biblique, *La plaine du mont Ararat* (Араратская долина), le berceau de la civilisation chrétienne et du Livre originel. C'est par Mandel'stam qu'Ahmatova découvre les poètes arméniens contemporains, notamment Egiše Čarenc. Elle traduit dix poèmes de Čarenc, les premiers dans les années 1930 et les derniers au milieu des années 1950. En 1935, dans une lettre adressée au rédacteur du recueil de traductions russes de ses poèmes, Igor' Postupal'skij, Čarenc écrivait :

Cher Igor ! Je te suis très reconnaissant d'avoir obtenu le concours d'Anna Ahmatova pour la traduction de mes poèmes. Pour moi les traductions de cette grande poétesse russe, que je connais depuis longtemps, sont une joie immense, d'autant plus qu'il semble qu'elles soient très fidèles, n'est-ce pas ?

Уважаемый Игорь ! Я очень благодарен тебе за то, что ты привлек к переводу моих вещей Анну Ахматову. Для меня переводы этой большой, давно мне известной русской поэтессы – большая радость, тем более, что они как будто очень верны? [Хзмалян, 1992].

- 13 Les traductions de Čarenc de 1936 ne seront pas publiées dans l'*Anthologie de la poésie arménienne* (1940), car victime de la terreur stalinienne, comme Mandel'stam, le poète arménien a été arrêté en 1937. L'une de ces traductions, celle de *La gazelle de ma mère* (Газелла моей матери) a été publiée dans *Literaturnyj Leningrad* le 29 septembre 1936 [Глен, 1986 : 448]¹¹.

Les échos du Requiem

- 14 Le poète arménien le plus traduit par Anna Ahmatova a été Avetik Isaakjan. Elle a traduit neuf chants lyriques de son poème *Les Chants de l'Alagjaz* (Песни Алагяза), un poème d'amour empreint de panthéisme, célébrant les monts de l'Alagjaz, la nature et les traditions populaires arméniennes. Ahmatova avait déjà traduit quatre poèmes de ces chants lyriques pour l'édition de 1952. Pour

l'édition de 1956, elle traduira cinq autres poèmes, une fable *L'âne et le paysan* (Осёл и крестьянин) et neuf fragments lyriques de *La Légende juive* (Еврейская легенда) [Исаакян, 1956 : 322, 334]. Isaakjan a été déjà traduit par Aleksandr Blok pour *La poésie arménienne des temps anciens à nos jours* de Valerij Brjusov, et comme le veut la méthode de son illustre prédécesseur, Ahmatova essaie de rester fidèle au texte source restitué par la version mot à mot.

- 15 En lisant les traductions akhmatoviennes de *Mon cœur est meurtri par un chagrin amer* (От жгучего горя сердце моё мертво), *En perdant ce qui nous est cher* (С утратой того, что любимо), *On m'a dit* : « ta mère est depuis longtemps morte » (Мне сказали « давно умерла твоя мать ») qui parlent de la douleur d'une mère séparée de son fils, on ne peut s'empêcher d'entendre les accents tragiques des vers du *Requiem*. Ces échos du *Requiem* ont été remarqués par Lidija Čukovskaja, qui après avoir lu les traductions publiées par L. Mkrtčjan, exprimait dans une lettre publiée en décembre 1992 la surprise de sa découverte :

Pour moi les analogies des vers traduits avec le *Requiem* étaient tout à fait nouvelles. À la question embrouillée de savoir qui traduisait avec Ahmatova, ou à la place d'Ahmatova, vous apportez une réponse tout à fait claire.

Для меня совсем новы были аналоги переводных стихов с «Реквиемом». В запутаннейший вопрос о том, кто переводил вместе с Ахматовой, вместо Ахматовой – Вы вносите полную ясность. [Cité d'après : Саакяни, 2015a : 20]

- 16 Les analogies en question sont perceptibles non seulement dans la thématique biographique du sujet lyrique (l'absence de l'être aimé, le cœur blessé, les larmes sanglantes, la nuit, la solitude, le désir de mourir), mais aussi sur le plan formel.

Тихо льется тихий Дон,
Желтый месяц входит в дом,

Входит в шапке набекрень.
Видит желтый месяц тень.

Эта женщина больна,
Эта женщина одна,

Муж в могиле, сын в тюрьме,
Помолитесь обо мне.¹²

[Ахматова, 1966 : 22]

- 17 La restitution du rythme du chant folklorique arménien dans *Les Chants de l'Alagjaz* amène la traductrice à recourir au mètre traditionnel du folklore russe – le vers accentué, le mètre que l'on retrouve dans le *Requiem* et dans les œuvres de maturité d'Ahmatova.
- 18 Dans le « Chant cinq » des *Chants de l'Alagjaz*, nous retrouvons d'autres images qui renvoient à un champ métaphorique faisant écho à celui du *Requiem* : « la nuit maléfique » (злая ночь), « le cœur désert » (пустынное сердце), « comme les nuages voilent impitoyablement les étoiles » (как беспощадно туча звёзды прячет). Le *Requiem* :

Нет, это не я, это кто-то другой страдает.
Я бы так не могла, а то, что случилось,
Пусть черные сукна покроют,
И пусть унесут фонари...
Ночь.

[Ахматова, 1966 : 24]

- 19 Le « Chant cinq » des *Chants de l'Alagjaz* :

Как беспощадно туча звезды прячет,¹³
Как беспросветна эта злая ночь,
В моем пустынном сердце кто-то плачет
Кровавыми слезами в эту ночь.

[Ахматова, 1976 : 19]

Traductions apocryphes et polyphoniques

- 20 Des chercheurs arméniens, comme Tigran Hzmajjan [Хзмалян, 1992] et Levon Mkrtčjan, ont étudié les modifications apportées par

Ahmatova par rapport à la traduction mot à mot. Tous leurs témoignages concordent : les traductions d’Ahmatova sont fidèles au texte source et respectent les *подстрочники* pratiquement à la lettre. Ils remarquent néanmoins que des écarts significatifs sont observés. Certaines modifications peuvent être attribuées à une autocensure politique, comme dans l’exemple du poème de Ćarentz *Dans les caves du Palais d’Hiver* (*В подвалах Зимнего Дворца*), poème écrit en 1929 et dédié aux décembristes qui étaient interrogés par Nicolas I^{er} en personne :

Под этим мрачным сводом, тут
Когда хрустел мороз,
Всю ночь, сам царь, – венчанный шут –
Вел праведным допрос.
Он им с улыбкой ледяной
Жал руки в страшный час,
Казалось, счастье волной
Лилось из царских глаз,
И Пестеля просил присесть
С такой улыбкой он,
С какой всегда порочил честь
Чужих красавиц-жен.
Он ужас сердца затаив,
Смотрел на главаря.
Был и с Рылеевым учтив
Царь, яростью горя.
Как в сказке некий государь,
Великодушен был,
И милость обещал им царь
И душу им открыл.
Нетрудно было злость таить
От жертв своих ему
И их на плаху проводить,
В изгнанье и в тюрьму.

[Ахматова, 1976 : 36]

- 21 Chez Ćarenc : le tsar « à la moustache menaçante, au sourire glacial et froid serrait leurs doigts tremblants » (заострив усы, с улыбкой холодной ледяной сжимал он их дрожащие пальцы), alors que chez Ahmatova : « Il serrait leurs doigts avec un sourire glacial » (Он им с улыбкой ледяной жал руки в страшный час). Bien sûr, si

la *moustache* a disparu de la traduction, c'est parce qu'elle pouvait être associée à Staline – on sait que dans ses *Extraits du journal* (*Листки из дневника*) Ahmatova appelait Staline « le moustachu » (усач).

- 22 La traduction d'Ahmatova introduit également une série d'images, de variations lexicales et stylistiques qui s'inscrivent dans une intertextualité pouchkinienne. La traduction mot à mot : « un roi-arlequin portant le manteau de porphyre pourpre menait l'interrogatoire des décembristes » (порфиноносный царь-арлекин допрашивал декабристов) devient dans sa traduction : « Toute la nuit, le roi en personne, – bouffon couronné, / Menait l'interrogatoire des justes (Всю ночь, сам царь, – венчаный шут –, / Вел праведным допрос) », et « Il a même essayé de les influencer par sa majesté, comme un roi des contes de fées » (Даже попробовал воздействовать величием, как некий сказочный царь) devient dans la traduction « Le tsar était magnanime, / Et il leur promettait sa grâce » (Великодушен был, / И милость обещал им царь).
- 23 Les parallèles historiques de la traduction d'Ahmatova avec l'époque stalinienne ont été minutieusement analysées par T. Hzmajjan qui montre comment la traduction d'Ahmatova, avec ses allusions pouchkiniennes, devient une sorte de texte apocryphe polysémique où derrière les noms d'Aleksandr Ryleev et de Pavel Pestel' le lecteur devine les noms de Gumilëv ou de Mandel'stam et nous renvoie, au-delà même de son contenu sémantique, celui de la figure du poète face au totalitarisme, à une intertextualité mandelstamienne par le recours aux iambes à quatre pieds :

Ahmatova renforce et complexifie chez le tsar les traits de perfidie, de peur et de méchanceté cachées sous son masque de courtoisie et de magnanimité. Les images de Gumilëv fusillé et de Mandel'stam arrêté défilent devant nos yeux [...] Mais si l'on poursuit les observations stylistiques, on découvre également des similitudes formelles. Ainsi, les lignes sur le sourire du tsar : « Avec lequel il dépravait l'honneur / Des belles épouses des autres » ressemblent non seulement à des paroles prophétiques sur les divertissements sanglants de la cour de Staline, mais rappellent aussi les vers légers de Mandel'stam : « Et il n'y a pas de conteur pour les épouses / Dans leurs longues robes dépravées... »

Ces vers de 1932 sont liés aux images de *La Divine comédie*, et ils

étaient certainement bien connus d'Ahmatova, dont la lecture de Dante en italien avait un jour provoqué des larmes d'admiration chez Mandel'stam. Il est curieux que la traduction du poème de Čarenc soit réalisée en iambes à quatre pieds qu'elle utilise rarement et qui ne sont pas conformes à l'original, mais qui correspondent exactement au mètre de ce poème de Mandel'stam (« Hélas, le cierge s'est consumé... »).

Ахматова усиливает и усложняет в образе царя черты коварства, скрытой злобы и страха под маской великодушия и учтивости. Перед мысленным взором проходят образы расстрелянного Гумилева, арестованного Мандельштама [...] Но если продолжить стилистические наблюдения, то можно найти и формальные параллели. Так, строки об улыбке царя : « С какой всегда порочил честь / Чужих красавиц-жен », – похожи не только на пророчества о будущих кровавых забавах сталинского двора, но и приводят на память легкие строки Мандельштама: « И нет рассказчика для жен / В порочных длинных платьях... ». Этот стих 1932 г. связан с образами «Божественной Комедии» и, конечно, был известен Ахматовой, чье чтение Данта на итальянском однажды вызвало восторженные слезы Мандельштама. Любопытно, что перевод чаренцевского стихотворения выполнен Ахматовой в редком для нее и отличном от оригинала четырехстопном ямбе, который точно соответствует размеру именно этого стиха Мандельштама (« Увы, растаяла свеча... »). [Хзмалян, 1992 : 10]

- 24 En changeant le mètre original, Ahmatova tisse un réseau intertextuel complexe avec le poème de Mandel'stam et la *Divine Comédie* de Dante. La traduction du poème *Notre langue* (Наш язык), écrit par Egiše Čarenc en 1933, offre un autre exemple d'intertextualité avec Mandel'stam, mais aussi avec sa propre poésie :

Дикий наш язык и непокорный,
Мужество и сила дышат в нем,
Он сияет, как маяк нагорный,
Сквозь столетий мглу живым огнем.

С древности глубокой мастерами
Был язык могучий наш граним,

То грубел он, горными пластами,
То кристалл не смел сравниться с ним.

Мы затем коверкаем и душим
Тот язык, что чище родников,
Чтобы на сегодняшние души
Не осела ржавчина веков.

Ширятся душевные границы
И не выразят, чем дышит век,
Ни Терьяна звонкие цевницы,
Ни пергаментный Нарек.

Даже сельский говор Туманяна
Нас не может в эти дни увлечь,
Но отыщем поздно или рано
Самую насыщенную речь.

[Ахматова, 1976 : 41]

- 25 Le cycle de poèmes arméniens écrit par Mandel'stam à Tiflis entre le 16 octobre et le 5 novembre 1930, dont il avait donné la première lecture à Čarenc, comprenait en plus des douze poèmes regroupés sous le titre *Arménie (Армения)* et publiés en mars 1931 dans *Novyj mir*, deux autres poèmes consacrés à l'Arménie datés eux aussi d'octobre 1930 : *La langue épineuse de la plaine de l'Ararat (Колючая речь Араратской долины)* et *La langue arménienne est un chat sauvage (Дикая кошка армянская речь)* [Мандельштам, 1990 : 166, 167]. T. Hzmajjan perçoit une sorte de dialogue à trois voix entre Ahmatova, Mandel'stam et Čarenc en mettant en évidence l'influence de ces deux poèmes mandelstamiens sur *Notre langue (1933)* de Čarenc écrit trois ans après que celui-ci a entendu les vers russes de son ami.
- 26 La traduction akhmatovienne de *Notre langue* participe à un dialogue, à une sorte de joute oratoire, voire un commentaire polémique, avec de *La langue épineuse de la plaine de l'Ararat*, *La langue arménienne est un chat sauvage* et des pages du *Voyage en Arménie* consacrées à l'arménien. C'est aussi un dialogue à trois voix, avec Ahmatova, car après avoir traduit le poème de Čarenc à la fin de 1940, elle écrit en 1941, pendant son évacuation à Tachkent,

son poème *Courage* (*Мужество*) dans lequel le pronom possessif *notre* (*наш*) revient de manière insistante :

Мы знаем, что ныне лежит на весах,
И что совершается ныне.
Час мужества пробил на наших часах.
И мужество нас не покинет.
Не страшно под пулями мертвыми лечь,
Не горько остаться без крова,
И мы сохраним тебя, русская речь,
Великое русское слово.
Свободным и чистым тебя пронесем,
И внукам дадим, и от плена спасем
Навеки!

[Ахматова, 1989 : 139]

- 27 Selon la traduction mot à mot de l'arménien, *Notre langue* d'Egiše Ćarenc commence par : « Notre langue est souple et barbare, / Elle est virile, rude et à la fois éclatante, comme une flamme éternelle, allumée par un feu qui ne s'est jamais éteint lors des siècles passés » (Наш язык – гибкий и варварский, / Мужественный, грубый и одновременно, / Яркий, как вечно пылающий факел, / Зажженный неугасным огнем в стародавние века). La traduction d'Ahmatova reste fidèle, car elle restitue en incipit *notre*, mais ce possessif sera immédiatement associé chez elle à l'épithète *sauvage* (*дикая*) qui qualifie chez Mandel'stam la langue arménienne : « *Дикая кошка – армянская речь* ».
- 28 T. Hzmajjan souligne par ailleurs que, dans le texte source de Ćarenc, le mot *langue* (*язык*) n'apparaît qu'à deux reprises, dans la première et dans l'avant-dernière strophe il est remplacé par des pronoms, alors qu'Ahmatova remplace dans sa traduction tous ces pronoms par le substantif *язык*, sauf dans la dernière strophe où elle recourt au terme vieux-slave et slavon *ръчь*. Lorsque Mandel'stam s'adresse à la langue allemande¹⁴ et à la langue arménienne c'est pour invoquer le désir d'une rupture avec sa langue maternelle, le russe :

К немецкой речи
Себя губя, себя противореча,
Как моль летит на огонек

Полночный,
Мне хочется уйти из нашей речи
За все, чем я обязан ей бессрочно.
[...]
Чужая речь мне будет оболочкой...
[Мандельштам, 1990 : 192]

- 29 Lorsque le poète évoque les particularités phonétiques et graphiques de la langue arménienne, il identifie son propre destin à la tragédie du peuple qui a été supplicié et exterminé lors du génocide de 1915 :

Как люб мне язык твой зловещий,
Твои молодые гроба,
Где буквы – кузнечные клещи
И каждое слово – скоба.
[Мандельштам, 1990 : 161]

- 30 Mandel'stam évoque le désir de « quitter sa langue » (уйти из нашей речи) ou « la rupture avec le russe », ou, comme le note très justement Marie Delacroix « la trahison linguistique » [Delacroix, 2008 : 238]. Ce détachement s'inscrit dans un mouvement spirituel, car pour Mandel'stam tout domaine de la culture se structure sur le modèle de la langue. La langue maternelle est la langue originelle et sacrée. Elle demeure la garante de la mémoire, comme l'exprime un poème de 1931 *Sauvegarde à jamais ma langue* (*Сохрани мою речь навсегда*) [Мандельштам, 1990, I : 175]. La clause et l'accord final du poème d'Ahmatova *Courage* répondent à cette supplique : « И мы сохраним тебя, русская речь » (Et nous te sauvegarderons, langue russe).
- 31 Pour clore cet enchaînement d'échos intertextuels entre les trois poètes, rappelons que Čarenc, victime, tout comme Mandel'stam, des répressions staliniennes, avait écrit en 1936 un poème sur la mort du compositeur arménien Komitas¹⁵ intitulé *Requiem æternam*, non publié de son vivant.
- 32 Comme nous l'avons vu, on décèle dans les traductions d'Ahmatova de nombreuses allusions historiques et personnelles. Celle de *Notre langue* reproduit littéralement et musicalement le texte source, et ne se permet que deux écarts significatifs dans la première et la dernière strophe afin de rétablir le lien entre la poésie de Čarenc et

celle de Mandel'stam. Ces exemples illustrent la méthode et la conception de la traduction d'Ahmatova : fidélité poétique, mais aussi re-création et re-appropriation du texte depuis le choix du poème jusqu'à des modifications sémantiques et formelles majeures qui contredisent sa revendication de rester « dans l'ombre de l'original ».

- 33 Les écarts observés par rapport au texte arménien source s'expliquent par le refus d'une littéralité qui trahirait l'esprit poétique et la musique du vers, comme dans cette traduction d'Isaakjan *Le chemin serpente* (*Извивается дорога*) dans laquelle la deuxième strophe, qu'Ahmatova jugeait trop littérale, a été modifiée dans la version définitive. En voici la traduction mot à mot :

Ах, дорога у пасти смерти
Идет-извивается, как змея,
В пустынях без могилы (я),
Море плачет надо мной

- 34 Première version :

Ах, дорога к пасти смерти
Вьется пестрою змеей...
В пустыре я без могилы,
Море плачет надо мной.

- 35 Version finale :

Я – мертвец, и у дороги
Я лежу во мгле ночной,
Незарытый, позабытый...
Море плачет надо мной.

[Ахматова, 1976 : 38]

- 36 Le choix définitif fait ressortir le sujet lyrique témoin de sa propre mort.
- 37 Enfin, Ahmatova ne ressentait pas toujours une affinité avec les vers à traduire. Pour pouvoir continuer à publier, il lui arrivait de transposer en russe de mauvais vers arméniens. Par exemple, le poème *Richesse* (*Богатство*) de la poétesse arménienne Maro Markarjan ; cette traduction semble être une concession à la poésie patriotique du

réalisme socialiste avec sa glorification grandiloquente de la mère patrie : (« Родина и сын – милее жизни, / Нет богатства для меня ценней... » [Ахматова, 1976 : 55]).

Le « mot étranger » et le pastiche

- 38 Lorsque Brjusov a publié en 1916 la première anthologie de la poésie arménienne, il avait demandé à Vjačeslav Ivanov de traduire Isaakjan. Ioanna Brjusova raconte dans ses mémoires la réaction de son mari après la lecture d'une traduction d'Ivanov du poème d'Isaakjan *Est-ce l'hyacinthe des sommets montagneux* (Гиацинту ли нагорий) :

Lorsque nous avons reçu et lu les traductions de Vjačeslav Ivanov, j'ai exprimé mon étonnement devant le fait que le traducteur transmettait la spécificité de la poésie arménienne dans le style de la poésie russe populaire. [...] Quelque temps après Valerij Jakovlevič [...] m'a lu le même poème dans sa traduction. [...] Comme toujours Brjusov essayait de conserver dans sa traduction le caractère national de l'original arménien.

Когда мы получили и прочли переводы Вячеслава Иванова, я выразила свое удивление тем, что переводчик передает особенность армянской поэзии стилем русского народного стиха. [...] Через некоторое время Валерий Яковлевич [...] прочел мне то же стихотворение в своем переводе. [...] Брюсов, как всегда, стремился сохранить при переводе колорит армянского подлинника. [Брюсова, 1989, II : 66-67]

- 39 Dans une note de l'édition de ses œuvres choisies traduites en russe, Isaakjan soulignait que sa poésie, particulièrement imprégnée de folklore, se prêtait difficilement à la traduction : « une partie de ces poèmes revêt une forme nationale et de ce fait est difficile à traduire à cause du caractère original du folklore arménien » (« часть этих стихотворений облечена в народную форму и потому трудно поддается переводу из-за самобытности армянского фольклора ») [Исаакян, 1945 : 3]. Ahmatova a synthétisé en quelque sorte la littéralité de Brjusov et le folklorisme d'Ivanov. Par exemple, elle a gardé la sémantique folklorique de la première strophe grâce au syntagme arménien qui désigne la bien-aimée, *յը* :

Извивается дорога,
К морю темному ведет, –
Яр Шушан, меня покинув,
С юношей другим идет.
[Ахматова, 1976 : 8]

- 40 Le choix de *яр* nous invite à citer « Le “vocable étranger” dans le texte poétique » de Jurij Lotman : « Les mots incompréhensibles sont perçus par nous comme un témoignage de l’authenticité de restitution de l’existence étrangère, ils transmettent la couleur locale d’une vie différente de la nôtre » (« Непонятные слова воспринимаются нами как свидетельства подлинности воспроизведения чуждой жизни, они передают колорит чужой жизни » [Лотман, 1996 : 69]). Les paroles de Ju. Lotman peuvent être illustrées par les vers de Blok qui, en traduisant Isaakjan de l’arménien, conservait les jeux de sonorités et d’onomatopées qui ne signifiaient rien, comme en russe *baj-baj*, en arménien *ljul’-ljul’* ou *dar-dar*, et qui ajoutaient une certaine couleur locale :

Ал-злат наряд – мой детка рад,
Индийский лал в ручонке сжал,
Люль-люль, дар-дар, дитя-краса.
Спи, спи, бай-бай, дремли, да-да,
Бровь-полумесяц спи, дар-дар.
Глазок-звезда, господень дар.
[Исаакян, 1956 : 19]

- 41 Dans la deuxième strophe de *La gazelle de ma mère*, Ahmatova choisit le nom de l’arbre *тум* (mûrier à soie) et le leitmotiv affectueux *ma mère bien-aimée* (родимая мать моя¹⁶) :

Сидишь перед домом ты; весенний зеленый тут
Бросает тень на тебя, родимая мать моя!
[...]
В раздумье печальном ты; баюкает нежный тут
Твою святую печаль, родимая мать моя!
[Ахматова, 1976 : 35]

- 42 Le mot d’origine turcique *тум* (tut) est enregistré dans le dictionnaire de Vladimir Dal’ et couramment employé au sud de la

Russie (тутовое дерево, тютюна), en le préférant au terme de *шелковца* dérivé de *шелк* (soie), Ahmatova préserve une teinte méridionale.

- 43 Une des rares fois où Ahmatova fera sien un poème traduit de l'arménien est le cas tout à fait particulier du poème *Pastiche de l'arménien* (*Подрожание армянскому*, 1930) écrit en 1930 et publié en 1989 au moment de la pérestroïka :

Я приснюсь тебе черной овцою
На нетвердых, сухих ногах,
Подойду, заблею, завою :
« Сладко ль ужинал, падишах ?

Ты вселенную держишь, как бусу.
Светлой волей Аллаха храним...
И пришелся ль сынок мой по вкусу
И тебе, и деткам твоим ? »

[Ахматова, 1989 : 111]

Brebis noire sur ses pattes branlantes
Dans tes rêves je te visiterai,
Je m'approcherai, bêlante et hurlante...

« Alors Pacha, on a bien dîné ?
Mon fils fût-il à ton goût et à celui de tes enfants ? »

[Тчoukovskaïa, 2019 : 576]

- 44 La traduction mot à mot du quatrain d'Ovanes Tumanjan étant :

Во сне одна овца
Пришла ко мне с вопросом :
« Бог храни твое дитя,
Был ли вкусен мой ягненок ? »

- 45 On constate en lisant le *подстрочник* que le poème d'Ahmatova est une réécriture, et qu'il s'agit bien d'une œuvre originale inspirée de Tumanjan, certes, mais personnelle puisque « bêlante et hurlante » (заблею, завою) ajoutés par Ahmatova font écho au hurlement de douleur du *Requiem* « Et comme les femmes des streltsy, / Je hurlerai

sous les tours du Kremlin » (Буду я, как стрелецкие женки / Под кремлевскими башнями выть). Sophie Bénéch, qui a traduit ce poème en français, pense que c'est :

... la seule fois où Ahmatova s'est inspiré d'un poème traduit de l'arménien pour exprimer sa souffrance et celle de milliers de gens victimes des répressions. Le vers « Alors Pacha, on a bien dîné ? », inséré dans son poème, est tiré mot à mot d'un poème de Toumanian. [Tchoukovskaïa, 2019 : 576].

- 46 L. Mkrtčjan, lui aussi, pense que c'est la seule fois qu'Ahmatova se tourne directement vers un texte en langue étrangère pour parler de son propre malheur et du malheur de mères dont les enfants ont subi les répressions staliniennes. Mais ce n'est pas la seule fois où Ahmatova se tournait vers le genre du pastiche pour fondre sa voix avec celle d'une autre culture. Elle avait aussi écrit *Pastiche du coréen* (Подражание корейскому). Cette manière de s'appropriier une autre culture est une caractéristique de sa poétique : le vocable étranger devient le sien. Ahmatova exprime son émotion intime dans une forme arrangée et maquillée comme étant *étrangère*. L'illusion de l'étrangéisation est ainsi modélisée consciencieusement et devient le fondement de la mystification. La nécessité d'exister sous une forme étrangère correspond à la représentation d'Ahmatova de la culture arménienne : une culture chrétienne, mais qui est orientale, une culture caractérisée par le laconisme, la retenue, la simplicité et un humour mordant qui se concentre dans la formule : « Mon agneau était-il à ton goût ? ».
- 47 Le pastiche a toujours été pour les écrivains et les poètes une autre forme de réécriture et de mimétisme, une sorte d'auto-apprentissage ou encore, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Antoine Bergman, une *épreuve de l'étranger* [Bergman, 1984]. Une telle appropriation sous forme de pastiche permet de comprendre le rôle qu'ont joué les traductions dans l'œuvre d'Ahmatova. A. Pavlovskij rappelle à juste titre l'importance pour sa poétique de cette immersion dans des cultures étrangères :

Dans les années vingt et trente, la poétesse faisait beaucoup de traductions. Pour comprendre l'œuvre d'Ahmatova ses traductions offrent un intérêt non négligeable, non seulement parce que les vers

traduits par elle transmettent au lecteur russe de manière extrêmement fidèle le sens et la sonorité de l'original, devenant par là même des faits de poésie russe, mais aussi parce que, par exemple, dans les années d'avant-guerre cette activité de traduction la plongeait dans le vaste univers de la poésie populaire internationale.

В двадцатые и тридцатые годы поэтесса много занималась переводами. Для понимания творчества Ахматовой ее переводы имеют немалое значение, – не только потому, что переведенные ею стихи, по общему мнению, исключительно верно доносят до русского читателя смысл и звучание подлинника, становясь в то же время фактами русской поэзии, но и потому, что, например, в предвоенные годы переводческая деятельность погружала ее поэтическое сознание в обширные миры интернациональной народной поэзии. [Павловский, 1982 : 87]

- 48 Les traductions d'Ahmatova ont sans aucun doute participé au dépassement des frontières de sa perception poétique, à l'immersion dans la poésie d'autres nationalités, aux réincarnations poétiques conduisant à la polyphonie de sa poésie et à l'ouverture à de nouveaux horizons du monde. L'évolution de son œuvre – de la poésie lyrique intimiste de ses premiers recueils vers l'universalité de ses derniers grands poèmes – a été stimulée et nourrie par son travail avec les *подстрочники*. La poésie arménienne a été pour Ahmatova un vecteur d'identification de son destin personnel et de celui du peuple russe sous la terreur stalinienne avec une terre et un peuple martyrs, victime du premier génocide du xx^e siècle et de l'oppression turque, mais qui avait su conserver à travers les siècles sa poésie et sa culture. Les traductions de l'arménien faites par Anna Ahmatova illustrent le sentiment de parenté qu'elle ressentait avec les poètes des autres cultures et des autres langues. L'idée sans doute aussi qu'aucune terreur ni aucun massacre ne pourra réduire au silence les poètes.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Ahmatova Anna, 1966, *Requiem*. Trad. de Paul Valet. Édition bilingue, Paris, Les éditions de Minuit.

Ахматова А. (пер.), 1976, *Из армянской поэзии*. Сост. К. Н. Григорьян, Ереван, Советокан грох.

Ахматова А., 1998-2005, *Собрание сочинений в 6-и томах*. т. 7 Переводы (1910-1950), т. 8 Переводы (1950-1960), Москва, Эллис Лак.

Ахматова А., 1989, *Избранная поэзия*. Под ред. Н. Струве, Paris, YMCA-Press.

Исаакян Аветик, 1956, *Избранные сочинения в 2-х томах*. Перевод с армянского и вступ. статья В. Смирновой, т. 1, Москва, ГИХЛ.

Bibliographie

Akhmatova Anna (trad.), 2007, *Requiem, Poème sans héros et autres poèmes*. Présentation et traduction de Jean-Louis Backès, Paris, Gallimard.

Bergman Antoine, 1984, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.

Benech Sophie, 2013, Introduction, Mandelstam Nadejda, *Sur Anna Akhmatova*. Trad. de Sophie Benech, Le Bruit du temps, p. 11-25.

Delacroix Marie, 2008, « Deux itinéraires de Mandel'stam au début des années 1930 : exil et renaissance poétique », *Cahiers slaves*, n° 10, p. 233-250.

Mandelstam Ossip, 1984, *Voyage en Arménie*. Traduction d'André du Bouchet, Paris, Mercure de France.

Mandelstam Ossip, 1994, *Simple promesse. Choix de poèmes 1908-1937*. Traduits du russe par Philippe Jaccotet, Louis Martinez, Jean-Claude Schneider, Genève, La Dogana.

Tchoukovskaïa Lydia, 2019, *Entretiens avec Anna Akhmatova*. Édition, présentation et notes de Sophie Benech. Traduction du russe de Lucile Nivat, Geneviève Leibrich et Sophie Benech, Le Bruit du temps.

Pasternak Boris, 1990, *Œuvres*. Sous la dir. de Michel Aucouturier, Paris, Gallimard.

Антология армянской поэзии поэзии с древнейших времен до наших дней, 1940. Под ред. С. С. Арутюняна и В. Я. Кирпотина, Москва, Гослитиздат.

Брюсов Валерий (ред.), 1916, *Поэзия Армении с древнейших времен до наших дней*. В переводе русских поэтов : Ю. К. Балтрушайтиса, К. Д. Бальмонта, А. А. Блока, И. А. Бунина, Валерия Брюсова, Ю. А. Веселовского, Ю. Н. Верховского, Вячеслава Иванова, Федора Сологуба, В. Ф. Ходасевича, С. В. Шервинского и др. Под ред., с вступ. очерком и примеч. Валерия Брюсова, Москва, изд. Московского Армянского комитета.

- Брюсова И. М., 1989, « Из воспоминаний », *Брюсов и Армения*, т. 2, Ереван, Советакан грохэ.
- Глен Н., Герштейн Э., Мандрыкина Л., Черных В., 1986, Комментарии, Анна Ахматова, *Сочинения в 2-х томах*, т. 2, Москва, Художественная литература, с. 365-451.
- Григорян К. Н., 1976, Предисловие, А. Ахматова, *Из армянской поэзии*. Сост. К. Н. Григорьян, Ереван, Советокан грох, с. 3-4.
- Лотман Ю. М., 1996, « “Чужое слово” в поэтическом тексте », *О поэтах и поэзии : анализ поэтического текста. Статьи и исследования. Заметки. Рецензии. Выступления*. Санкт-Петербург, Искусство-СПБ, с. 116-121.
- Максудов С., 1993, « Об интерпретации стихотворения “Армения” и теме смерти в армянских стихах Осипа Мандельштама », *Сохрани мою речь...*, № 2. Сост. О. Лекманов, П. Нерлер, Москва, Книжный сад, с. 86-101.
- Мандельштам Осип, 1990, *Сочинения в 2-х томах*, т. 1. Москва, Художественная литература.
- Павловский, А. И., 1982, *Анна Ахматова. Очерк творчества*, Ленинград, Лениздат.
- Саакянц Каринэ, 2015а, « Из архива Левона Мкртчяна (О работе Л. Мкртчяна над книжкой “Анна Ахматова. Жизнь и переводы”) », *Вестник Ереванского университета. Русская филология*, № 1 (10), с. 3-24, http://ysu.am/files/01K_Sahakyan_c_r.pdf, 06.07.2021.
- Саакянц Каринэ, 2015б, « Из архива Левона Мкртчяна. Мария Петровых – редактор русских изданий армянской поэзии », *Вестник Ереванского университета. Русская филология*, № 2, с. 23-37, http://www.ysu.am/files/03K_Sahakyan_c.pdf, 06.07.2021.
- Хзмалян Тигран, 1992, « Два перевода Ахматовой из Чаренца в свете воздействия поэзии Мандельштама », *Царственное слово. Ахматовские чтения*, вып. 1. Москва, Наследие, с. 194-202, <http://ahmatova.niv.ru/ahmatova/kritika/hzmalyan-dva-per-evoda-ahmatovoj-iz-charenca.htm>, 06.07.2021.

NOTES

- 1 Avetik Isaakjan (1875-1957), poète arménien exilé de Russie en 1911. Rentré en URSS après la révolution, il reçoit le prix Staline en 1946 pour ses poèmes patriotiques écrits lors de la Seconde Guerre mondiale. Sa poésie lyrique puise son inspiration dans l'histoire et le folklore national.
- 2 Vagan Terjan (1885-1920), pseudonyme de Vagan Ter-Grigorjan, publie en 1908 à Tiflis son premier recueil *Illusions du crépuscule* ou

Rêves *crépusculaires*, influencé par les symbolistes. Il a collaboré avec Maksim Gorkij à la publication en 1913 à Moscou d'une anthologie de la littérature arménienne.

3 Egiše Čarenc (1897-1937), né Sogomonjan, poète rebelle considéré comme le père de la littérature arménienne moderne. Victime de la terreur stalinienne, il est incarcéré en 1937 ; atteint dans sa santé mentale, il meurt la même année dans un cachot du NKVD à Erevan.

4 Ašot Graši (1910-1973), pseudonyme d'Ašot Grigorjan, poète et traducteur arménien.

5 Maro Egiše Markarjan (1915-1999), poétesse arménienne, traductrice.

6 Il semble que le premier recueil le plus complet des traductions d'Ahmatova a été publié par Levon Mkrtčjan en 1992.

7 Daniël Varužan (1884-1915), poète arménien occidental, a été arrêté par les autorités turques le 11 avril 1915 et exécuté le 13 avril sans procès ni enquête.

8 « Avertissement du traducteur », « Remarques d'un traducteur », « Mes nouvelles traductions », « Remarques sur les traductions de Shakespeare » [Pasternak, 1990 : 1341-1347 ; 1361-1378].

9 Osip Mandel'stam a étudié l'arménien ancien, ou *grabar* [Максудов, 1993 : 94].

10 Valerij Brjusov faisait pour d'autres poètes les traductions mot à mot de l'arménien.

11 « Лицо вспоминаю я, родимая мать моя, / Под сетью светлых морщин, родимая мать моя! [...] И слезы горькие, вот, текут одна за другой / На руки, руки твои, родимая мать моя! [Ахматова, 1976 : 35].

12 Nous ne traduirons pas ici les traductions faites par Ahmatova : la traduction d'une traduction aurait été un non-sens.

13 Souligné par l'auteur de l'article.

14 Dans le poème *À la langue allemande (К немецкой речи)* dédié à Kuzin.

15 Sogomon Gevorgij Sogomonjan, en religion Komitas, né en 1869 en Turquie ottomane et mort en 1935 à l'hôpital psychiatrique de Villejuif. Docteur en théologie et en musicologie, Komitas a composé une musique polyrythmique et polymodale, caractéristique de la langue liturgique arménienne.

16 Ces vers adressés à une mère qui « verse des larmes amères » en se souvenant de son fils parti depuis longtemps au loin font écho à la tragédie personnelle d'Ahmatova dont le fils vient d'être arrêté le 27 octobre 1935.

AUTEUR

Gayaneh Armaganian

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint Cloud, agrégée de russe, maître de conférences à l'École normale supérieure lettres et sciences humaines à Lyon ; spécialiste de la littérature de l'émigration russe de Nina Berberova, la vie littéraire de l'émigration russe de l'entre-deux-guerres et des contacts entre la littérature de l'émigration et la littérature française
IDREF : <https://www.idref.fr/069918481>

Selecta slavica

Les fonds Russie et Europe médiane : des collections aux carrefours des langues et des cultures

Библиотечный фонд « Центрально-Восточная Европа и Россия » : на перекрестке языков и культур

The Russian and Middle European library funds: collections at the crossroads of languages and cultures

Anne Maître

DOI : 10.35562/modernites-russes.470

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Français

La Bibliothèque Diderot de Lyon (BDL) abrite de vastes et riches collections d'hier et d'aujourd'hui consacrées à la civilisation russe et slave, désignées sous le nom de « fonds Russie et Europe médiane ». Plusieurs fonds composent ces collections. Notre établissement a d'abord accueilli en 2002 une prestigieuse bibliothèque jésuite, la Bibliothèque slave de Meudon, créée au milieu du XIX^e siècle, et ensuite de nombreux dons prodigués par de grands scientifiques – linguistes, philologues, historiens. L'objectif principal de cet article est de mettre en lumière des livres rares, précieux, singuliers et liés, d'une manière ou d'une autre, à des problématiques de linguistique et de traduction des langues slaves. Cette présentation est tout d'abord une excellente opportunité de rendre hommage aux savants, polyglottes et experts en langues slaves qui ont construit les collections de la BDL au fil des années. C'est aussi un voyage à travers ces langues en compagnie de grands représentants de la culture russe ou d'éminents slavistes, à la découverte de moments particuliers de l'histoire de la Russie et de l'Europe centrale et orientale.

English

The Diderot Library in Lyon holds large and rich collections of more than 100,000 documents, both antique and contemporary, devoted to Slavic civilization, and named "Russian and Middle European library funds". Several sets were brought together to create these collections. In 2002, the ENS of Lyon welcomed a famous Jesuit library, "the Slavic Library of Meudon" founded in the middle of the 19th century; the collection was later enriched by many other donations from well-known scholars, linguists, philologists, and historians. The main purpose of this article is to present some of these

precious, rare and remarkable books, which question somehow or other topics of linguistics and translation in the Slavic languages. First this essay pays tribute to outstanding scientists, all polyglots and experts in translation, who built the BDL collections over the years. It is also a journey through many languages, in company of great figures of distinguished Slavists, setting off to explore specific times in the history of Central and Eastern Europe.

Русский

В Лионской библиотеке им. Дени Дидро хранятся богатейшие фонды, позволяющие изучать славянские культуры Центральной и Восточной Европы. Более 100 000 документов раскрывают множество граней географического и языкового пространства от Центральной и Восточной Европы до Дальнего Востока: историю, литературу, изобразительные искусства, политическую и социальную жизнь, философию и религию, эмиграцию, культурные влияния и трансферы. Этот многоязычный калейдоскоп состоит из венгерских, грузинских, польских, русских, чешских, украинских, румынских источников. Основой коллекций стала библиотека иезуитов, бывшая Славянская библиотека Медона, переданная на хранение в лионскую Нормальную школу в 2002 году. Эти фонды – результат кропотливого коллекционирования и сбора книг эрудитами и учеными с середины XIX века. Среди коллекционеров – русские эмигранты в Западной Европе и –, в частности, во Франции, основатели иезуитской библиотеки, а также выдающиеся слависты, такие как Корнелис ван Шоневельд, владевший большинством славянских языков, или Клод Кастлер, автор русских, чешских и польских грамматик. Эти книги свидетельствуют о богатстве и разнообразии зачастую незнакомых западному читателю языков, на этих языках созданы литературные, философские и религиозные труды. На протяжении десятилетий вплоть до сегодняшнего дня их собирали для того, чтобы разрушать стены невежества и непонимания. Здесь и пособия по изучению славянских языков, и широкий спектр теоретических работ для сравнения и сопоставления различных переводческих техник, и оригинальные переводы. Фундаментом для «объединения» этих книг стало стремление к взаимодействию и взаимообогащению языков и культур, к познанию «другого», к напряженному и плодотворному столкновению своего с чужим. Цель статьи – показать широкий спектр ресурсов, которые могут быть использованы в качестве учебной и исследовательской документации для славистов и филологов вообще.

INDEX

Mots-clés

Russie, Europe médiane, Europe centrale, Europe orientale, slavistique, bibliothèque, fonds jésuite, histoire du livre, imprimé

Keywords

Russia, Central Europe, Eastern Europe, Slavic studies, library, Jesuit collection, history of book, printed book

Ключевые слова

Россия, Центральная Европа, Восточная Европа, славистика, библиотека, фонд иезуитов, история книги, печатная книга

PLAN

Du fonds slave des jésuites aux fonds Russie et Europe médiane
Les fonds Gagarine et Saint-Georges
Ivan Sergeevič Gagarin (1814-1882), ses compagnons et ses successeurs
Le fonds Saint-Georges et la Bibliothèque slave de Meudon
Le père jésuite René Marichal (1929-2020)
Cornelis Van Schooneveld (1921-2003)
Claude Kastler (1936-2011)
Au plus près du livre, une traversée des langues
Histoires de traductions : enjeux religieux, enjeux politiques
La confession orthodoxe de Petro Mohyla, métropolite de Kiev
L'histoire de l'Église russe
À Prague, Vienne, Saint-Pétersbourg...
Josef Dobrovský (1753-1829)
Bartolomæus Kopitar (1780-1844)
Aleksandr Vostokov (1781-1864)
Conclusion

TEXTE

- 1 Le présent article trouve son orientation sous le prisme des nombreux chassés-croisés d'une langue à une autre qui caractérisent les fonds Russie et Europe médiane de la Bibliothèque Diderot de Lyon. Dans un premier temps j'interrogerai la construction de ces collections pour laquelle la pratique de la traduction fut et continue d'être un présumé indispensable, et je convoquerai plusieurs figures savantes et polyglottes qui les ont façonnées. Ensuite je vous inviterai, au plus près du livre, à une traversée des langues¹, propice à la découverte d'un corpus riche, divers, polyphonique – outils pour apprendre, comprendre et transmettre, textes religieux, historiques et littéraires.

Du fonds slave des jésuites aux fonds Russie et Europe médiane

- 2 Initiés au milieu du ^{xix}^e siècle, les fonds Russie et Europe médiane sont le fruit d'un travail documentaire accompli durant des décennies par des érudits et des chercheurs – Russes exilés en France et scientifiques européens. C'est à des pères jésuites d'origine russe désireux d'œuvrer au rapprochement entre catholiques et orthodoxes qu'il appartient de poser les fondations d'une bibliothèque alors appelée la Bibliothèque slave ou encore le Musée slave, et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de fonds slave des jésuites. Ces derniers se dotent rapidement d'une documentation qui donne la part belle aux langues slaves comme à l'ensemble des langues européennes. Puis au fil des décennies ce sont des savants spécialistes de l'histoire russe et, plus largement, de la civilisation slave, ou encore des linguistes, qui enrichissent ces ressources. Les collections sont régulièrement irriguées par des acquisitions et par des dons, comme ceux par exemple de Jean-Marc Négrignat, de Denis Dabbadie, de Guilaine Yvanoff-Limant, ou encore d'Anne-Marie et Athanase Tatsis-Botton. Dans mon article, j'accorde une attention particulière à René Marichal, Cornelis Van Schooneveld et Claude Kastler.
- 3 Les documents qui composent cette collection sont variés : monographies, revues et journaux, cartes, estampes, photographies, boîtes d'archives. De multiples publications dont les plus anciennes remontent jusqu'au ^{xvi}^e siècle témoignent de l'histoire du livre et de l'imprimé en Russie et en Europe. Elles nous plongent au cœur de vastes contrées, dont les frontières sont mouvantes et les langues, nombreuses et poreuses. Nous avons entre nos mains un vivier multilingue, carrefour de transferts culturels, vision pluridisciplinaire d'un vaste champ du savoir. Ce dernier n'existerait probablement pas sans le fonds jésuite institué au milieu du ^{xix}^e siècle.

Les fonds Gagarine et Saint-Georges

- 4 En 1855 le supérieur général de la Compagnie de Jésus, le Père Beck écrit dans sa lettre adressée au provincial de France :

Ce projet renferme deux choses, qu'on emploiera selon que la divine Providence nous le permettra. D'abord, on fondera une espèce de bibliothèque, qui pourra porter le nom de St Cyrille et de St Méthode, apôtres des Slaves. En même temps, on essaiera de fonder des missions pour la conversion des Slaves. En attendant qu'on sonde le terrain pour pouvoir commencer les missions et, s'il se peut, fonder un noviciat, on commencera par publier quelques ouvrages, qui, avec la bénédiction de Dieu prépareront les cœurs et dissiperont les préjugés. Cette publication se fera en deux manières : 1° On tâchera de réunir des livres en différentes langues, en rapport au schisme, à l'histoire ecclésiastique des pays slaves et surtout de la Russie, en un mot des livres qui peuvent être utiles en vue de la conversion de ces peuples. Une bibliothèque ainsi composée n'existe probablement nulle part, et elle serait cependant de la plus grande utilité pour ne pas dire de première nécessité, à tous ceux qui veulent s'instruire sur ces matières. 2° On fera ensuite des publications, traductions, réimpressions, ouvrages originaux en diverses langues, toujours en vue du même objet [Rouët de Journal, 1922 : 619-620].

- 5 Ces mots scellent l'acte fondateur de la Bibliothèque slave, dont l'émergence est directement liée à une mission apostolique, qui ambitionnera plus tard de réunir les chrétiens d'Orient et d'Occident. Depuis 2002, la Bibliothèque Diderot de Lyon conserve en ses murs ce fonds slave des jésuites, lui-même fruit de la réunion de deux bibliothèques. La première est créée à Paris au milieu du XIX^e siècle et porte le nom de son initiateur, Ivan Gagarin, un prince russe devenu jésuite et exilé en France, accompagné dans cette entreprise par d'autres membres de la Compagnie de Jésus d'origine russe. La seconde est le fonds Saint-Georges du nom d'une communauté d'émigrés russes qui se forme à Constantinople après 1917 autour d'un petit groupe de jésuites.

III. 1. Ex-libris du fonds Gagarin².



III. 2. Ex-libris du fonds Saint-Georges.



III. 3. Ex-libris de la famille Gagarin.



Ivan Sergeevič Gagarin (1814–1882), ses compagnons et ses successeurs

- 6 Hommes de foi et hommes de science, investis d'une mission spirituelle, animés d'un profond désir de connaissances, les pères fondateurs du fonds slave des jésuites cherchent avec ardeur à convaincre et à transmettre. Francophiles et francophones, toujours russophones, ils naviguent entre deux langues, communiquant et publiant dans l'une comme dans l'autre. Tout commence avec le fondateur de la bibliothèque, Ivan Sergeevič Gagarin, illustre représentant de la vieille aristocratie russe.

III. 4. Portrait d'Ivan Gagarin.



- 7 Ivan Gagarin vient au monde à Moscou, dans une famille emblématique de l'élite russe, occidentalisée et francisée ; les Gagarin ont de tout temps été au service des tsars. Le jeune Ivan est éduqué à la maison, sous la houlette d'un précepteur français ; il est aussi initié à l'allemand. Gagarin reçoit une éducation qui fait de lui un jeune homme cultivé, animé d'un fort intérêt pour l'histoire de son pays et de l'Europe occidentale. Dès 1831, le jeune prince Gagarin embrasse la carrière diplomatique ; ses missions le conduisent dans les grandes villes européennes, de Munich à Paris. Avidé de découvertes intellectuelles et culturelles, le jeune diplomate fréquente les cercles littéraires en vue. Il côtoie Friedrich von Schelling, Fëdor Tjutčev, ou encore le cercle des poètes réuni autour d'Aleksandr Puškin, Pëtr Vjazemskij, Vladimir Žukovskij et Mihail Lermontov. Mais cette vie brillante ne satisfait pas sa quête d'un idéal. Gagarin est déçu par l'orthodoxie qui se confond avec un pouvoir autocratique qu'il rejette

et qu'il juge vidée de son contenu spirituel. Il est séduit par les idées du philosophe Pëtr Čaadaev qui attribue le retard politique et social de la Russie au rejet du giron de l'Église catholique romaine. En 1843, Ivan Gagarin franchit le pas, se convertit au catholicisme et va jusqu'à entrer dans l'ordre de Saint-Ignace. Ce choix, douloureux est lourd de conséquences : il est privé de ses biens, déchu de tous ses droits, banni à vie de la Russie. Il décide alors de s'établir à Paris.

- 8 Rapidement, le tout nouveau Père jésuite Gagarine exprime le souhait de développer une mission apostolique envers les peuples slaves. Il obtient de sa hiérarchie une réponse favorable en 1855. Il s'est rendu à Rome où il a rencontré le Supérieur général de la Compagnie, le Père Beck, qui, quelque temps plus tard, adresse au provincial de France le fameux courrier, cité au début de mon article, qui préconise la création de la mission des saints Cyrille et Méthode et de la bibliothèque.
- 9 Le Père Martynov et le Père Balabine, jésuites russes eux aussi contraints à l'exil, s'associent au Père Gagarine pour mener à bien la mission de l'Œuvre.
- 10 Evgenij Petrovič Balabin (1815-1895) est né de mère française et catholique. Homme cultivé, il s'intéresse à la littérature et l'art et pratique la musique. Il entame une carrière dans la haute administration, au service du ministère de l'Intérieur. Mais en 1852, lui aussi change de manière radicale le cours de sa vie en devenant jésuite. Il se consacre en priorité à l'enseignement.
- 11 Natif de Kazan, Ivan Matveevič Martynov (1821-1894) est élevé à l'Institut des orphelins de Gatchina, fait de brillantes études à l'université de Saint-Pétersbourg, et devient le précepteur des enfants du comte Šuvalov, autre converti au catholicisme. Martynov suit le même chemin spirituel que Gagarin et entre dans la Compagnie de Jésus en septembre 1845. Théologien, philologue, historien et polyglotte, le Père Martynov est l'auteur de nombreux travaux dont une grande part est consacrée au recensement et à l'étude des manuscrits slaves [Martynov, 1858] ; nous lui devons la publication en langue russe du *Recueil Cyrillo-Méthodien*³.
- 12 Le Père Gagarine fournit de nombreux articles à différentes revues et publie également plusieurs ouvrages sur la présence catholique et

jésuite en Russie, et sur les relations entre orthodoxes et catholiques. Parmi ses livres, il faut signaler le fameux ouvrage polémique disponible en français et en allemand, *La Russie sera-t-elle catholique ?* [Gagarin, 1856]. Avec ses compagnons Martynov et Balabine, Gagarine est à l'origine de la naissance de la revue *Études*. C'est aussi grâce à lui que sont publiées pour la première fois les œuvres du philosophe Čaadaev [Tchadaïef, 1862]. Enfin, Gagarine nous laisse son journal, témoignage exemplaire d'un itinéraire intellectuel et spirituel, nourri des idéaux du romantisme et des espoirs apportés par le règne du tsar Alexandre I^{er} [Gagarine, 2020].

- 13 D'autres hommes de foi et de science succèdent à Gagarine et à ses compagnons. Tous ont en commun un bilinguisme dynamique, se mettant toujours au service de cette double culture franco-russe, ou mieux encore d'une culture plurielle franco-slave. Ainsi en est-il des historiens et spécialistes de questions religieuses, les prêtres jésuites Paul Pierling (1840-1922) et Marie-Joseph Rouët de Journal (1880-1974). Né dans une famille catholique qui s'est implantée en Russie au temps de Catherine II, l'historien Paul Pierling entre dans la province d'Autriche à l'âge de 17 ans. Il entreprend en 1878 une série de publications sur le faux Dimitri. Il s'attelle ensuite à une histoire des relations de la Russie avec le Saint-Siège [Pierling, 1896-1912]. Le Père Pierling dirige la Bibliothèque slave de 1882 à 1922. Théologien, Marie-Joseph Rouët de Journal publie à l'Enchiridion Patristicum, recueil des principaux textes des Pères de l'Église sur les problèmes théologiques [Rouët de Journal, 1911]. Dès 1905, la situation politique russe alerte la hiérarchie jésuite. Le Père Rouët de Journal est encouragé à étudier la langue russe et à orienter ses travaux de recherche dans le but de servir la cause de la religion dans ce pays. En 1922, il publie l'histoire du collège russe de Saint-Pétersbourg [Rouët de Journal, 1922] ; dans les années 1950, sort le dernier volume de son histoire des nonciatures de Russie, ouvrage couronné par l'Académie [Rouët de Journal, 1922-1957]. Rouët de Journal reste à la tête de la Bibliothèque slave jusqu'à ses dernières années.
- 14 Les pères fondateurs de cette « bibliothèque russe⁴ » et leurs successeurs amassent une documentation destinée à étudier le catholicisme et l'orthodoxie, leur histoire commune et déchirée. La bibliothèque contribue à fédérer à Paris des exilés russes du XIX^e siècle et des émigrés russes post-1917 et au-delà, avec des

représentants des mondes universitaire et culturel. Elle prend particulièrement d'importance entre les deux guerres quand Paris devient la capitale de l'émigration russe.

Le fonds Saint-Georges et la Bibliothèque slave de Meudon

- 15 Le fonds Saint-Georges, installé à Meudon à partir de 1945, est rejoint par la bibliothèque de Gagarine au début des années 1980. En 1920 à Constantinople, des émigrés russes confient l'éducation de leurs enfants à des pères jésuites qui créent l'internat Saint-Georges. Dans l'entre-deux-guerres, l'internat déménage à Namur en Belgique, où se développe déjà une bibliothèque. Arrivé à Meudon, l'internat existe en tant qu'école qui accueille toutes les classes du primaire à la terminale et se transforme en Centre d'études russes dans les années 1970. Dès 1948-49, les Pères de Saint-Georges créent des sessions de russe ouvertes à des étudiants, à des chercheurs, à tous ceux qui souhaitent apprendre la langue russe. Les fonds Gagarine et Saint-Georges prospèrent ensemble à Meudon jusqu'au début du ^{xxi}^e siècle. L'ensemble est désigné sous le nom de Bibliothèque slave de Meudon.
- 16 En 2002, la Compagnie de Jésus décide de confier sa Bibliothèque russe à d'autres mains que les siennes. Le choix se porte finalement sur l'École normale supérieure de Lyon. Une convention de dépôt pour au moins 50 ans est signée en 2002, puis renouvelée en 2010, entre la province de France de la Compagnie de Jésus et l'ENS de Lyon.

Le père jésuite René Marichal (1929-2020)

- 17 La figure de René Marichal m'est particulièrement chère. J'ai eu le privilège de le connaître, car il fut l'ultime directeur de la Bibliothèque slave de Meudon, et c'est lui qui assura son transfert jusqu'à la bibliothèque lyonnaise.

III. 5. Portrait de R. Marichal, © Province de France, Compagnie de Jésus.



- 18 René Marichal⁵ grandit à Lyon, dans une famille très religieuse qui l'inscrit dans un collège jésuite pour y accomplir toute sa scolarité. Si l'esprit religieux lui convient pleinement, rien, selon ses propres dires, ne le prédispose à s'intéresser à la Russie. René Marichal entre au noviciat en 1947. C'est là qu'a lieu son premier contact russe en la personne du Père Charles Bourgeois, premier jésuite français ordonné prêtre dans le rite byzantino-slave. Puis il commence à pratiquer la langue russe grâce à la fréquentation d'émigrés russes. Lors de ses études de russe à la Sorbonne, il bénéficie de l'enseignement de Pierre Pascal. René Marichal témoignera tout au long de sa vie de l'importance de cette rencontre dans son cheminement personnel. Il manifestera toujours avec force l'admiration que lui inspirait ce chercheur et pédagogue. Fraîchement licencié René Marichal est associé à la bibliothèque slave en devenant l'adjoint du Père Rouët de Journal. À partir de 1963, il commence à

être impliqué dans des missions qui œuvrent pour l'union chrétienne. Il participe au conseil œcuménique des Églises et se rend en Russie à plusieurs reprises. Il fait également partie du comité de dialogue théologique catholique et orthodoxe. Il s'investit aussi en tant qu'expert auprès du Service pour l'unité des chrétiens de la Conférence des évêques de France.

- 19 Plusieurs publications témoignent de l'œuvre de traducteur de René Marichal, par exemple, une anthologie de textes traduits du vieux russe *Premiers chrétiens de Russie* (1966). Au début des années 1970, Nikita Struve, le directeur des éditions YMCA-Press, prend contact avec lui pour le faire participer à la traduction de *L'Archipel du Goulag*, qu'il est en train de publier en France en russe et en français. René Marichal s'attelle ensuite à la traduction du récit autobiographique de Solženicyn, *Le chêne et le veau*. Il est aussi impliqué dans la traduction de l'ouvrage de Vladimir Bukovskij, *Et le vent reprend ses tours*. Viennent ensuite ses travaux de traduction de l'œuvre d'Aleksandr Men', *Les sources de la religion*, et aussi du premier tiers du journal du Père Alexandre Schmemmann. On doit aussi à René Marichal la création de la revue *Simvol* en 1979 dont l'ambition était de servir la vie des deux églises, catholique et orthodoxe, dans leurs réalités respectives, tout en témoignant de leur complémentarité [Marichal, 1994 : 229-237].
- 20 Dès 1973, René Marichal est étroitement associé à la communauté de Saint-Georges. Il est en charge du transfert du fonds Gagarine à Meudon au début des années 1980. L'environnement pédagogique de Meudon et la vie en internat ont favorisé le développement réussi d'une expérience œcuménique où les religieux catholiques ont fait des pas vers les rites orthodoxes. On y célèbre en effet les offices selon le rite byzantino-slave. Ce contexte favorable à l'union des églises est encouragé par le Père Marichal.
- 21 René Marichal accompagne la destinée de la bibliothèque jusqu'à son déménagement à Lyon. Même si le départ de Meudon est un déchirement pour lui, il soutient le passage de flambeau aux Lyonnais. Il a son bureau à l'ENS et collabore aux manifestations que nous organisons. Pendant longtemps il n'est pas rare de rencontrer sa haute silhouette dans nos magasins, dans la proximité de ses livres qui lui tiennent tant à cœur. Jusqu'au bout il aura été attentif à nos

actions, nous offrant son savoir et nous prodiguant toujours ses précieux conseils et ses encouragements.

- 22 La bienveillance de René Marichal n'avait d'égal que son humour dont il usait encore lors de notre dernière rencontre, au printemps 2019, un an environ avant son décès, à l'occasion de la journée d'études consacrée à Solženicyn. Il avait pu se déplacer jusqu'à nous pour écouter les interventions. Il était prévu qu'il nous gratifiât d'une communication et qu'il nous fît profiter de son témoignage sur l'écrivain. Sa santé, de plus en plus précaire, ne le lui avait pas permis. C'est l'image de son sourire souvent facétieux que nous gardons de lui. Au nom de la BDL et en mon nom, en témoignage de notre reconnaissance, je lui dédie cet article.

Cornelis Van Schooneveld (1921-2003)

- 23 En 2004, Dorothy Van Schooneveld, veuve de Cornelis Van Schooneveld, fait don de la bibliothèque de son mari, linguiste et slaviste. Né à la Haye en 1921, Van Schooneveld étudie les langues et littératures slaves à l'université de Leyde. Animé d'une passion pour les langues, il développe une pratique intense de plusieurs d'entre elles, et devient un véritable polyglotte, pour les langues slaves en particulier. Il affiche dès cette époque son envie d'unir le monde du livre et la formation scientifique en entreprenant de cataloguer le fonds légué à la bibliothèque universitaire par son professeur Nicolaas Van Wijk (1880-1941). Après la soutenance de sa thèse de doctorat, Cornelis Van Schooneveld rejoint l'université de Columbia (New-York), où il sera l'un des premiers slavistes et linguistes à être formés par Roman Jakobson. De retour aux Pays-Bas, il devient en 1952 professeur des langues baltes et slaves au sein de l'université de Leyde. En 1959, il part aux États-Unis où il enseigne tout d'abord à Stanford en Californie, puis à partir de 1966 dans l'Indiana à Bloomington. Les travaux de Van Schooneveld s'appuient sur les théories de Jakobson et mettent en évidence des caractéristiques sémantiques particulières de la langue russe, applicables aussi à d'autres langues slaves [Hinrichs, 2001 : 1-3].

- 24 Cette activité scientifique est associée à une riche entreprise éditoriale. En effet Van Schooneveld crée et dirige d'importantes collections aux éditions Mouton & Co, les Slavistic Printings and Reprintings, réédition de publications russes, textes historiques fondamentaux et fac-similés de revues, et les *Janua linguarum* et les *De proprietatibus litterarum*. [Hinrichs, 2001 : 4-16].
- 25 Le fonds Cornelius Van Schooneveld réunit environ 14 000 documents dont 60 % sont en caractères cyrilliques. Il comporte des ouvrages aussi bien classiques que rares, traitant de linguistique générale, de linguistique et de littérature russes et slaves, de civilisation et d'histoire du monde slave. Les outils divers et variés utiles à l'étude des langues slaves abondent. On y trouve par exemple pour la langue tchèque le premier dictionnaire unilingue de la langue tchèque en neuf volumes, *Příruční slovník jazyka českého* (1935-1955), et le premier dictionnaire étymologique qui montre les spécificités des langues tchèque et slovaque *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského* [Machek, 1957]. Par ailleurs, ce fonds comporte une vaste collection de périodiques (130 titres recensés à ce jour), dont environ 50 % sont écrits dans une langue slave : bulgare, serbo-croate, slovène, slovaque, polonais et russe. Si l'essentiel de la collection est consacré à la linguistique, la présence d'une quantité non négligeable d'ouvrages relevant d'autres disciplines – philosophie, anthropologie, arts – en fait un ensemble reflétant parfaitement la complexe construction de la pensée d'un scientifique. La BDL abrite aussi une trentaine de boîtes contenant des articles et notes éparses, ainsi que des documents divers comme des cartes et des plans, rassemblés par Van Schooneveld. Les archives proprement dites du linguiste sont conservées à l'université de Leyde. À partir du site web de la BDL, on peut accéder à un inventaire des documents présents dans le fonds du savant hollandais : <http://www.bibliotheque-diderot.fr/fonds-cornelis-van-schooneveld-248342.kjsp?RH=bdl-020302>. Sur la plupart de ses livres, on découvre, en guise d'ex-libris, sa signature.

III. 6. Signature de Cornelius Van Schooneveld.

Claude Kastler (1936-2011)

- 26 La bibliothèque d'un autre linguiste, Claude Kastler, est venue enrichir nos ressources. Né à Caudéran près de Bordeaux en 1936, Claude Kastler est le fils de l'éminent physicien Alfred Kastler, honoré du prix Nobel en 1966, professeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, et d'Élise Gosset, normalienne, agrégée, professeur d'histoire et de géographie. Il développe très tôt une véritable passion pour les livres et pour le monde du savoir. Il grandit en amoureux de la lecture et engrange des connaissances tant en littérature, qu'en histoire, en philosophie, en théologie et en histoire de l'art. Par ailleurs, grâce à son père d'origine alsacienne il se familiarise avec l'allemand et nourrit vite un vif intérêt pour les langues étrangères.
- 27 Claude Kastler accomplit ses études secondaires à Paris au lycée Montaigne, puis au lycée Louis le Grand. Il obtient ensuite à l'université une licence d'allemand puis une licence de russe. Parallèlement, il se forme à la langue tchèque.
- 28 Après un séjour en URSS en 1959-1960, Claude Kastler est reçu brillamment à l'agrégation de russe. Pour son premier poste, il est nommé à Lyon, au lycée du Parc. Et à partir de 1968 il enseigne à l'université de Grenoble. Il mène de front l'étude du russe et du tchèque, et en 1981, il commence l'étude du polonais. Il est l'auteur de trois grammaires des langues slaves : une syntaxe russe [Kastler, 1993], une grammaire tchèque [Kastler, 1973] et une grammaire

polonaise qui existe uniquement sous la forme d'un tapuscrit ou manuscrite ; sa publication est envisagée.

- 29 Polyglotte et pédagogue, Claude Kastler construit tout au long de son parcours une bibliothèque très riche, consacrée à la culture slave. Dans les années 2000, il confie à la Bibliothèque Diderot de Lyon des documents sur Aleksandr Voronskij (1884-1937), auquel il a consacré un livre [Kastler, 2000]. Puis, en 2015, la veuve de Claude Kastler, Lioudmila Kastler, enseignante et chercheuse à l'université Grenoble-Alpes, donne à la BDL une grande partie de la bibliothèque de son mari. Ce nouveau don est composé principalement d'ouvrages polonais et tchèques. On compte environ 600 livres qui concernent la Pologne – langue et littérature en majorité mais aussi histoire, dont 80 % sont en polonais, et environ une centaine qui regardent vers le monde tchèque. On y trouve des œuvres de nombreux auteurs polonais et tchèques dans leur version originale : Witold Gombrowicz, Gustaw Herling-Grudziński, Bohumil Hrabal, Karel Čapek et aussi des dictionnaires, dont le grand dictionnaire polonais unilingue en 50 volumes (1994-2005). La partie polonaise de ce fonds est aujourd'hui signalée dans notre catalogue. C'est par une étiquette illustrée, où sont écrits son nom et son adresse, que Claude Kastler singularise ses livres⁶.

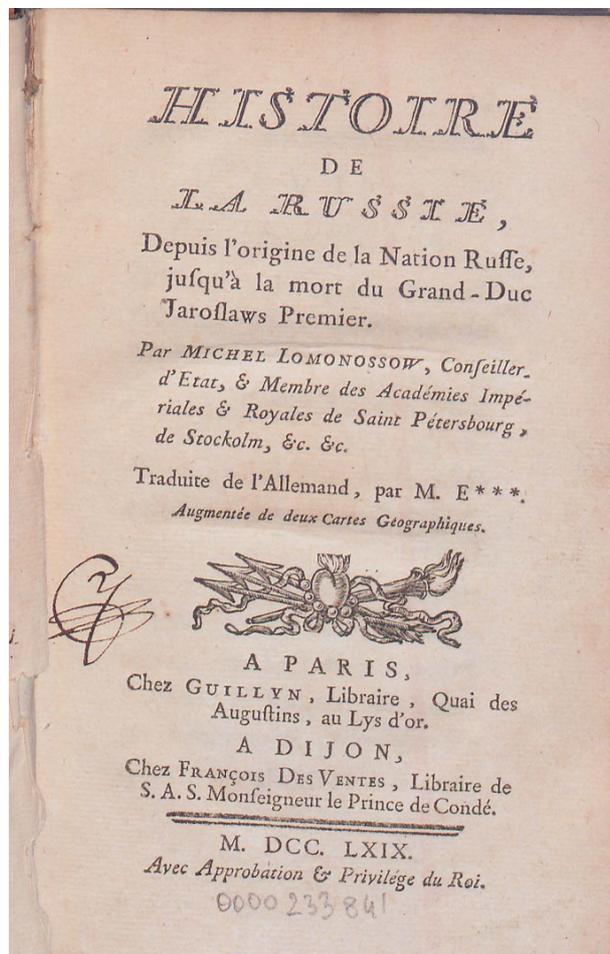
III. 7. Ex-libris de Claude Kastler.



Au plus près du livre, une traversée des langues

- 30 La découverte de nos collections est une invitation au voyage, de l'Europe occidentale au fin fond de l'Asie et du Caucase. Je propose trois parcours, en quelques livres et en images. Le premier sera un survol de quelques références bibliographiques plurilingues qui nous conduiront en Europe médiane et en Russie, jusqu'en Arménie et en Géorgie. Ensuite je m'attarderai sur des documents emblématiques de la bibliothèque jésuite, dont l'existence est liée à des histoires de traductions sur fond d'enjeux religieux et politiques. Enfin, je ferai halte dans ces capitales de la slavistique qu'ont pu être Prague, Vienne, ou encore Saint-Pétersbourg, à la fin du XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle.

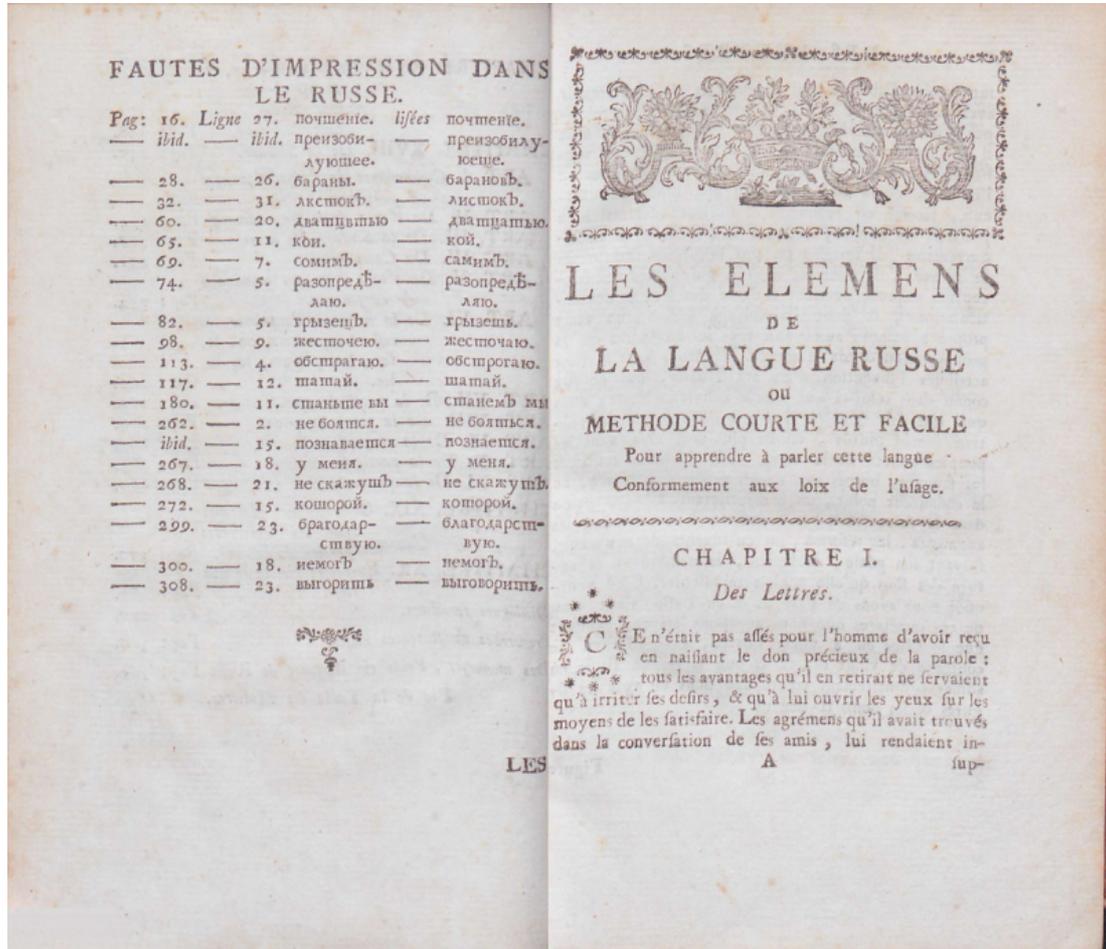
III. 8. L'histoire russe par M. Lomonosov.



Notice bibliographique : *Histoire de la Russie, depuis l'origine de la Nation Russe, jusqu'à la mort du Grand-Duc Jaroslaws Premier.* Par Michel Lomonossov, Conseiller d'État & Membre des Académies Impériales & Royales de Saint-Pétersbourg, de Stockolm, etc, etc. Traduite de l'allemand, par M. E. Augmentée de deux cartes géographiques. À Paris, chez Guillyn, Libraire, Quai des Augustins, au Lys d'or. À Dijon, chez François Des Ventes, Libraire de S. A. S Monseigneur le Prince de Condé, 1769. Faux-titre : Histoire ancienne de la Russie.

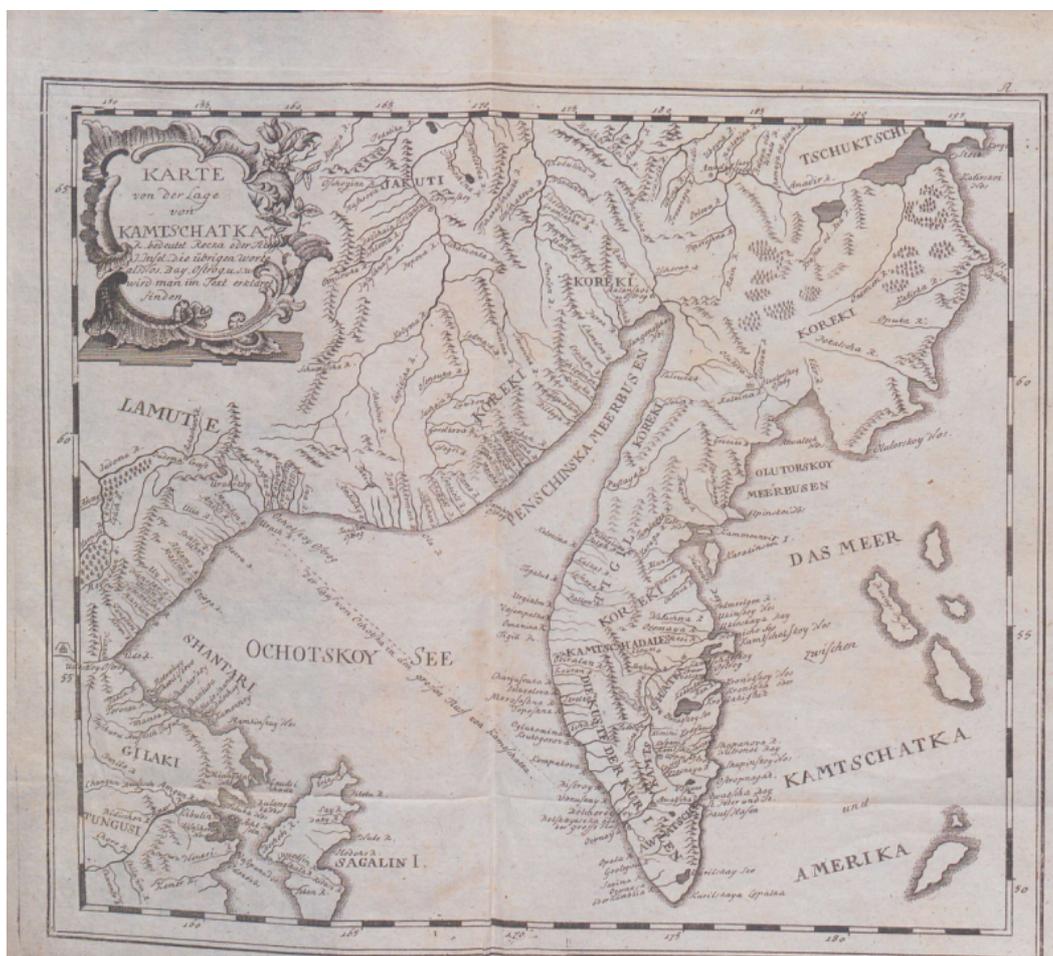
Publié en langue originale sous le titre : *Древняя российская история от начала российского народа до кончины Великого Князя Ярослава Первого или до 1054 года* (1766).

III. 9. Enseigner le russe par J.-B. Jude Charpentier.



Notice bibliographique : Charpentier J.-B. J., *Éléments de la langue russe ou méthode courte et facile pour apprendre cette langue conformément à l'usage*, Saint-Petersbourg, Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1768.

III. 10. Le Kamtchatka de Krašeninnikov en allemand.



Notice bibliographique : *Описание земли Камчатки* = *Beschreibung des Landes Kamtschatka* verfasst von Stephan Krascheninnikow... in das Deutsche übersetzt... von Johann Tobias Köhler / С. Крашенинников. - Lemgo : Meyerische Buchhandlung, 1766.
La version russe originale a été publiée à Saint-Pétersbourg en 1755 : *Описание Земли Камчатки*. Сочиненное Степаном Крашенинниковым, Академии наук профессором. Санкт-Петербург, при Императорской Академии наук, 1755.

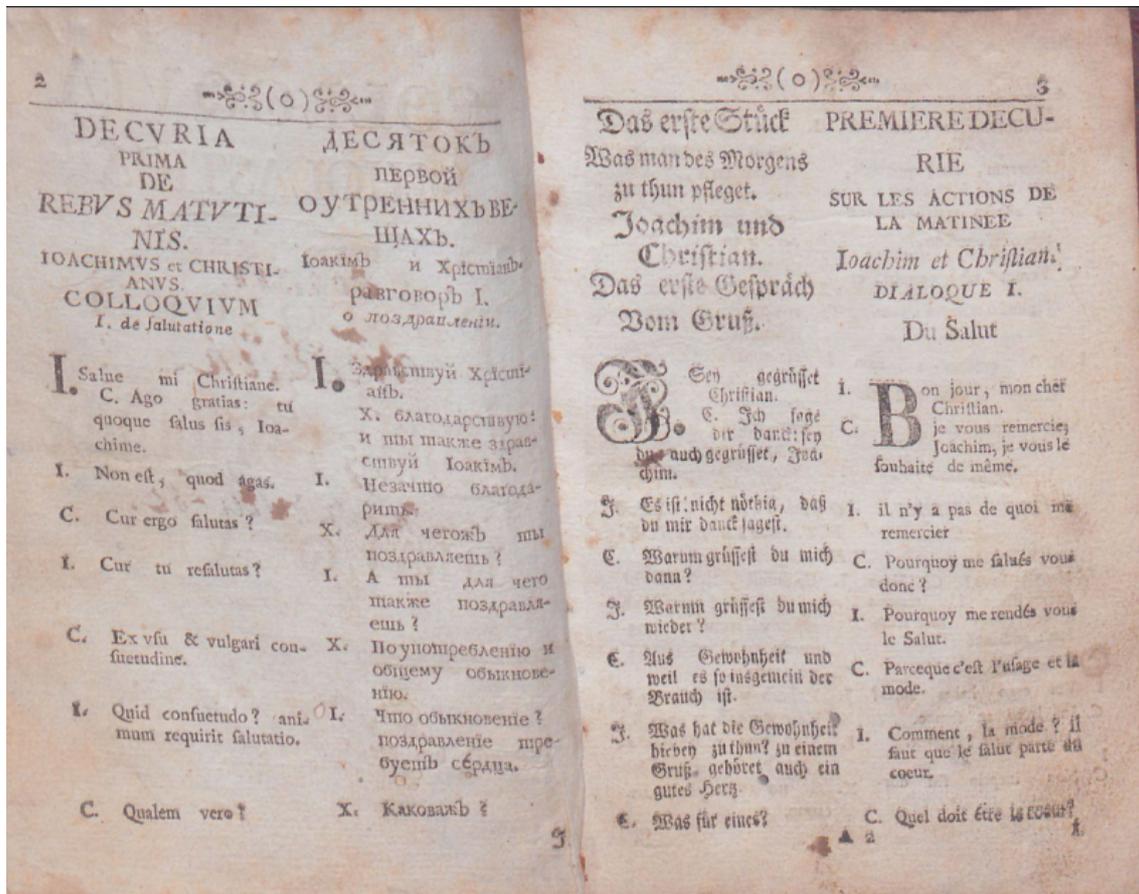
III. 11. Le Nakaz de Catherine II.



Notice bibliographique : *Наказъ Ея Императорскаго Величества Екатерины Вторыя самодержицы всероссійскія данный Коммиссиі о сочиненіи проекта новаго уложенія.* – в Санктпетербургъ : при Императорской Академіи Наукъ, 1770 года.

L'édition de prestige de 1770 de l'Instruction de Catherine II donnée aux députés pour la confection des lois : impression sur quatre colonnes, russe, latin, allemand et français en regard, avec trois pages de titre, traduisant le titre latin dans les trois autres langues.

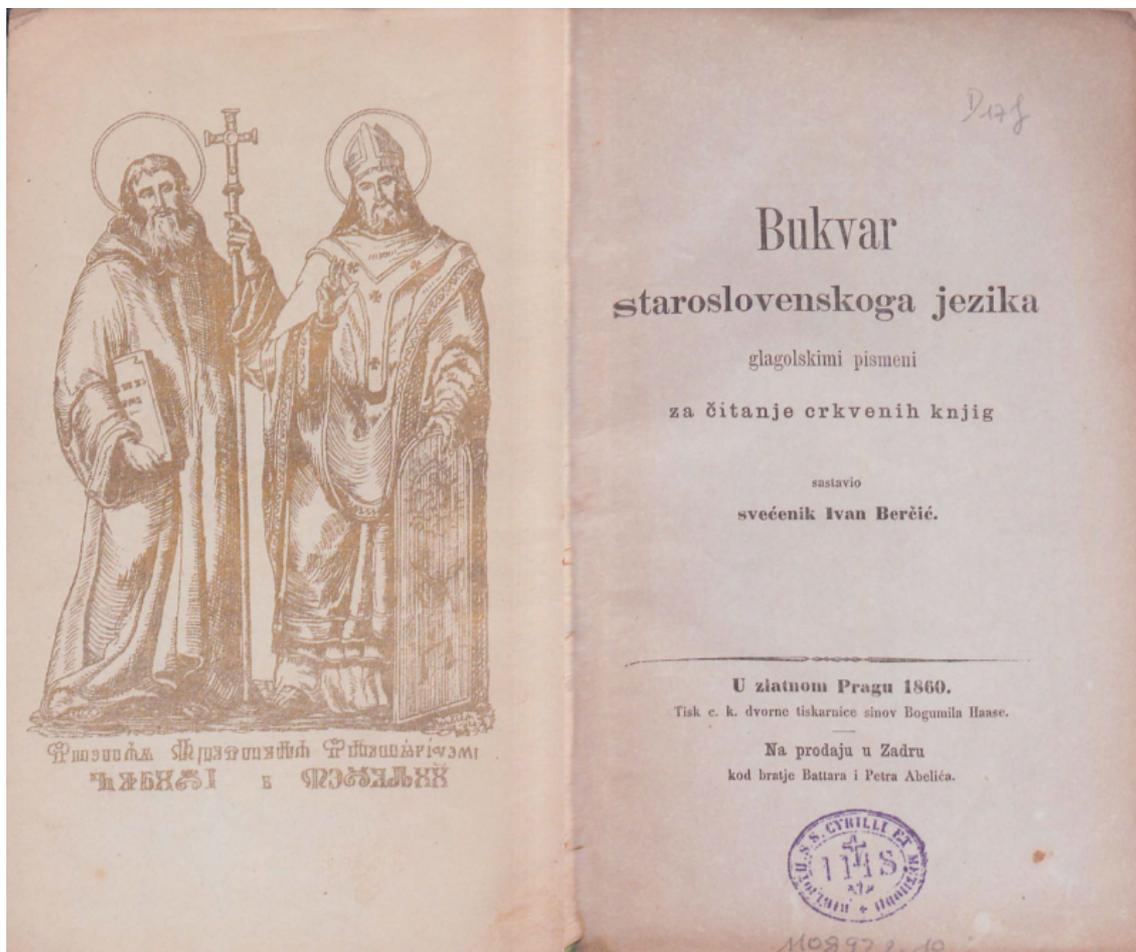
III. 12. Dialogues quadrilingues à Saint-Petersbourg.



Notice bibliographique : *Colloquia scholastica. Школьные разговоры. Schulgespräche Dialogues*, St. Petersburg, Gedruckt bey der Kaiserlichen der Akademie der Wissenschaften, 1738.

Modèles de dialogues en latin, russe, allemand et français.

III. 13. Abécédaire en glagolitique.



Notice bibliographique : Ivan Berčić, *Bukvar staroslovenskoga jezika glagolskimi pismeni za čitanje crkvenih knjig*. U zlatnom Pragu, Tisk c. k. dvorne sinov Bogumila Haase, 1860.

Histoires de traductions : enjeux religieux, enjeux politiques

- 31 La Bible dite d'Ostrog est la première Bible imprimée en slavon. Cette édition est une étape majeure dans l'histoire biblique slave, dans l'histoire de l'imprimé en Russie, et aussi dans la constitution de la littérature russe. Elle est réalisée en 1580-1581 en Wolhynie, à Ostrog, Ostrih dans l'Ukraine actuelle, par l'imprimeur Ivan Fedorov, sous le patronage du prince Konstantin Ostrožskij.

III. 15. La Bible d'Ostrog. Copie de la page de titre et de sa version restaurée.



Библія : сірѣчь книги Ветхаго и Новаго завѣта поязыку словенску, Острогъ, 1581.

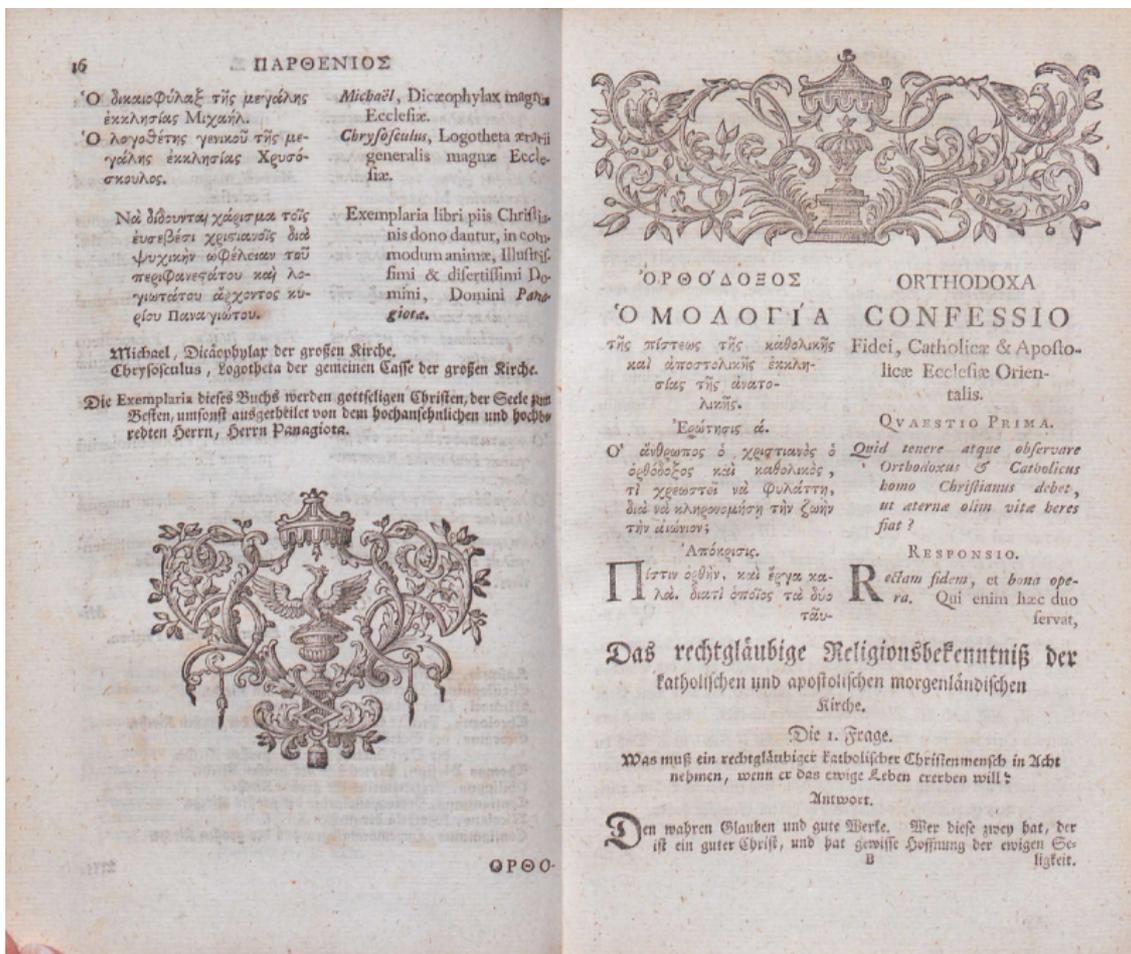
32 Le prince Konstantin Ostrožskij (1526-1608) est d'origine lituanienne. Homme d'État, diplomate, devenu moine dans la dernière partie de sa vie, il a été formé dans un univers baigné d'influences latines. Si on peut lui attribuer des tentations « œcuméniques », il est profondément attaché à la tradition gréco-byzantine et œuvre en tant qu'ardent défenseur de l'Église orthodoxe d'Orient. Entouré d'un cercle de lettrés, le prince établit à Ostrog, un centre d'enseignement et de culture – une école qu'il tente en vain de faire évoluer en académie et une imprimerie. L'école d'Ostrog se veut trilingue – grec, slavon et latin. Le prince est le garant d'une communauté orthodoxe dans une terre sous contrôle catholique. En effet, depuis 1569, le traité politique de l'Union de Lublin a réuni le royaume de Pologne au Grand-Duché de Lituanie, une part très importante de l'Ukraine actuelle, dont la Kievie et la Volhynie. La communauté orthodoxe, confrontée à la concurrence catholique, fait souvent pâle figure

devant ses adversaires. Pour Ostrožskij la résistance passe avant tout par l'édition des sources premières dans une langue accessible aux russophones. Pour défendre l'identité orthodoxe, le prince d'Ostrog décide de faire imprimer la première Bible intégrale en slavon, c'est-à-dire le codex russe de la Bible réalisé en 1499 sous l'impulsion de l'archevêque Gennade de Novgorod à partir des livres du canon catholique [Gonneau, Lavrov, 2012 : 554].

- 33 Le maître d'œuvre de ces travaux est Herasym Smotrycki (mort 1594), le premier recteur de l'école d'Ostrog et le père du grammairien Meletius Smotrycki ; il en écrit la préface ainsi qu'une adresse en vers. L'imprimeur en est Ivan Fëdorov (1510-1583) bien connu comme réalisateur du premier livre imprimé, entre avril 1563 et mars 1564, à Moscou, et au service du prince d'Ostrog dès la fin des années 1560.
- 34 La Bible d'Ostrog se présente sous la forme d'un in-folio de 622 pages, avec pour la première fois une page de titre absente jusqu'alors des publications en slavon. Le titre est inscrit à l'intérieur d'un cadre gravé sur bois. Les ornements sont des vignettes initiales et finales et des lettrines gravées à partir de 116 planches différentes. Au verso de la page de titre, on peut voir le blason du prince Konstantin. On ne sait rien, jusqu'à nouvel ordre, de l'origine de l'exemplaire conservé dans le fonds jésuite. Il semble qu'on ait ajouté à l'édition de 1581 dont les premières pages ont été très abîmées puis restaurées grossièrement, l'impression d'une page de titre recto verso en bon état. Notre bibliothèque conserve aussi l'édition d'un fac-similé qui date de 1988 et qui a été donnée au fonds jésuite par le patriarcat de Moscou [Біблія, 1988].

La confession orthodoxe de Petro Mohyla, métropolitaine de Kiev

III. 16. La Confession orthodoxe.



Orthodoxos omologias tēs katholikēs kai apostolikēs ekklēsiās tēs anatolikēs. Hoc est orthodoxa confessio catholicæ atque apostolicæ ecclesiæ orientalis cum interpretatione latina et versione germanica, præmissa est Historia huius omologias seu catechismi, a D. Carolo Gottlob Hofmanno, Wratislaviæ, Apud Io. Jacob Korn, 1751.

35 Métropolitte de Kiev de 1633 à 1647, instigateur de la Contre-Réforme orthodoxe et auteur de la fameuse Confession orthodoxe, Petro Mohyla (1597-1647) a contribué à la renaissance orthodoxe en Russie occidentale. Mohyla est d'origine roumaine ; il grandit en Pologne où se fait toute son éducation. En août 1627 il devient moine à la Laure des Grottes de Kiev. Dès novembre de la même année, le roi de Pologne Sigismond III le nomme archimandrite. Grâce à lui un intense foyer scientifique se développe à la Laure. L'imprimerie y connaît une activité intense et produit de nombreux livres liturgiques

dont un catéchisme de Mohyla en polonais et en ruthène. En 1633, il crée l'Académie slave-gréco-latine de Kiev. Formé chez les Polonais, il prend chez eux ce qui lui semble être le meilleur et forge ainsi une institution fortement inspirée par l'esprit latin. Sa *Confession orthodoxe* est un instrument de combat contre les influences protestantes, une réponse au calvinisme professé quelques années plus tôt par le patriarche de Constantinople Cyrille Lucar⁷. Si la postérité attribue principalement sa paternité à Mohyla, c'est sans doute le fruit d'un travail collectif et l'un des collaborateurs importants du métropolitain, voire même le co-auteur du texte, est certainement Izajasz Trofimowicz-Kozłowski⁸.

Originellement conçue comme un catéchisme et souvent appelée ainsi, elle semble avoir été rédigée dans un but de clarification de la foi orthodoxe dans les rapports avec les protestants. [Florovsky, 2001 : 68]

- 36 La *Confession orthodoxe* composée en latin est présentée en 1640 officiellement par Mohyla à Saint-Sophie à Kiev ; elle est destinée aux théologiens. Mohyla en réalise une autre version pour les étudiants, traduite en ruthène et en polonais en 1645, puis en slavon russe à Moscou en 1649. C'est finalement une nouvelle version remaniée, notamment quand elle est traduite en grec par le théologien grec Meletios Sygiros, qui est approuvée par les quatre patriarches à Constantinople en 1643. La version officielle de la *Confession orthodoxe* est publiée en 1667 en Hollande dans sa proposition grecque. On lui connaît une deuxième édition réalisée à Leipzig en 1695 en grec et en latin. D'autres éditions suivent : une traduction slavonne à Moscou en 1696, une autre version grecque à Snagov (Roumanie) en 1699, une version hollandaise en 1722, et une version allemande en 1727 par Johann Leonhard Frisch. Sous l'impulsion d'un professeur de Wittemberg, Carl Gottlob Hofmann, une nouvelle édition voit le jour en 1751 à Breslau dans une version trilingue, grecque, latine, et allemande selon la traduction de Frisch. Enfin en 1927, est publiée, d'après un manuscrit retrouvé – le Parisanus 1265 – une version en latin qui semble être la plus proche de celle composée par Mohyla et ses collaborateurs avant les modifications apportées par le grec Sygiros. Nos collections abritent ces deux éditions de 1751 et de 1927. Proclamation de la foi orthodoxe,

ce catéchisme de Petro Mohyla, n'en est pas moins le témoignage de visions latines qui imprègnent le monde savant de Kiev, dont de nombreux représentants vont venir former celui de la Russie moscovite.

L'histoire de l'Église russe

- 37 En 1652, le patriarche Nikon (1605-1681), encouragé par le tsar Alexis (1645-1676), entreprend de réformer l'Église russe. En creux de cette crise aux accents religieux et politiques, ceux que l'on désigne sous le nom de *raskol'niki* (schismatiques) ou *starovery* (vieux-croyants), forgent une culture qui perpétue les traditions esthétiques de la Russie ancienne. Les fonds de la BDL conservent deux documents majeurs qui illustrent la *vieille foi*. Le premier est un manuscrit, une parmi la trentaine de copies qui existent encore aujourd'hui dans le monde. Ce manuscrit, appelé *Les réponses du Pomorié*, du nom d'une région située sur les bords de la mer Blanche, est l'exposé le plus complet de la doctrine des vieux-croyants. Il est l'œuvre des frères Denisov, Andrej (1674-1730) et Semën (1682-1741), écrite probablement entre 1725 et 1750 : *Ответы пустынножителей на вопросы иеромонаха Неофита или Поморские ответы* (*Les réponses des érmîtes au hieromoine Néophite ou réponses du Pomorié*). La copie du manuscrit conservée à la bibliothèque comporte des illustrations en couleur, dont un portrait d'Andrej Denisov. La reliure est en cuir sur un cadre en bois, elle a conservé deux de ses attaches métalliques. Une version numérisée est accessible à partir de la bibliothèque numérique de la BDL (<https://bit.ly/3GTqNqg>).
- 38 Andrej Denisov est fondateur de la communauté vieux-croyante, de la mouvance des « sans-prêtres » et située dans la vallée de la rivière Vyg, à proximité de la mer Blanche. Pour plus de détails sur l'histoire du schisme, l'ermitage de Vyg et la famille Denisov, *on peut lire* Georgij Florovskij [Florovsky, 2001 : 87-96] ou Robert Crummey [Crummey, 1970].
- 39 Le second document est un livre imprimé qui exprime la voix du pouvoir en place. Le représentant du Saint-Synode réplique quelque temps plus tard aux schismatiques, s'appliquant à réfuter le plus précisément possible les assertions des vieux-croyants. On appelle ce texte rédigé par l'archevêque Théophylacte, dans le monde Fëdor

Lopatinskij (1670-1741) *La dénonciation des contre-vérités des schismatiques de Vyg ou Les réfutations des mensonges des schismatiques* : Обличеніе неправды раскольническаго, показанныя въ отвѣтахъ выгоцкихъ пустосвятовъ, на вопросы честнаго іеромонаха Неофита, ко увѣщанію и призыванію ихъ ко святѣй церкви, отъ святейшаго Правительствующаго Синода къ нимъ посланнаго, сочинение архіепископа Теофилакта Лопатинскаго, Москва, въ синодальной типографіи, 1745.

- 40 En 1721, le nouveau Règlement ecclésiastique imposé par Pierre le Grand fixe les principes théoriques de la supériorité de l'État sur l'Église, avec suppression du patriarcat et création du Saint-Synode : l'Église est fonctionnarisée et le monarque affirme son droit à réformer ses institutions. En 1723, le Saint-Synode envoie le hiéromoine Néophyte vers les frères Denisov, afin de leur demander de répondre à cent deux questions. L'objectif de l'État russe est de mettre à mal les positions des *raskol'niki*. Au contraire, répondant avec précision et érudition aux questions de Néophyte, Andrej et Semën Denisov saisissent cette opportunité d'exposer de manière claire les fondements de la doctrine des vieux-croyants. Quelques années plus tard, le théologien Théophylacte, vice-président du Saint-Synode est chargé de réfuter les thèses du Pomorié. Il reprend les unes après les autres les réponses des frères Denisov. Le livre du Saint-Synode est également illustré. La reliure en cuir de cet exemplaire est sans doute postérieure à la date de publication. Nous conservons une version imprimée des *Réponses du Pomorié*. Il s'agit du fac-similé d'une publication de 1911 réalisée sur les presses de Pavel Rjabušinskij, industriel et adepte de la vieille foi [Денисов, 1911].

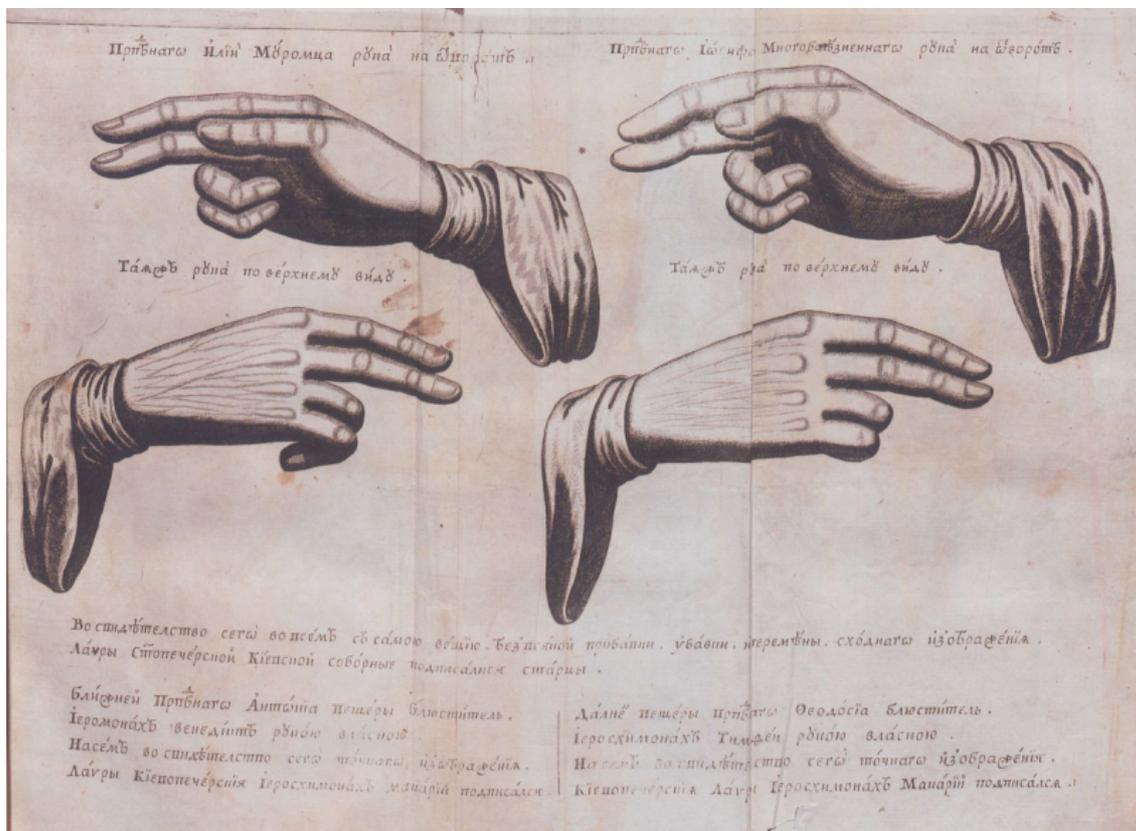
III. 17. Portrait d'A. Denisov.



III. 18. Le manuscrit du Pomorie, pages illustrées sur les rituels.



III. 19. Signes de croix dans le livre de Théophylacte.



À Prague, Vienne, Saint-Pétersbourg...

- 41 Pour conclure cette exploration de nos collections, faisons halte dans ces capitales intellectuelles que sont Prague, Vienne et Saint-Pétersbourg. Nous pouvons y croiser trois éminents représentants de la slavistique : Josef Dobrovský, Bartolomæus Kopitar et Aleksandr Vostokov, unis hier et aujourd'hui par l'objet de toutes leurs attentions, les langues slaves. Nos collections possèdent deux œuvres de Kopitar publiées à Vienne, cinq de Vostokov sorties à Saint-Pétersbourg et quatorze de Dobrovský dont la plupart éditées à Prague, une à Berlin, une à Moscou. La chronologie de ces publications – fin du XVIII^e – première moitié du XIX^e siècle illustre la production de la slavistique alors émergente dans ces lieux où se côtoient le monde slave et le monde germanique [Bernard, 1993 : 800].

Josef Dobrovský (1753–1829)

- 42 Josef Dobrovský, membre de la Compagnie de Jésus, philologue, linguiste, critique littéraire, folkloriste, historien et éducateur, est une figure majeure de la vie scientifique et culturelle centre-européenne. Sa productivité intense est déterminante pour l'étude des langues slaves, de la nation et la littérature tchèques. Jean Breuillard et Stéphane Viellard déclarent que son ouvrage publié en 1822, *Institutions du dialecte ancien de la langue slave* (*Institutiones linguae slavicae dialecti veteris*), est « l'acte fondateur de la grammaire comparée des langues slaves » [Breuillard, Viellard, 2015 : 45]. Le corpus « Dobrovský » de la BDL comporte des ouvrages majoritairement écrits en allemand.

III. 20. Slovanka.



Slovanka : Zur Kenntniß der alten und neuen slawischen Literatur, der Sprachkunde nach allen Mundarten, der Geschichte und Alterthümer von J. Dobrowsky, Band 1-2, Prag, in bei

Herrlichen Buchhandlung, 1814-1815.

III. 21. Slavin, 1834.



Dobrowsky's Slavin : Botschaft aus Böhmen an alle Slawischen Völker, oder Beiträge zu ihrer Charakteristik, zur Kenntniß ihrer Mythologie, ihrer Geschichte und Alterthümer, ihrer Literatur und ihrer Sprachkunde nach allen Mundarten. Mit einem Anhang : der böhmische Cato, vollständige Ausgabe in vier Büchern. Zweite verbesserte, berichtigte und Auflage. Von Wenceslaw Hanka, Prag, Mayregg'schen Buchhandlung, 1834.

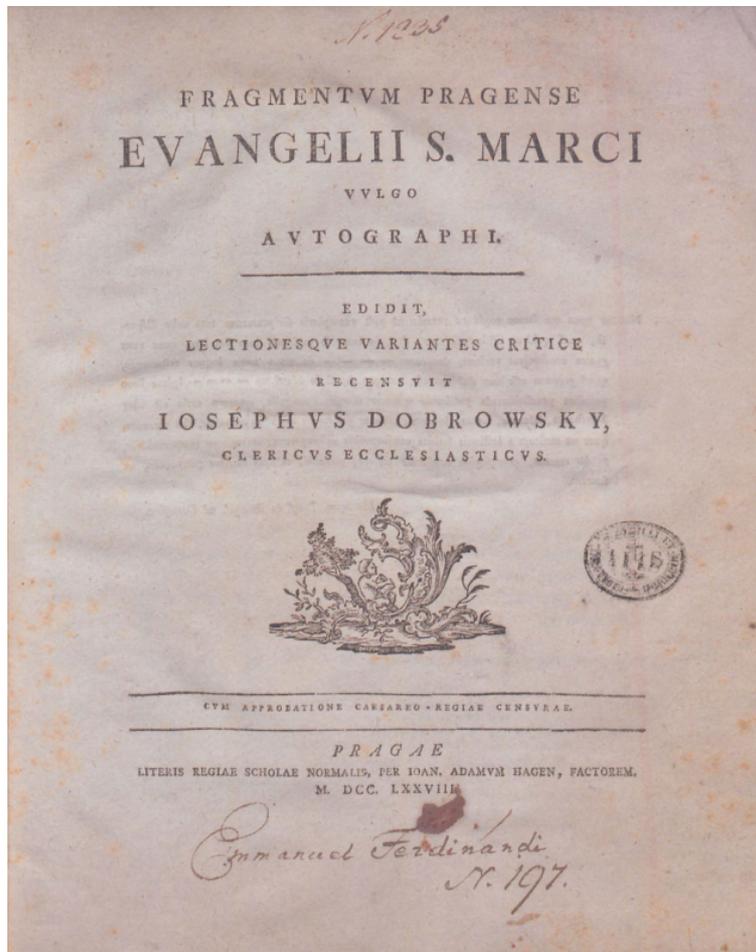
III. 22. Wenzel et Boleslaw.



Kritische Versuche die ältere böhmische Geschichte von späteren Erdichtungen zu reinigen. ; III : Wenzel und Boleslaw. Die ältesten Legende vom h. Wenzel, als Probe, wie man alte Legenden für die Geschichte benützen soll, Von Joseph Dobrowsky. Für die Abhandlungen der kgl. Böhm. Gesellschaft der Wissenschaften, Prag, Gottlieb Haase, 1819.

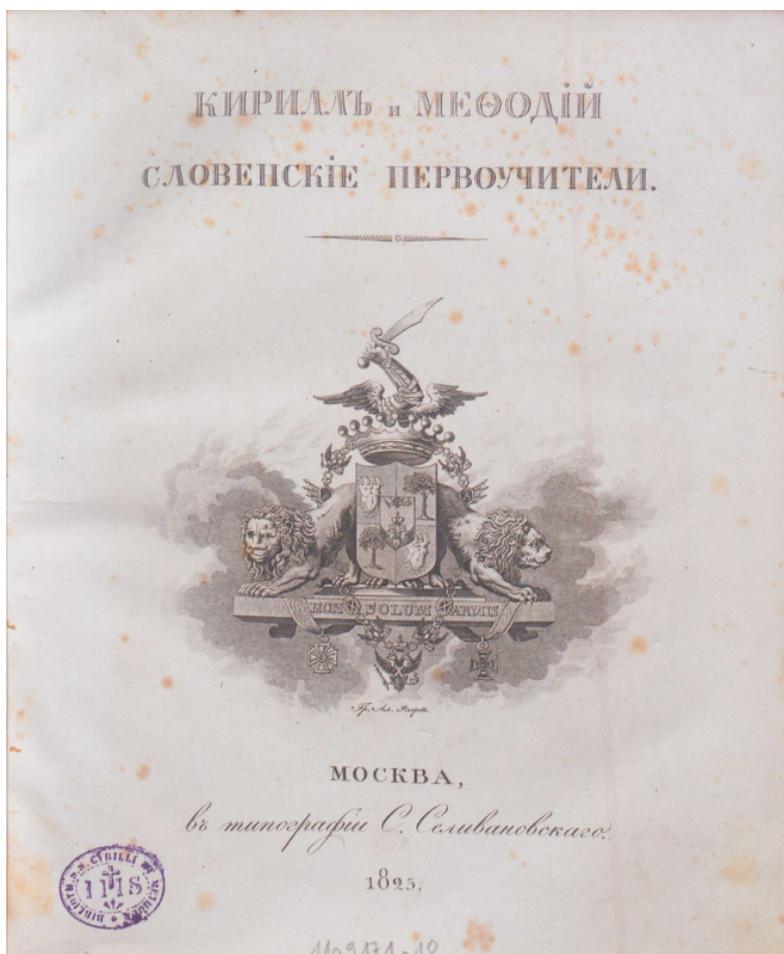
- 43 Josef Dobrovský y a publié des présentations critiques des anciennes légendes tchèques, Ludmila et Drahomir. Il a aussi participé à une édition critique de *La chronique de Nestor* en allemand : *Altrussische Geschichte nach Nestor. Mit Rücksicht auf Schlözers Russische Annalen, die hier berichtet, ergänzt und vermehrt warden*, Von Joseph Müller, Berlin, bei Friedrich Maurer, 1812.

III. 23. L'Évangile selon Saint-Marc.



Fragmentum Pragense Evangelii S. Marci vulgo autographi. Edidit lectionesque variantes critique recensuit Iosephus Dobrowsky clericus ecclesiasticas, Praegae, 1778.

III. 24. Cyrille et Méthode en russe.



La traduction de la version allemande⁹ de Cyrille et Méthode en russe. *Кирилль и Методій, словенскіе первоучители. Историко-критическое изслѣдованіе Юсифа Добровскаго.* Переводъ съ нѣмецкаго, Москва, въ типографіи Семена Селивановскаго, 1825.

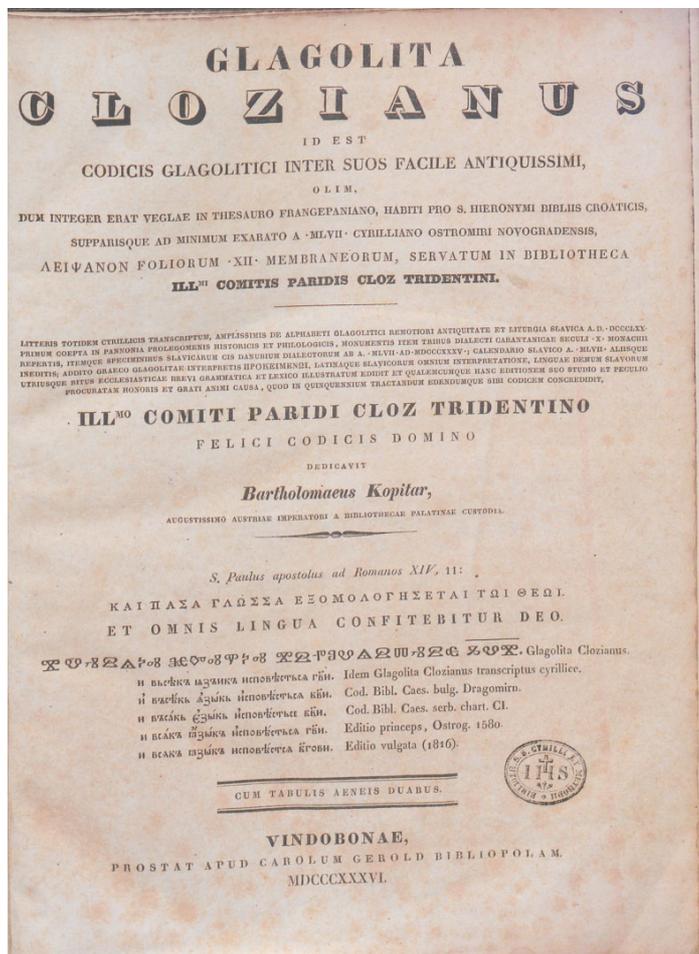
Bartolomæus Kopitar (1780–1844)

44 Notre bibliothèque ne conserve que deux ouvrages du linguiste et philologue slovène Bartolomæus Kopitar, lesquels sont tous les deux publiés à Vienne. Fils de paysan, Kopitar s'élève dans l'échelle sociale en venant faire ses études à Ljubljana où il entre au service du baron Sigmund Zols en qualité de précepteur, secrétaire et bibliothécaire, Kopitar gravite dans les cercles éclairés emplis de l'esprit des Lumières fréquentés par le baron. Dans un premier temps, il s'adonne tout autant à l'étude de la minéralogie et de la botanique qu'à celles des langues slaves. Kopitar se rend ensuite à Vienne où il étudie le

droit puis entame une carrière à la Bibliothèque impériale jusqu'à en devenir l'administrateur général [Bernard, 1993 : 800-801].

- 45 Kopitar réalise la première grammaire slovène et il mène des études approfondies sur l'origine des langues slaves. Il entretient une amitié avec Dobrovský. Leur correspondance est régulière et ne s'achève qu'à la mort du savant tchèque. Kopitar collabore avec Dobrovský lorsque ce dernier travaille à la grammaire comparée des langues slaves. Le chercheur slovène se veut promoteur des études slaves à Vienne. Il s'entoure de correspondants, de disciples, de chercheurs avec lesquels il met tout en œuvre pour faire connaître les travaux des slavistes. Au tournant du XIX^e siècle, Vienne est un haut lieu de rencontres pour cette communauté scientifique. Kopitar est aussi à l'origine de la publication des *Monuments de Freising*, premiers textes en langue slovène datant des alentours de l'an 1000. Il traduit en latin et publie l'Évangélaire de Reims, qu'il fait précéder d'une introduction qui peut être considérée comme la première ébauche d'une histoire de la christianisation des Slaves. En 1836, il publie le premier monument glagolitique, *Glagolita Clozianus*, quatorze folios d'un manuscrit du XI^e siècle qui à l'origine en comportait 552 (1104 pages) [Bernard, 1993 : 801].
- 46 La BDL abrite un recueil d'écrits divers de Kopitar, reflets de ses études linguistiques, historiques et ethnographiques, ainsi que l'édition de 1836 du *Glagolita Clozianus*.

III. 25. Le Glagolitica Clozianus, édition de Kopitar.



Glagolita Clozianus id est Codicis Glagolitici inter suos facile antiquissimi olim dum integer erat deglae in Thesauro Frangepiano : habiti pro S. Hieronymi bibliis croaticis [...]. Edidit servatum in Bibliotheca [...] Comitis Paridis Cloz Tridentini Batholomæus Kopitar, Vindobonæ, prostat apud Carolum Gerold bibliopolam, 1836.

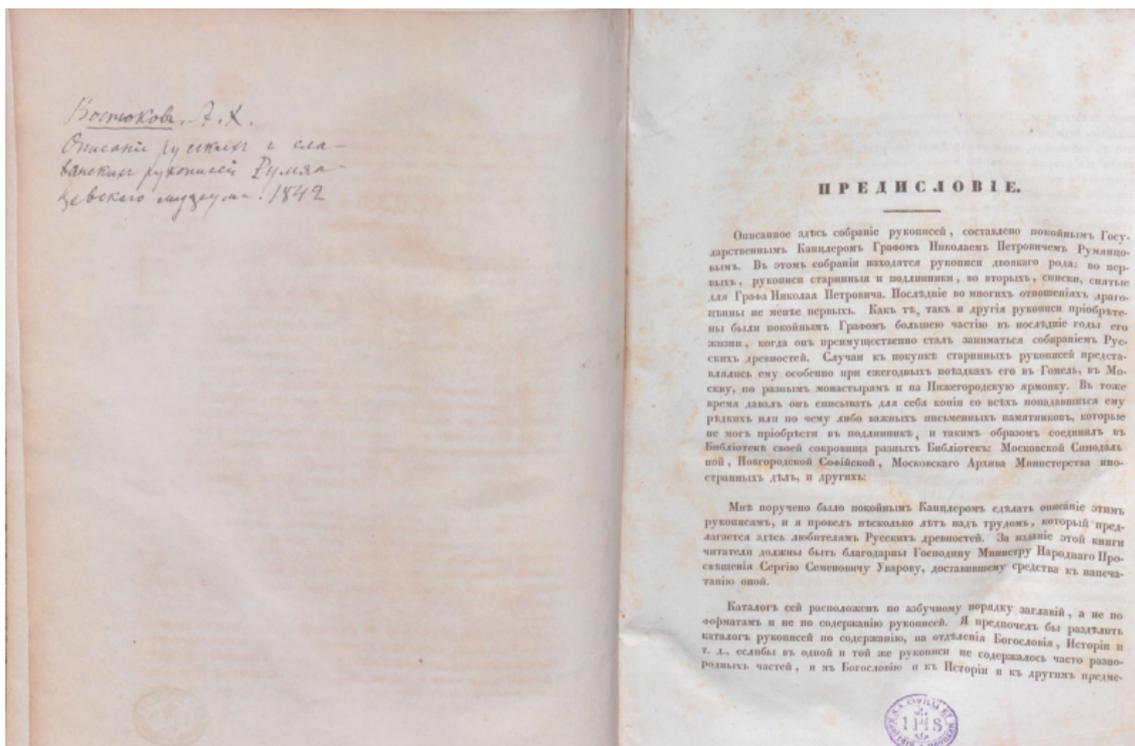
Aleksandr Vostokov (1781-1864)

47 Originaire de Revel en Estonie, Vostokov est envoyé très jeune à Saint-Pétersbourg pour étudier. Il commence par faire des études à l'Académie des arts puis se consacre ensuite à la philologie. Il écrit, compose des poèmes, traduit, entame des recherches linguistiques. Vostokov devient un membre remarqué de la Société des amateurs de littérature russe. Il entre dans la carrière en tant que traducteur et bibliothécaire adjoint de l'Académie des arts. En 1818 il est assistant conservateur des manuscrits de la bibliothèque de Saint-

Pétersbourg, et plus tard bibliothécaire principal et conservateur en chef [Баранкова, 2004].

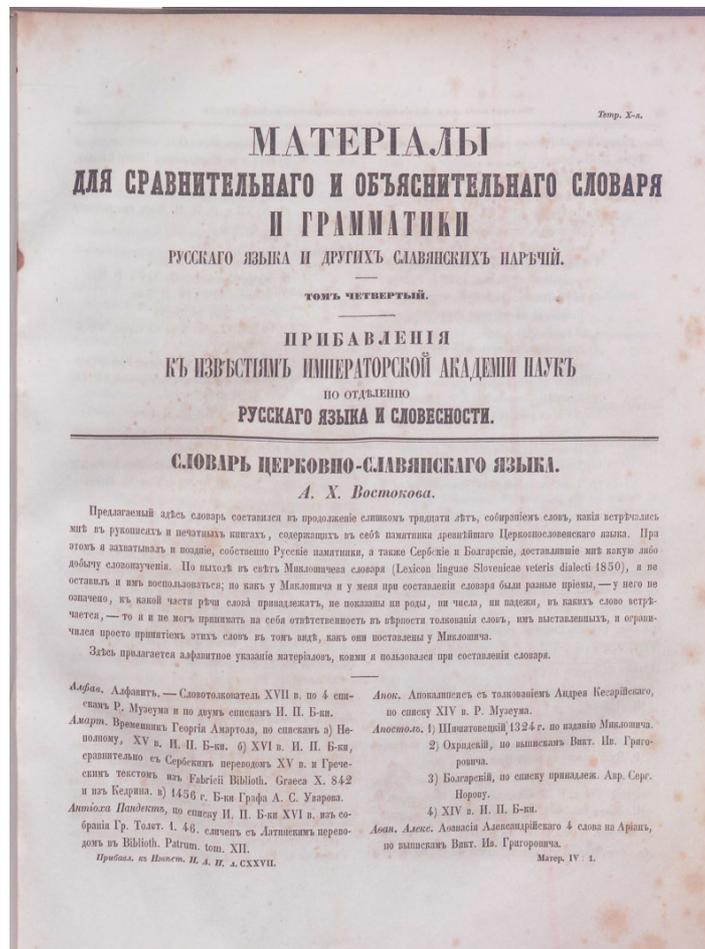
- 48 Les publications de Vostokov abritées par la BDL sont représentatives de ses travaux les plus importants. Dans la *Description des manuscrits russes et slovènes du musée Rumjancev* (Saint-Pétersbourg, 1842), il offre une présentation de 473 manuscrits. Le slaviste russe consacre une grande partie de son activité à la lexicographie et à la grammaire russe.
- 49 La bibliothèque conserve aussi de lui une grammaire du slavon. On peut aussi consulter à la BDL le *Dictionnaire du slavon* compilé par lui en deux volumes (Saint-Pétersbourg, 1858-1861), qui comprenait environ 22 000 mots. Enfin Aleksandr Vostokov est l'un des premiers scientifiques russes à avoir fait connaître et étudier les textes les plus anciens de l'Église russe, tels que l'Évangile de Reims ou encore l'Évangile d'Ostromir, évangélaire du XI^e siècle, le manuscrit enluminé le plus ancien conservé en Russie. La bibliothèque garde un exemplaire de l'édition de 1843 de l'impression de ce manuscrit. On remarque aussi que c'est grâce à lui qu'est publiée en traduction russe la grammaire de Dobrovský citée plus haut.

III. 26. Description des manuscrits du musée Rumjancev.



L'exemplaire conservé à la BDL a été amputé de sa page de titre. *Описаніе русскихъ и словенскихъ рукописей Румянцовскаго Музеума*, составленное Александромъ Востоковымъ. Санктпетербург, Въ типографіи Императорской Академіи Наукъ, 1842.

III. 27. Dictionnaire du slavon d'A. Vostokov.



Словарь церковно-славянскаго языка, составленный Академикомъ А. Х. Востоковымъ. 2 тома. Санктпетербургъ, въ Типографіи Императорской Академіи Наукъ, 1858-1861.

III. 28. Évangile d'Ostromir.



Остромирово Евангеліе 1056-57 года. Съ приложеніемъ греческаго текста Евангелій и съ грамматическими объясненіями, изданное А. Востоковымъ. Санктпетербургъ, в типографіи Императорской Академіи Наукъ, 1843.

Conclusion

- 50 Les fonds Russie et Europe médiane résonnent des échos du bruissement des nombreuses langues qui se font entendre à travers toute l'Europe jusqu'au fin fond de la Sibérie. Les collections nous invitent à découvrir divers vecteurs linguistiques, la singularité d'une langue peut se révéler tout autant dans l'expression des sons que dans celle des écritures. Elles offrent à la connaissance de chacun une multiplicité d'écrits, faisant le choix d'une transmission plurielle dans la confrontation et la complémentarité d'une diversité de versions, celles des origines tout comme celles des traductions, d'un idiome à un autre, dans un sens ou dans un autre.

- 51 Outre la richesse et la diversité de ces propositions, les investigations suscitées par le colloque ont une nouvelle fois montré combien certains de nos documents sont de parfaits jalons pour lire étape par étape l'histoire du livre et de l'imprimé en Europe, en particulier dans ses spécificités slaves. Si le référencement a encore avancé grâce à ces fructueuses circonstances, nous n'avons pas encore porté à la connaissance du plus grand nombre la totalité du corpus des livres publiés aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.
- 52 Par ailleurs notre exploration a privilégié certaines trajectoires qui ont mis en lumière quelques livres, rares, précieux, inattendus. Bien d'autres auraient pu être choisis. J'aurais pu dresser un tableau des dictionnaires – plurilingues, bilingues, unilingues – ou présenter les abécédaires dont les exemples sont nombreux, avec des publications qui remontent jusqu'aux années 1720. Beaucoup d'autres curiosités documentaires auraient pu illustrer nos propos, par exemple, un guide de poche du roumain à l'usage des soldats envoyés en campagne en Moldavie et en Valachie [*Карманная книжка*, 1854], ou encore une édition de 1858 de quelques chansons de Béranger traduites en russe par le poète Vasilij Kuročkin [*Песни Беранже*, 1858]. J'ai évoqué le Lomonosov historien, nous aurions pu mettre en avant la diffusion des travaux du linguiste en affichant la traduction allemande de sa grammaire [*Rußische Grammatik*, 1764]. Voici bien des portes ouvertes vers de possibles et futures valorisations.
- 53 Sous l'impulsion des travaux menés par le chercheur, le bibliothécaire doit prendre entre ses mains cet objet-livre sagement rangé sur une étagère pour qu'il puisse livrer tous ses secrets. Ainsi le livre recommence à vivre sous son regard, pour mieux renaître lorsque le chercheur s'en empare. Les travaux scientifiques sont infiniment précieux pour les professionnels en charge de fonds spécialisés. Ils sont tout à la fois l'élan dynamique nécessaire aux entreprises de signalement et l'inspiration indispensable à toute valorisation.

BIBLIOGRAPHIE

Armogathe Jean-Robert, 1989, *Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne.

Aubé-Elie Catherine, 2010, « Le Père René Marichal », *Unité des chrétiens*, n° 159, juillet, p. 27-29.

Bernard Antonia, 1993, « Kopitar et les débuts de la slavistique européenne », *Revue des études slaves*, t. 65, fasc. 4, p. 799-803, https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1993_num_65_4_6146

Bernard A. (dir.), 2003, *Histoire de la slavistique : le rôle des institutions*, Paris, Institut d'études slaves.

Beshoner J.B., 2002, *Ivan Sergeevitch Gagarin: the Search for Orthodox and Catholic Union*, Notre Dame University Press.

Breillard Jean, Viellard Stéphane, 2015, *Histoire de la langue russe, des origines au XVIII^e siècle*, Paris, Institut d'études slaves.

Elens Antoine, Rouleau François, 1993, *Un collège jésuite pour les Russes. Saint-Georges, de Constantinople à Meudon, 1921-1992*, Meudon, Bibliothèque slave de Paris.

Euvé François S.J., 2020, P. René Marichal (06.04.2020), nécrologie mise en ligne le 9 septembre 2020, <https://www.jesuites.com/p-rene-marichal-sj-06-04-2020/>

Florovsky Georges, 2001, *Les voies de la théologie orthodoxe*. Traduction et notes de Jean-Louis Palierne, Lausanne, Paris, L'Âge d'homme.

Gagarine Ivan, 1856, *La Russie sera-t-elle catholique ?*, Paris, C. Douniol.

Gagarine Ivan, 2010, *Journal : 1833-1842*. Éd. préparée par le Père François Rouleau et Mireille Chmelewsky, Paris, Desclée de Brouwer.

Giot Clotilde, 1993, *Jean Serguéievitch Gagarin, premier jésuite russe et artisan de l'union des Églises*. Thèse de doctorat en histoire, Lyon, université Lyon 3.

Gonneau Pierre, Lavrov Alexandre, 2012, *Des Rhôs à la Russie : histoire de l'Europe orientale (v. 730-1689)*, Paris, Presses universitaires de France.

Crummey Robert, 1970, *The Old believers and the world of Antichrist. The Vyg community and the Russian state, 1694-1855*, Madison, Milwaukee, London, University of Wisconsin press.

Hinrichs Ian Paul, 2001, *The C.H. Van Schooneveld Collection in Leiden University Library, Editorial correspondence and documents relating to Mouton and Company, The Hague, and other papers in the fields of Slavistics and linguistics*. Transl. from the Dutch by Goedeke Gulikers and Robert Fradkin, Leiden University Library.

Histoire de la littérature russe, 1992, T. 1, Des origines aux Lumières. Sous la dir. de E. Etkind, G. Nivat, I. Serman, Paris, Fayard.

Heller Michel, 2015, *Histoire de la Russie et de son empire (1997)*. Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Paris, Perrin.

Kastler Claude, 1974, *La langue tchèque : nouvelle grammaire tchèque pratique et raisonnée*, Paris, Ophrys.

Kastler Claude, 1993, *Grammaire insolite de la langue russe : syntaxe et communication*. Grenoble, université Stendhal.

Kastler Claude, 2000, *Alexandre Voronski. Un bolchévique fou de littérature*, Grenoble, ELLUG.

Kriajeva-Kouzmina Nadejda, 2004, *La description de la langue russe par les auteurs français de la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Thèse de doctorat en langue et littérature slaves, université Nancy 2, <http://docnum.univ-lorraine.fr/public/NANCY2/doc205/2004NAN21011.pdf>.

Kriajeva-Kouzmina N., 2005, « Description de la langue russe par les auteurs français de la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Revue des études slaves*, t. 76, fasc. 4, p. 551-557, https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_2005_num_76_4_6976.

Machek Václav, 1957, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Praha, Nakladatelství Československé akademie věd.

Maître Anne, 2011, « La construction des fonds slaves d'hier à aujourd'hui », ENS de Lyon, mis en ligne le 5 mai 2011, <http://institut-est-ouest.ens-lsh.fr/spip.php?article338>.

Marichal René, 1994, « Une revue de culture religieuse pour la Russie : *Simvol* », *La Nouvelle Revue Théologique*, 116-2, p. 229-237, <https://www.nrt.be/it/articoli/une-revue-de-culture-religieuse-pour-la-russie-simvol-306>.

Marichal René, 2004, « Ivan Sergeevič Gagarin, fondateur de la Bibliothèque slave », *Les Premières rencontres de l'Institut européen Est-Ouest*, Lyon, ENS LSH, 2-4 décembre 2004, Lyon, http://russie-europe.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=57.

Martynov Ivan, 1858, *Les manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris*, Paris, Julien, Lanier, Cosnard et C^{ie} éditeurs.

Moghila Pierre, 1927, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila métropolitaine de Kiev (1633-1646) approuvée par les Patriarches grecs du XVII^e siècle*. Texte latin inédit publié avec introduction et notes critiques par Antoine Malvy et Marcel Viller, de la Compagnie de Jésus, Institut Pontifical oriental de Rome, Paris, G. Beauchesne.

Pierling Paul S.J., 1896-1912, *La Russie et le Saint-Siège, études diplomatiques*, vol. I-V, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}.

Příruční slovník jazyka českého, 1935-1955, České akademie věd a umění, Praha, Státní nakladatelství, 1935-1955.

Rjéoutski Vladislav, Tchoudinov Alexandre, 2013, *Le précepteur francophone en Europe : (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan.

Robin Régine, 1984, *L'amour du yiddish*, Paris, éd. du Sorbier.

Rouët de Journal Marie-Joseph, 1911, *Enchiridion patristicum, loci SS. Patrum, doctorum, scriptorum ecclesiasticorum*, Friburgi Brisgoviae, B. Herder.

Rouët de Journal M.-J., 1922, *La Compagnie de Jésus en Russie : un collège de Jésuites à Saint-Pétersbourg, 1800-1816*, Paris, Perrin.

Rouët de Journal M.-J., 1922, « L'Œuvre des saints Cyrille et Méthode et la Bibliothèque slave », *Lettres de Jersey*, vol. XXXVI, p. 617-620.

Rouët de Journal M.-J., 1922-1957, *Nonciatures de Russie d'après les documents authentiques*. En 5 vol., Città del Vaticano, Biblioteca apostolica Vaticana.

Rouleau François, 1990, *Ivan Kiréievski et la naissance du slavophilisme*. Préface d'Alain Besançon, Namur, Culture et vérité.

Rußische Grammatick, 1764, *Rußische Grammatick verfaßet von Herrn Michael Lomonosow*. Aus dem Rußischen übersetzt von Johann Lorenz Stavenhagen, St. Petersburg, Acad. der Wissenschaften.

Sainte Russie : l'art russe des origines à Pierre le Grand, 2010, Sous la dir. de J. Durand, D. Giovanonni, I. Rapti. Exposition organisée au musée du Louvre, Paris, 5 mars-24 mai 2010, Paris, Musée du Louvre, Somogy.

Schmourlo E., 2000, « Le P. Pierling et ses travaux historiques sur la Russie (1840-1922) », *Plamia*, n° 102, Sèvres, Association Plamia, p. 25-34.

Smith Abby, Budaragin Vladimir, 1990, *Living traditions of Russian faith: books & manuscripts of the Old Believers: an exhibition at the Library of Congress*, May 31-June 29, Washington, Library of Congress, <https://hdl.loc.gov/loc/gdc/gdcscd.00013867203>.

Tchadaïef Pierre, 1862, *Œuvres choisies*. Publiées pour la première fois par le P. Gagarin de la Compagne de Jésus, Paris, A. Franck, Leipzig, A. Franck'sche Verlagshandlung.

Tchaadaev Pierre, 1970, *Lettres philosophiques adressées à une dame*. Présentées par François Rouleau, Paris, Librairie des Cinq continents.

Андреев В. В., 1870, *Раскол и его значение в народной русской истории*. Исторический очерк, Петербург, тип. М. Хана.

Баранкова Галина, 2004, « Отец славянской филологии », *Московский журнал*, 1 июля, <http://rusk.ru/st.php?idar=800836>.

Денисов Андрей, 1911, *Поморские ответы*. Напечатаны с подлинника, Москва, Издание Московского старообрядческого братство честного и животворящего креста Господня, типография П. П. Рябушинского. Fac-similé.

Геллер Михаил, 1997, *История российской империи*. В 3-х томах, Москва, МИК.

Карманная книжка, 1854, *Карманная книжка для русских войнов в походах по княжествам Молдавии и Валахии*. Санктпетербург, в типографии Императорской Академии Наук.

Кельчевский А. Н. (ред.), 2003, *Святой Георгий, Интернат для детей русских эмигрантов во Франции : Константинополь, Намюр, Париж, Медон, 1921-2001*,

Перевод с франц. Н. Ю. Сахаровой, Санкт-Петербург, Русско-балтийский информационный центр « Блиц ».

Костомаров Н., 1895-1903, *Русская история в жизнеописаниях ее главнейших деятелей*. В 2-х томах, Санкт-Петербург, тип. М. М. Стасюлевича.

Острожская Библия, 1988, Фототипическое переиздание текста с издания 1581 года, осуществлено под наблюдением И. В. Дергаевой по экземплярам Научной библиотека им. А. М. Горького Московского государственного университета, Москва, Ленинград, Слово Арт.

Песни Беранже, 1858, Переводы Василия Курочкина, изд. 2-е исправленное и дополненное, С. Петербург, издание А. Смирдина (сына) и Ко.

Товбин К. М. (ред.), 2018, *Русское старообрядчество в истории и современности*. Антология, Калужский государственный университет им. К. Э. Циолковского.

Флоровский, Георгий, 1988, *Пути русского богословия*, Paris, YMCA-Press.

Юхименко, Е. М., 2002, *Выговская старообрядческая пустынь: духовная жизнь и литература*. В 2-х томах. Москва, Языки славянской культуры.

NOTES

1 J'emprunte cette belle et si évocatrice expression de Régine Robin (1939-2021), écrivaine et chercheuse aux nombreux talents, historienne, sociologue, traductrice : « En Europe orientale la traversée des langues se fait dans le quotidien, comme sans y penser » [Robin, 1984 : 17].

2 Toutes les images, à l'exception de celles des ex-libris des dons van Schooneveld et Kastler ainsi que de la photographie de René Marichal, sont extraites de livres du fonds slave des jésuites. La photographie de René Marichal provient de la Province de France de la Compagnie de Jésus.

3 Le recueil a connu deux seuls numéros en 1863 et en 1867, dans lesquels le Père Martynov fait paraître des textes de Meletij Smotrickij (1578-1633), recteur du Collège de Kiev, auteur de la première grammaire du slavon : *Кирилло-Меѳодіевскій сборник*. Выпускъ 1 : *Апология моему странствію на Востокъ*. Сочиненіе Мелетія Смотрицкаго. Издалъ И. Мартыновъ, Leipzig, A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung, Paris, Librairie A. Frank, 1863 ; Выпускъ 2. Издалъ И. Мартыновъ. Парижъ, Лейпцигъ, Въ книжной лавкѣ Франка, 1867.

4 « Une bibliothèque russe » est une expression employée par Evgenij Šmurlo (1854-1934) dans un article publié en 1922 à Rome, dans *La Civiltà Cattolica* [Schmourlo, 2000 : 33].

5 Cette brève évocation biographique de René Marichal s'appuie sur mes souvenirs personnels, sur un entretien publié par Catherine Aubé-Elie [Aubé-Elie, 2010] et une nécrologie parue sur le site de la Compagnie de Jésus [Euvé, 2020].

6 Pour en savoir plus sur Claude Kastler, on peut lire le billet écrit par Lioudmila Kastler sur le blog de nos collections et publié en février 2017 : « Claude Kastler : la passion des livres, des langues et de l'enseignement », <https://fslavesbdl.hypotheses.org/969>, consulté le 11 avril 2022.

7 Cyrille Lucar ou Loukaris (1572-1638) est patriarche d'Alexandrie puis de Constantinople à cinq reprises. Il publie lui aussi en 1633 une confession aux forts accents calvinistes ; sa confession est rejetée par les autorités orthodoxes.

8 Izajasz Trofimowicz-Kozłowski, mort en 1651, est amené de Lwów à Kiev par Mohyla, il devient higoumène d'un monastère à Kiev.

9 *Mährische Legende von Cyrill und Method. Nach Handschriften herausgegeben, mit andern Legenden verglichen und erläutert von Joseph Dobrowsky. Für die Abhandlungen der K. Böhm. Gesellschaft der Wissenschaften, Prag, Gedruckt bei Gottlieb Haas, 1826.*

AUTEUR

Anne Maître

Adjointe à la responsable du département patrimoine et conservation de la Bibliothèque Diderot de Lyon, responsable des fonds Russie et Europe médiane.

IDREF : <https://www.idref.fr/068700598>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000356789031>

La Russie à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (xviii^e-xx^e siècles)

Russia at the Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (18th-20th centuries)

Россия в Лионской академии наук, изящной словесности и искусств (с xviii по xx век)

Marie-Odile Thirouin

DOI : 10.35562/modernites-russes.569

Droits d'auteur

CC-BY

RÉSUMÉS

Français

Une recherche menée en 2021 dans les archives de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, société savante datant du début du xviii^e siècle, a mis en évidence un ensemble de textes témoignant de l'existence de liens entre la Russie et Lyon avant la fondation de l'université locale (1896) et avant la création de la première chaire de slavistique lyonnaise (1920). Ces documents sont de trois natures différentes : lettres (de Russie ou sur la Russie), mémoires manuscrits et enfin discours, ayant donné lieu à publication ou non. Parmi ces textes, on trouve trace de deux ardents patriotes russes, l'un venu d'Ukraine et l'autre de Pologne. Le médecin Danilo Samojlovič (1742-1805) devient en 1785 associé de l'Académie de Lyon pour assurer la promotion et la diffusion de ses idées nouvelles sur le traitement de la peste. Karolina Oleśkiewicz est pour sa part l'auteur d'un long manuscrit intitulé *Révélation sur la Russie*, portrait légitimiste de sa patrie d'adoption rédigé entre 1839 et 1845, peut-être en réponse aux attaques de Custine ou Henningsen contre la Russie. Inversement, plusieurs Lyonnais ont eu à faire avec la Russie au xviii^e et au xix^e siècle, sans même parler du diplomate et écrivain marseillais Claude-Charles de Peyssonnel (1727-1790), auteur d'une *Dissertation sur la langue Sclavone, prétendument Illyrique* (1765), dont on trouve un fragment manuscrit dans les archives de l'Académie. Le médecin et naturaliste Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) tire de son long séjour en Pologne-Lituanie, à la veille du dernier partage de la Pologne, la matière de mémoires pour l'Académie (sur la géographie de la région, ses mœurs, ses habitants), de même que son confrère le naturaliste et minéralogiste Louis Patrin (1742-1815), à propos de la Sibérie. Le contexte change radicalement avec Philippe Benoit (1793-1881), fait prisonnier lors de la campagne de Russie de 1812 : il rapporte de son séjour forcé une longue relation de captivité (*Souvenirs d'un Ardéchois prisonnier de guerre en Russie de 1812 à 1814*), des poèmes et une pièce de

théâtre inédite (*Fédor ou une révolte de serfs en Russie*). Deux lettres de Charles de Pougens (pour l'impératrice douairière Marie et son fils le grand-duc Constantin) et d'Alexandre Moreau de Jonnés (sur la propagation du choléra dans le Sud de la Russie) complètent au XIX^e siècle la collection des documents de l'Académie touchant à la Russie. La Révolution russe de 1917 fait une remarquable irruption dans deux discours de réception à l'Académie, ceux des avocats Pierre Villard (1857-1930) et Jules Millevoye (1852-1930), en 1918 et 1922. Après 1930 et jusqu'au XXI^e siècle, la Russie disparaît pratiquement des activités de l'Académie de Lyon où elle aura été surtout présente, logiquement, pendant la période où cette dernière avait pris l'initiative d'intensifier ses échanges avec l'Europe occidentale.

Русский

Изыскания в архиве Лионской академии наук, изящной словесности и искусств – ученого сообщества, основанного в начале XVIII века – позволили в 2021 году обнаружить совокупность текстов, свидетельствующих о том, что взаимосвязи между Лионом и Россией зародились задолго до открытия университета (1896) и до создания первой кафедры славистики в Лионе (1920). По своему характеру эти источники подразделяются на три вида : письма (из России или о России), рукописные воспоминания и, наконец, как опубликованные, так и неопубликованные публичные речи. Лионские архивные источники сохранили отпечаток двух пламенных российских патриотов, один из них был родом из Украины, другая – из Польши. В 1785 году, став членом-корреспондентом Академии, врач Данило Самойлович (1742-1805) стал заниматься новыми методами лечения чумы. В архиве хранится объёмистая рукопись под названием *Откровения о России* публицистки Каролины Олешкевич. С 1839 по 1845 она создавала в ней портрет своей приемной родины, возможно, в качестве ответа на критику российской монархии у Кюстина или Хеннингсена. Что касается лионской стороны, то несколько деятелей поддерживали отношения с русской культурой в XVIII и XIX веках. Отметим в скобках, что в Лионе сохранился рукописный фрагмент марсельского дипломата и писателя Клода-Шарля де Пейсонеля (1727-1790), автора *Рассуждения о склавонском языке* (1765). Из своего продолжительного пребывания в Речи Посполитой (незадолго до последнего раздела Польши) врач и натуралист Жан-Эмманюэль Жилибер (1741-1814) вынес богатый материал для академических трактатов о географии королевства, его обычаях и населении. Натуралист и минералог Луи Патрэн (1742-1815) написал монографию о Сибири. Совершенно в другом контексте возникли труды Филиппа Бенуа (1793-1881). Во время войны 1812-1814 годов он попал в плен и возвратился во Францию с пространном отчетом о вынужденном пребывании в России (*Воспоминания пленного ардешица во время войны в России в 1812-1814*), со стихами и неопубликованной пьесой *Федор, или восстание крепостных в России*. К архивным находкам о России XIX века относятся также два письма Шарля де Пужана (вдовствующей

императрице Марии Федоровне и ее сыну великому князю Константину) и письмо Александра Моро де Жонеса (о распространении холеры на юге России). Большевистский переворот 1917 года упоминается в двух речах по случаю приема в Академию: адвокатов Пьера Вийяра (1857-1930) и Жюля Мильвуа (1852-1930) соответственно в 1918 и 1922 годах. После 1930 года и вплоть до XXI века Россия практически исчезла из анналов Лионской академии, в которых она занимала какое-то место главным образом в тот период, когда академики стремились способствовать развитию связей между Россией и Западной Европой, что в общем-то вполне логично.

English

Research was carried out in 2021 in the archives of the Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, a learned society dating back to the beginning of the 18th century. It brought to light a set of texts testifying to the existence of links between Russia and Lyon before the foundation of the local university (1896) and the creation of the first chair of Slavic studies in Lyon (1920). These documents are of three different kinds: letters (from Russia or about Russia), handwritten texts, and speeches (whether published or not). Some of these texts show traces of two ardent Russian patriots, one from Ukraine and the other from Poland. Danilo Samojlovič (1742-1805) was a physician and became an associate of the Lyon Academy in 1785 to ensure the promotion and dissemination of his new ideas on the treatment of the plague. As for Karolina Oleśkiewicz, she was a publicist and the author of a long manuscript entitled *Revelations of Russia*, a legitimist portrait of her adopted homeland, written between 1839 and 1845, perhaps in response to Custine or Henningsen's attacks against Russia. On the other side, several inhabitants of Lyon were dealing with Russia in the 18th and 19th centuries, not to mention the Marseilles diplomat and writer Claude-Charles de Peyssonnel (1727-1790), author of a *Dissertation on the Slavone language, allegedly Illyric* (1765) – a handwritten fragment of this dissertation can be found in the archives of the Académie de Lyon. The physician and naturalist Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) draws the subject of memoirs for the Académie (on the geography of the region, its mores, its inhabitants) from his long stay in Poland-Lithuania, right before the last partition of Poland, as did his colleague, the naturalist and mineralogist Louis Patrin (1742-1815), about Siberia. There is a radical change of context with Philippe Benoit (1793-1881) who was taken prisoner during the Russian campaign of 1812: he brought back from his forced stay a long account about his captivity (*Memories of a War Prisoner From Ardèche in Russia*, 1812-1814), poems and an unpublished play (*Fëdor or a revolt of serfs in Russia*). Two letters from Charles de Pougens (for the Empress Dowager Mary and her son the Grand Duke Constantin) and from Alexandre Moreau de Jonnés (on the spread of cholera in southern Russia) complete the collection of academic papers relating to Russia in the 19th century. The Russian Revolution of 1917 made a remarkable appearance in two reception speeches at the Académie, those of lawyers Pierre Villard (1857-1930) and

Jules Millevoye (1852-1930), in 1918 and 1922. After 1930 and until the 21st century, Russia practically disappeared from the activities of the Académie de Lyon where, logically, it was mainly present during the period when Russia took the initiative to intensify its exchanges with Western Europe.

INDEX

Mots-clés

Académie, Lyon, archives, manuscrit, Samojlovič, Gilibert, Oleśkiewicz, Benoit, Peyssonnel

Keywords

Academy, Lyon, archives, manuscript, Samojlovič, Gilibert, Oleśkiewicz, Benoit, Peyssonnel

Ключевые слова

Академия, Лион, архивы, рукопись, Самойлович, Жилибер, Олешкевич, Бенуа, Пейсонель

PLAN

Origine et développement de l'Académie de Lyon
Le patrimoine documentaire de l'Académie de Lyon
Les Russes de l'Académie de Lyon (xviii^e-xix^e siècles)
Karolina Oleśkiewicz
Les académiciens de Lyon et la Russie (xviii^e siècle)

TEXTE

Origine et développement de l'Académie de Lyon

- 1 L'Académie de Lyon est une société savante qui correspond à un « modèle de relations, intellectuelles, savantes et personnelles » [Roche, 1996 : 643] développé en France aux xvii^e et xviii^e siècles. À travers les différentes Académies qu'elle « patronne » alors, la monarchie française favorise le développement d'activités intellectuelles dans des enceintes réservées au débat et aux échanges

entre lettrés et savants [Roche, 1996 : 643]¹. Ce faisant, elle établit « les arts libéraux [...] au-dessus des professions et des métiers » et systématisé « les liens interindividuels de collaboration, d'amitié qui organisaient traditionnellement le réseau des humanistes » [Roche, 1996 : 644]. Le mouvement académique a donc sa place entre la République des lettres de « la première modernité » et « l'âge dominé par la formation spécialisée et la professionnalisation du XIX^e siècle » [Roche, 1996 : 646]. Ces Académies développent au fil du temps une sociabilité qui leur est propre (séances privées, séances publiques, discours de réception, éloges, etc.) ; elles ne se replient pas pour autant sur elles-mêmes et agissent au contraire « comme un élément médiateur entre la société et le monde des spécialistes », organisant des concours, distribuant des prix qui s'adressent à tous les groupes sociaux, au-delà des frontières régionales et nationales, ou procédant encore à des publications destinées à diffuser les connaissances (dictionnaires, journaux, mémoires et autres) [Roche, 1996 : 647]. Selon Daniel Roche,

de Richelieu à la Révolution, l'académisme a été un lieu unifié par la sociabilité et la civilité, propice en cela à la cohésion des activités littéraires, historiques, savantes, artistiques : l'art de bien dire – et de bien écrire – y fait partout accéder à la visibilité et démontre l'utilité publique du mouvement académique [...] qui unit les pouvoirs de l'expertise à la proclamation d'une volonté de service dans tous les domaines [Roche, 1996 : 645, 648]².

- 2 À la veille de la Révolution, à côté des grandes sociétés parisiennes, on dénombre en France une quarantaine de sociétés plus modestes, traditionnellement méfiantes « envers les *gros messieurs* de la capitale »³ [Roche, 1996 : 648] et soucieuses de leur ancrage dans la vie économique et culturelle locale. L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon en fait partie : dès son origine et 200 ans avant que Lyon ne soit dotée d'une université en 1896⁴, elle « s'est voulue au croisement de la science et des besoins de la cité » en soutenant « le progrès technique, environnemental et social » et en stimulant « la création et la réflexion » [Favre d'Arcier, 2021 : 7]. Ont d'abord existé à Lyon deux Académies informelles, l'Académie des sciences et belles-lettres, fondée en 1700, plutôt « littéraire » au sens où on l'entend aujourd'hui, et l'Académie des beaux-arts, fondée en 1713 et

quant à elle divisée en trois classes (physique, mathématiques, arts) ; elles obtiennent chacune des lettres patentes⁵ en 1724 avant de fusionner en 1758. Les locaux de la nouvelle Académie sont alors à l'hôtel de ville. Elle compte à cette époque quarante membres et est divisée en deux classes : sciences ; belles-lettres et arts (ou lettres).

- 3 L'Académie de Lyon est dissoute en 1793, date à laquelle la Convention supprime « toutes les Académies et toutes les sociétés littéraires patentées » [Mazauric, 2017 : 85] ; elle renaît en 1800 pour revenir progressivement à son fonctionnement antérieur, cette fois dans les locaux du Grand Collège (actuel lycée Ampère) et dans le contexte nouveau de cette « professionnalisation » du XIX^e siècle décrite par Daniel Roche. Elle s'y adapte : « l'Académie accompagne le développement économique de la ville », grâce à ses membres ingénieurs, et s'implique « dans la transmission du savoir et l'éducation populaire », comme dans la protection de la santé publique et « dans le développement urbain » [Barale, 2021 : 6]. « L'Académie reconstituée (peine toutefois [ndla]) à récupérer ses fonds de livres, manuscrits et œuvres d'art », qu'elle retrouve « à peu près au moment où elle s'installe pour un siècle et demi au Palais des arts (ou palais Saint-Pierre), en 1824⁶ » [Crépel, Hausberg, 2018 : 242-243]. Ces fonds, dont l'Académie garde la propriété, entrent en 1831 dans la bibliothèque du palais des Arts, sorte de seconde bibliothèque municipale où sont conservés les ouvrages des sociétés savantes. En 1912, au moment de la fusion des bibliothèques de la ville, l'Académie reprend ses fonds propres, mais en 1960, faute de place, elle en cède une grande partie à la bibliothèque municipale et à la bibliothèque universitaire. Une fraction de ces collections (revues anciennes et volumes reçus des sociétés savantes françaises et étrangères) disparaît dans l'incendie de cette dernière bibliothèque en 1999 [Micol, 2000].

Le patrimoine documentaire de l'Académie de Lyon

- 4 Depuis 1975, l'Académie de Lyon est installée dans les locaux du palais Saint-Jean, l'ancien archevêché sis au bord de la Saône et échu à la ville de Lyon au moment de la séparation de l'Église et de l'État. Elle compte aujourd'hui cinquante-deux membres titulaires, répartis en

deux classes (sciences et lettres⁷), des titulaires émérites, des membres d'honneur et des correspondants. Cette société choisie (le recrutement se fait par cooptation) se réunit chaque semaine en séance ordinaire, ouverte au public ; le fonctionnement interne de l'Académie, ses publications et sa réflexion propre donnent lieu à des séances privées et à diverses commissions qui se réunissent à intervalles réguliers. La présidence est annuelle et revient alternativement à chacune des deux classes. Parmi les « présidents de prestige » se distinguent le maire de Lyon Édouard Herriot, en 1950, et le cardinal Pierre Gerlier, en 1952. Les classes sont chacune dotées d'un secrétaire et d'un secrétaire adjoint élus pour quatre ans [Crépel, Hausberg, 2018 : 268]⁸.

- 5 Le patrimoine documentaire conservé à l'Académie peut être consulté sur place⁹. Les registres, rapports et procès-verbaux de séance, tenus à partir de 1714 par les secrétaires successifs de l'Académie, représentent la source majeure permettant de suivre l'activité de la compagnie et de situer les personnes ; les mémoires, régulièrement publiés à partir du milieu du XIX^e siècle, quoiqu'à des intervalles et sous des formes variables, constituent une autre source précieuse. Depuis 2001, les *Mémoires* sont annuels ; ils donnent l'état de l'Académie au cours de l'année écoulée, le texte ou le résumé des communications et conférences entendues lors des séances ordinaires et, enfin, des études sur l'histoire de l'Académie et sur son patrimoine dont sont présentés quelques spécimens. Dans la bibliothèque de l'Académie sont conservés les travaux publiés des académiciens à côté d'ouvrages provenant des legs reçus¹⁰. Dans les archives, on trouve le texte original des discours et mémoires lus en séances (depuis 1736), divers manuscrits et notes de la main des académiciens, ainsi que la correspondance reçue par l'Académie au fil des ans, qu'il s'agisse de lettres ou de manuscrits entiers, envoyés à l'appui de candidatures, ou dans le cadre de concours, ou encore pour information. Ces manuscrits ont généralement fait l'objet d'une présentation en séance, parfois sous forme de résumés ou de comptes rendus dont on a aussi en principe conservé le texte.
- 6 Ces fonds riches et variés ont donné lieu, au fil du temps, à plusieurs classements et catalogages¹¹. Ils sont mis en valeur par les *Mémoires* et – sans parler de la récente exposition aux archives municipales – par les ouvrages généraux consacrés à l'Académie et aux

académiciens [Dumas, 1839-1840 ; *Dictionnaire*, 2017]. Pourtant, dans ces fonds, se cachent encore des trésors, comme sans doute dans ceux de la chambre de commerce de Lyon, troisième chambre de commerce de France à recevoir ses lettres patentes du roi en 1702, dont les annales se trouvent, depuis 2016, aux archives départementales du Rhône. Une première exploration des archives de l'Académie de Lyon a en tout cas révélé la présence de documents manifestant l'existence de liens entre la Russie et Lyon, avant même l'existence de son université et la création en 1920 de la première chaire de slavistique sur la place lyonnaise. Ces documents sont de trois natures différentes : lettres (de Russie ou sur la Russie) ; textes manuscrits ayant ou non déjà donné lieu à publication, destinés en général à une lecture ou à un compte rendu publics (relation de voyage, essai scientifique, fragment d'étude linguistique, traité général sur la Russie, poème) ; discours contenant des réactions à l'actualité russe.

Les Russes de l'Académie de Lyon (xviii^e-xix^e siècles)

- 7 On trouve trace dans les archives de deux personnalités russes seulement, mais hautes en couleur et entourées d'un certain mystère. Ces deux ardents patriotes viennent l'un d'Ukraine et l'autre de Pologne. Il s'agit pour le premier d'un chirurgien et médecin du xviii^e siècle dont le nom connaît plusieurs translittérations. Daniel ou Danylo Samojlovič – selon l'orthographe qu'il adopte dans les quatre lettres conservées à Lyon (Данило Самійлович Самойлович-Сушковський) – est né en 1742 à Ianivka dans la province de Tchernihiv dans le Nord de l'Ukraine actuelle, et est décédé en 1805 à Mykolaïv, une ville de chantier naval fondée en 1789 au confluent du Bouh et de l'Inhoul, à 400 km au sud de Kyiv¹². Samojlovič obtient le titre de docteur en médecine en 1767, à l'issue de sa formation à l'Académie Mohyla de Kiev et dans les hôpitaux de Moscou et de Saint-Petersbourg. Il s'intéresse aux maladies infectieuses, en particulier à la peste qui devient son sujet de spécialité et dont il suit la propagation, en qualité de médecin aux armées, pendant la guerre russo-turque (1768-1774), de la Moldavie à la Pologne et à Moscou. De 1776 à 1783, avec l'accord des autorités médicales russes, il séjourne

en Europe occidentale à ses frais, d'abord à Strasbourg et à Leyde, où il se forme en obstétrique dans les universités locales, puis à Paris d'où il s'efforce de faire connaître ses expériences et ses idées nouvelles concernant la propagation et le traitement de la peste. De retour en Russie, il est chargé de 1784 à 1799 de lutter contre cette maladie, principalement à Kherson sur le Dniepr (mais aussi Ivanivka près d'Odessa) : de là, il sillonne les provinces du Centre et du Sud de l'Ukraine administrées par son protecteur, le prince Potëmkin. À l'occasion de ses voyages, en particulier pendant le nouveau conflit entre Russes et Turcs qui favorise l'expansion de la maladie, il réorganise les services de quarantaine russes. De 1800 à 1805, date de son décès, il est stationné à Mykolaïv, à 60 km de Kherson [Криштопа, 2001, 473-474]. Sa mémoire est aujourd'hui encore honorée en Ukraine et en Russie, en sa qualité de réformateur et de modernisateur de la médecine dans l'Empire russe.

- 8 Samojlovič n'est pas le seul étudiant ou médecin slave présent en Europe occidentale dans les années 1780, mais il est le premier, semble-t-il, à publier hors de l'empire de Russie, en français. Plusieurs lettres et opuscules paraissent en effet à Paris, entre 1781 et 1785, et sont regroupés en 1787 dans un volume de deux cents pages publié chez le libraire Le Clerc, quai des Augustins [Samoïlowitz, 1787]. Une longue énumération de ses titres et grades manifeste l'ambition du personnage, à la fois personnelle et patriotique¹³, mais aussi son intelligence pratique : Samojlovič s'entend à mobiliser avec une belle énergie le réseau des sociétés savantes d'Europe occidentale, au-delà des institutions purement médicales. Depuis son quartier général parisien, il multiplie les contacts personnels et institutionnels dans toute l'Europe, en Italie et en Allemagne, mais surtout en France, en Angleterre et en Écosse (les médecins anglais et écossais sont alors en vogue à la Cour de Russie, surtout du fait de leur réputation en matière de maladies infectieuses [Foland, 2014 : 237]). Ces efforts n'ont pas toujours été couronnés de succès : Samojlovič n'a pas réussi à se faire inviter à Londres et Édimbourg ni à entrer dans les sociétés de médecine anglaise et écossaise, comme en témoigne sa correspondance avec William Cullen, médecin et familier de la princesse Ekaterina Daškova [Appleby, 1985 : 411]¹⁴. Mais inlassablement, Samojlovič a continué à correspondre depuis Kherson avec l'élite scientifique européenne, accueillant à l'occasion

les visiteurs occidentaux qui font leur apparition sur les bords de la mer Noire [Appleby, 1985 : 412-413].

- 9 Les lettres de Samojlovič envoyées à Lyon – où il ne s'est pas davantage rendu qu'en Angleterre – font partie de cette stratégie de diffusion et de promotion. Les trois premières, adressées au secrétaire de la classe des sciences, Marc Antoine Louis Claret de Fleurieu de La Tourrette, sont envoyées de Paris, « chez Mr le Chevalier, Maître de pension Rue Montmartre près St Eustache » (Ac. Ms 268-IV f° 122, Ac. Ms 268-IV f° 123-124, Ac. Ms 268-IV f°140) : celle du 28 octobre 1782 sollicite pour son auteur le statut d'associé de l'Académie de Lyon et, envoyée « sous l'adresse de Mr de Flesselles », lui-même académicien et puissant intendant de Lyon, est accompagnée d'exemplaires de sa production en français ; restée sans réponse, la demande est renouvelée par le fougueux médecin le 25 novembre 1782 ; elle reçoit cette fois une réponse le 10 décembre de la même année (mention manuscrite de La Tourrette sur la lettre du 25 novembre 1782), réponse qui ouvre la perspective d'un examen favorable de la requête par la compagnie ; le 19 juin 1783, Samojlovič, toujours impatient, écrit une troisième fois, sachant « que le temps approche auquel je serai obligé de me rendre dans ma Patrie » : il sollicite « la permission d'user, à la tête de mon mémoire (sur la peste, à paraître en 1783, [ndla]), du titre littéraire qu'elle veut bien m'accorder dans la suite quoique je ne sois pas encore inscrit au nombre des vôtres jusqu'au temps de mon élection ». Cette autorisation d'user par anticipation de son titre d'associé lui est naturellement refusée ; Samojlovič se tient à cette décision jusqu'à son admission officielle, le 20 décembre 1785.
- 10 La quatrième et dernière lettre de Samojlovič adressée à La Tourrette, écrite le 12 [1^{er}] février 1785 à Kherson, contient plus de défauts de langue que les précédentes, mais c'est la plus longue et la plus intéressante sur le plan scientifique puisqu'elle détaille les observations que Samojlovič a faites à l'aide de son microscope Dellebarre, à lui offert par son protecteur [Foland, 2014 : 231-247]¹⁵, lors de la dissection de cadavres de victimes de la peste bubonique (Ac. Ms 268-IV f°224-225)¹⁶. Jed Foland, historien de la médecine à Oxford, estime que ces résultats, présentés par Samojlovič comme révolutionnaires, sont en réalité décevants, du fait des limites de l'instrument utilisé, ou encore du fait d'un défaut d'observation de la

part du médecin russe [Foland, 2014 : 248]¹⁷ : Samojlovič, sans récuser tout à fait la responsabilité de « la corruption de l'air », a certes identifié le rôle du contact avec des personnes et avec des objets infectés dans la propagation de la maladie, mais il résiste vigoureusement à l'idée que la peste se diffuse par le biais d'« animalcules » comme certains le soutiennent déjà à l'époque [Foland, 2014 : 220-221, 226]¹⁸. Le zèle qu'il met à combattre « ce fléau si terrible de tant de siècles » ne passe en tout cas plus par Lyon, puisque là s'arrêtent ses contacts avec l'Académie du lieu. Il ne semble d'ailleurs pas qu'il y ait eu de réponse faite à cette dernière lettre.

Karolina Oleśkiewicz

- 11 La présence de notre seconde personnalité russe dans les archives de l'Académie est plus surprenante encore. Il existe en effet un manuscrit isolé de quatre-vingt-deux pages, non relié, sans date, intitulé *Révélations sur la Russie de Mme C. d'Oleskewitch* (Ac. Ms 292 f°262-304). L'identité de ce mystérieux auteur, dont le nom connaît plusieurs graphies (Caroline, Karoline ou Karolina d'Oleskevich, d'Oleskewicz, d'Oleskiewicz ou encore Comtesse d'Oleskewitch) est malaisée à établir : il s'agit sans doute d'une sorte de double de la comtesse de Ségur qu'elle précède de vingt ans¹⁹. Une encyclopédie polonaise du milieu du XIX^e siècle présente Karolina Oleśkiewicz comme un auteur de Wolynie connaissant bien le français, « langue de ses œuvres publiées à Paris » [Adamowicz, 1865, 19 : 851]. Elle figure enfin dans un curieux essai du début du XX^e siècle parmi « les Polonaises qui contribuèrent à faire connaître leur pays à la France » en écrivant « en français des ouvrages où elles mirent toute leur âme, toute leur nostalgie et toute leur poésie » [Ducraine, 1918 : 140-141]. L'information est corroborée par nos propres recherches bibliographiques [Saint-Félix, 1835]. Dans les lettres russes à leur tour, *Каролина Олешкевич* est connue pour sa traduction en français du *Coup de pistolet* de Puškin [Pouchkin, 1834 : 346-360]. Un manuscrit français de Karolina Oleśkiewicz, daté de 1815, est en outre conservé à Moscou [Афанасьев, 2013 : 375], correspondant peut-être à son *Jugement sur la France*, publié ultérieurement [Oleśkiewicz, 1834 : 200-206]. Cette dame a-t-elle par ailleurs un rapport avec le peintre polonais Józef Oleszkiewicz (1777-1830), établi en Russie à partir de 1810 ? Ce peintre est l'auteur d'un

célèbre portrait de Mickiewicz, de 1828, et a été immortalisé par le même Mickiewicz dans un poème du cycle *Aïeux* qui porte son nom, *Oleszkiewicz* [Mickiewicz, 1882 : 177-182]. Si l'on en croit Mickiewicz, Józef Oleszkiewicz aurait prédit l'inondation catastrophique du 7 novembre 1824 à Saint-Pétersbourg, inondation qui fait l'objet du *Cavalier de bronze* de Puškin, mais aussi de l'un des textes publiés en France par Karolina Oleśkiewicz. Serait-elle cette Karolina Andrzejewska avec laquelle Józef Oleszkiewicz a conclu un mariage de convenance en 1806 en Wolynie, à l'époque où il vivait chez son bienfaiteur Oleksandr Chodkiewicz [Ryszkiewicz, 1978 : 756-757] ? Peu d'amis pétersbourgeois du peintre prophète savaient qu'il était marié [Пржецлавский, 2010 : 309].

- 12 Ces informations disparates et fragmentaires n'autorisent que des conjectures et n'expliquent pas la présence de Karolina Oleśkiewicz en France sous la monarchie de Juillet ni celle de son manuscrit dans les archives de l'Académie de Lyon. Le texte, rédigé dans un français impeccable, est si parfaitement calligraphié qu'on pourrait croire à une copie : Karolina Oleśkiewicz a-t-elle diffusé plus largement son texte ? Figure-t-il dans les archives d'autres Académies ? Malheureusement, il n'a pas laissé non plus de trace, à ce qu'il semble, dans les comptes rendus de séances de l'Académie, de sorte que l'on ignore pour l'instant la réception qui en a été faite à Lyon. Une allusion à la mort de Puškin et à « l'exposition de l'an 1838 » dans le dernier chapitre, permet d'imaginer que ce manuscrit a été rédigé entre 1839 et 1845. Peut-être même s'agit-il d'une réfutation des *Révélations sur la Russie* de C. F. Henningsen, ouvrage dont notre manuscrit prend le contre-pied²⁰ ? L'introduction le suggère :

En essayant aujourd'hui de donner à l'étranger quelques notions sur la Russie, notre but est surtout de combattre par des faits d'une vérité incontestable, les erreurs de quelques auteurs qui ont écrit sur ce pays, sans le connaître, sans l'avoir jamais visité. Dans leur désir immodéré de satisfaire la curiosité dont la nation russe est devenue depuis quelque temps l'objet pour toute l'Europe, ces Messieurs ont profité de quelques anciennes chroniques, qui leur sont parvenues à demi défigurées, et se sont empressés de bâtir là-dessus toute une Russie idéale. Ils nous la dépeignent dans leurs écrits, toute barbare, toute asiatique, idolâtre même parfois ; telle enfin que leur imagination la leur représente dans des rêves romantiques. Elle

apparaît aux uns, semblable au formidable Briarée, dont les cens bras étreignent déjà l'Europe épouvantée. Les autres considèrent ses peuples comme une horde de barbares, obéissant aveuglement aux caprices d'un tyran despote. D'autres encore, s'appuyant sur l'esclavage du paysan russe, nous le montrent expirant victime des mauvais traitements de son farouche suzerain. Presque tous font de la Russie un épouvantail pour l'humanité. (f°262)

- 13 *Les Révélations sur la Russie* de Karolina Oleśkiewicz sont donc une réaction à des représentations jugées partiales, de la part d'étrangers mal informés et mal intentionnés, de la « chère patrie adoptive » (f° 295v) de l'auteur : à la Russie « idéale », « romantique », c'est-à-dire imaginaire, qu'on croit connaître en France, elle substitue le tableau d'une Russie qu'elle présente comme vraie du fait de l'expérience qu'elle en a. Cette apologie, destinée à transformer « un épouvantail pour l'humanité » (f° 262v) en un lieu séduisant, comporte une introduction et neuf chapitres : « De la Religion », « Du Souverain », « Des Lois », « De la Société », « Le Peuple », « Du Clergé », « Du Commerce », « Mœurs et Usages », « Observations générales ». L'apologie opère d'abord un mouvement descendant, depuis la religion chrétienne, source supérieure de l'existence russe lui permettant de « supporter les plus cruelles épreuves sans en être ébranlée » (f° 264r), jusqu'au peuple, en passant par ses souverains exemplaires, en particulier Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er} (f° 264v²¹), et par un ordre social stable et équilibré. L'apologie rebondit ensuite, à partir de l'évocation du clergé qui, sous le contrôle des souverains, n'épargne pas sa peine « pour entretenir les principes religieux dans les cœurs de leurs compatriotes » (f° 287v), vers une conclusion générale qui place la Russie au sommet de la civilisation « où elle avance à pas de géant sans se laisser corrompre par elle » (f° 297v), à la différence de l'Occident. Le seul reproche que Karolina Oleśkiewicz fait aux Russes, c'est d'apprendre trop de langues étrangères et de préférer ce qui est étranger à ce qui se fait chez eux – mais, leur dit-elle, bientôt, la France va apprendre le russe :

Croyez bien que la France ne manquera pas de bonne volonté pour étudier votre langue si riche et votre littérature si neuve et si originale. D'ailleurs vous êtes tenus de la payer de ses procédés à votre égard ; sa langue fait le fondement de votre éducation ; il est juste que la vôtre devienne le complément de la sienne. (f° 300v)

- 14 La prédiction de Karolina Oleśkiewicz s'est moins bien vérifiée que celle de l'inondation de Saint-Pétersbourg par le peintre Józef Oleszkiewicz. Néanmoins, cette dame n'est pas la seule à croire l'heure de la Russie venue : sous le zèle que notre auteur déploie en faveur de son pays, on reconnaît les thèses patriotiques et conservatrices de Nikolaj Karamzin dont elle cite le nom et paraphrase la fameuse *Histoire générale de la Russie*. Son portrait d'une Russie légitimiste, pôle de stabilité insensible à la « mode » parce qu'elle est restée fidèle à sa vocation chrétienne, correspond d'ailleurs assez bien aux milieux littéraires et politiques parisiens que Karolina Oleśkiewicz semble fréquenter, si l'on en juge par le type de presse où elle choisit de publier ses textes. A-t-elle songé à publier celui-ci ? L'a-t-elle fait ? L'article sur la littérature russe qu'elle annonce (f° 298r) a-t-il vu le jour ? Sa stratégie visant à inverser l'image de la Russie en lui gagnant l'élite savante de la France, a en tout cas échoué. La Russie ne parvient pas à incarner aux yeux de l'Occident ce modèle antirévolutionnaire que notre auteur polonais voit en elle :

Va donc heureuse fiancée d'un glorieux avenir ! Va servir d'exemple aux autres nations d'Europe. [...] Dans leurs débats contre elles-mêmes, elles sacrifient le bien qu'elles ont, pour en trouver un qu'elles ne connaissent point. Elles rejettent et reprennent leurs croyances, elles changent et rechargent d'autorités, aucune d'entre elles n'est encore parvenue au but qu'elle s'était proposé. Puisque toutes les nations d'aujourd'hui sont dans un état de crise et de souffrance, toi seule, ô Russie, tu as trouvé le point de mire de la vie, le seul chemin qui conduit au bonheur, tu l'a<s> trouvé au fond de ton cœur. La foi a fait ton salut ! (f° 302v)

Les académiciens de Lyon et la Russie (xviii^e siècle)

- 15 Les archives de l'Académie de Lyon gardent encore la trace d'autres contacts avec la Russie, à l'initiative de Français cette fois. Au xviii^e siècle, deux académiciens lyonnais, Jean Emmanuel Gilibert et Louis Patrin, ont séjourné longuement aux confins de l'Empire russe dont ils ont rapporté nombre d'observations et d'impressions. Mais

avant d'en traiter, il faut signaler un curieux manuscrit de trois pages (Ac. Ms 158bis f°71-73), intitulé *Dissertation de la langue Sclavone prétendue Illyrique, Par Monsieur de Peyssonnel, ci-devant Consul pour sa majesté auprès du Khan des tartares*. Ce Claude-Charles de Peyssonnel (1727-1790) est un diplomate et écrivain français qui a passé une trentaine d'années dans l'Empire ottoman, en Crimée, en Crète et en Anatolie. Le khanat dont il est question dans le titre du manuscrit est le khanat de Crimée, issu au xv^e siècle de l'éclatement de l'Empire turco-mongol, sur la rive nord de la mer Noire. Allié et vassal de l'Empire turc, le khanat de Crimée est annexé en 1783 par l'Empire russe. C'est d'ailleurs à partir de cette date qu'on trouve dans la région Danilo Samojlovič, alors que Claude-Charles de Peyssonnel la quitte pour rentrer en France en 1782. Son père, un avocat marseillais du nom de Charles de Peyssonnel (1700-1757), a lui-même longtemps représenté la France à Constantinople et Smyrne. Avant de partir de France vers 1730, Charles père avait participé en 1726, avec son frère Jean-André Peyssonnel (1694-1759), à la fondation de l'Académie de Marseille. Ce Jean-André, médecin-naturaliste et voyageur, célèbre pour ses travaux sur le corail, a quant à lui été associé de l'Académie de Lyon²². Son neveu Claude-Charles a-t-il cherché à le devenir à son tour après son retour en France ? Est-ce la raison de la présence de ce manuscrit dans les archives lyonnaises ? S'agit-il d'un manuscrit autographe ou d'une autre main ? De quand date-t-il exactement ? A-t-on affaire à des notes ou au résumé partiel d'un ouvrage de Claude-Charles, présenté en séance peut-être dans la perspective d'une élection ? Ces questions n'ont pas de réponse à ce jour.

- 16 Tout ce que l'on peut dire, c'est que le manuscrit de l'Académie de Lyon est un montage de citations qui s'achève abruptement ; ces citations sont tirées des vingt-neuf premières pages du prologue (qui en compte trente-quatre) d'un livre que Claude-Charles de Peyssonnel a publié à Paris en 1765 en le dédiant « à Messieurs de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres » :

Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube & du Pont-Euxin ; suivies d'un Voyage fait à Magnésie, à Thyatire, à Sardes etc. Contenant une Relation de ce qu'il y a de plus curieux en Monuments Antiques, Inscriptions, Médailles, dont plusieurs n'étaient pas encore connus ;

& précédées d'une Dissertation sur l'origine de la Langue Sclavone, prétendue Illyrique. Par M. de Peyssonnel, ci-devant Consul pour Sa Majesté auprès du Khan des Tartares, puis Consul Général dans le Royaume de Candie, aujourd'hui Consul à Smyrne, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, et Associé libre de celle de Marseille²³.

- 17 La « dissertation » placée en tête de cet ensemble savant est en réalité une réfutation en règle des thèses protochronistes d'un auteur originaire de Raguse en Croatie. Peyssonnel ne le nomme pas, mais il lui reproche vigoureusement de croire à l'origine endogène, et non pas exogène, des langues slaves parlées dans les Balkans :

Il a paru il y a quelque temps un petit Discours en Italien sur l'origine de la Langue Illyrique ou Sclavone ; le but de l'Auteur étoit de prouver qu'on doit regarder cette Langue comme l'ancienne Langue Illyrique ou Dalmate ; qu'elle est née en deça du Danube, & n'a pas été introduite dans l'Illyrium par les Barbares. [...] Mon projet est de prouver que cette Langue a été portée du Nord au Sud par des Peuples qui ont successivement envahi ces Contrées ; & que l'Illyrium, & toutes les Provinces Cisistrienes, ou en deça du Danube, ont été le dernier terme de leur émigration : on n'y parle en effet cette Langue que depuis les incursions que ces Peuples y ont faites en divers temps, sous les différents noms d'Avares, de Slaves, de Patzinacites, de Bulgares & de Chrobates. [...]
... une Ville (Raguse, ndla) où commence<nt> de regner la bonne discipline, l'amour des Lettres, & le bon goût, semble être fâchée de devoir sa Langue à des Peuples aussi Barbares que les Slaves, qui n'avoient d'autre vertu qu'une bravoure féroce, & d'autres occupations que la guerre²⁴. [Peyssonnel, 1765 : 7, 9, 10]

- 18 S'appuyant sur de nombreuses sources, antiques et modernes, Peyssonnel démontre au contraire que les anciens habitants de l'Illyrie n'avaient pour langue que le grec et le latin et qu'au fil du temps, ils ont adopté la langue de leurs envahisseurs slaves successifs. Le manuscrit de Lyon (rédigé dans les années 1780 ?) et sa source directe prennent donc place dans un type de controverse savante somme toute banal : Peyssonnel met toute son autorité institutionnelle en jeu pour s'élever contre l'élaboration d'un « roman national » qu'il juge pseudoscientifique. Il récuse la tentation qu'il y a à se projeter soi-même dans l'histoire dans le but de prouver

l'antiquité du peuple auquel on appartient ainsi que son autonomie linguistique, culturelle ou ethnique. Il existe de multiples variantes de cette pratique comme, à l'époque de Peyssonnel encore, le fameux « sarmatisme » en vogue dans la petite noblesse polonaise qui prétend descendre directement des Sarmates, nomades de la steppe pontique dont elle aurait conservé intacts la vaillance et le goût de la liberté. N'est-ce pas finalement à cette tentation de l'autopromotion rétrospective que cède Karolina Oleśkiewicz aussi ?

- 19 Avec Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814²⁵), on quitte les rives de la mer Noire pour gagner un territoire aux confins de la Lituanie, de la Pologne et du Belarus actuels, trois pays qui entretiennent le souvenir de Gilibert²⁶. À l'époque, ce territoire faisait partie de la république des Deux Nations (union du royaume de Pologne et du grand-duché de Lituanie), jusqu'à son intégration dans l'Empire russe en 1795. Gilibert y séjourne d'octobre 1775 à avril 1783, six ans à Hrodna, aujourd'hui en Belarus) et deux ans à Wilno en Lituanie. C'est un Lyonnais, médecin et naturaliste comme son confrère marseillais Jean-André Peyssonnel. Mais sa carrière médicale n'est pas non plus sans évoquer celle de Danilo Samojlovič, son contemporain immédiat : selon Jean-Pierre Gutton, le mérite de Gilibert est en effet d'avoir promu – à l'instar de Samojlovič – une « médecine pratique ou d'observation », par ses publications comme au fil de ses fonctions officielles de praticien et d'enseignant. Après ses études à Montpellier, il est agrégé au collège de médecine de Lyon, puis, à son retour de Pologne-Lituanie, nommé médecin des épidémies et médecin à l'Hôtel-Dieu ; il préside la société d'Agriculture, autre société savante lyonnaise patentée en 1761, et le jury de l'école vétérinaire de Lyon, fondée en 1762 ; il met aussi sur pied un programme d'éducation sanitaire des populations et un plan de travail relatif au traitement des épidémies [Gutton, 2006, 369-371]²⁷.
- 20 Toujours est-il qu'à l'époque où Samojlovič séjourne en France, Gilibert, lui, se trouve en Lituanie : pour échapper à des déboires financiers comme à quelques inimitiés personnelles²⁸, il a accepté en 1775 de se rendre dans le grand-duché à l'invitation de Tadeusz Downarowicz, « venu en France recruter des cerveaux » pour l'« ambitieux programme de développement économique » élaboré par le grand trésorier de Lituanie, Antoni Tyzenhauz (1733-1785). Le 9 mai 1776, à Grodno, Gilibert signe avec ce dernier un contrat qui

l'engage pour dix ans et qui « porte essentiellement sur la création d'une école de médecine, mais aussi sur la formation d'élèves, la mise sur pied d'un jardin botanique et d'un musée d'histoire naturelle, la rédaction d'une histoire naturelle du duché de Lituanie » [Gutton, 2006 : 373]. Les deux premières années voient la mise en œuvre de ce programme. Les rapports de Gilibert avec Tyzenhauz comme avec le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, dont il est conseiller aulique et médecin, sont excellents. Mais les choses se gâtent ensuite : Gilibert se plaint dans ses lettres de ses conditions de vie et de travail. Tyzenhauz, « fastueux et brouillon » [Gutton, 2006 : 372], objet d'une cabale orchestrée par les proches du roi, tombe en disgrâce en 1780. Stanislas arrive à retenir Gilibert et à lui faire accepter en 1781 la chaire d'histoire naturelle (spécialement créée pour lui) à l'université Wilno qui, en 1802, fait de ce médecin lyonnais un de ses membres associés [Jobert, 1941 : 256]²⁹. Gilibert, ici aussi, crée un jardin botanique. Une rocambolesque affaire d'empoisonnement dont il a été victime [Burba, Parent, 2019]³⁰, divers griefs administratifs et financiers, sa charge de travail, le mal du pays aussi, l'amènent en 1783 à regagner Lyon [Daszkiewicz, 2014, 57-60] d'où il continue néanmoins de correspondre avec son collègue Jacques Briotet [Edel, 2009 : 13-22 ; 2011 : 365-367 ; Parent, 2020 : 234-255], qui enseigne l'anatomie à Wilno, et avec le roi Stanislas.

- 21 À la différence de Piotr Daszkiewicz et d'Arnaud Parent qui insistent sur l'imposant legs scientifique laissé par Gilibert à la Pologne et à la Lituanie, Jean-Pierre Gutton considère le séjour polono-lituanien du médecin lyonnais comme un échec et un « exemple des déceptions des philosophes hôtes des despotes éclairés » : soucieux de réformes, Gilibert se serait montré trop impatient face aux « résistances d'un vieux royaume » aux prises avec une situation politique complexe et avec les appétits de ses voisins [Gutton, 2006 : 376-377]. Toujours est-il que dans les années qui suivent son retour (et avant son engagement politique hasardeux dans les événements révolutionnaires), Gilibert tire de son expérience lituanienne la matière de réflexions dont Lyon garde la trace. Dès le 20 mai 1783 en effet, un mois après son retour, il prend la parole à l'Académie sur le sujet de « La géographie naturelle du Grand-Duché de Lithuanie », comme les registres de la compagnie en font foi ; à la suite de cette conférence, il devient associé de l'Académie le 3 juin 1783, puis

membre titulaire le 11 mai 1784 [David, 2017 : 590]. En 1787, il donne cette fois lecture d'un « Tableau de l'économie rurale en Lithuanie³¹ » dans une séance publique de la Société d'agriculture de Lyon. En outre, parmi les dix-neuf manuscrits de Gilibert, rédigés entre 1783 et 1790 et conservés dans les archives de l'Académie, trois textes se rapportent directement à son séjour en Pologne-Lituanie : « Tableau physique et moral de la Pologne sur la fin du dix-huitième siècle » (1783), lu dans une séance de l'Académie de Lyon le 26 août 1784 (Ac. Ms 154 f°170-175)³² ; « Mémoire sur les forêts de Lithuanie » (1784), lu la même année à la Société d'agriculture (Ac. Ms 154 f°176-181)³³ ; « Recherches sur l'état actuel des Juifs en Pologne et dans le grand duché de Lituanie » (sans date, vers 1789, Ac. Ms 154 f°184-191)³⁴, dont on ne sait s'il a été prononcé en public.

- 22 Ces trois textes, destinés à être proférés, recourent à des effets oratoires marqués : ils ne sont pas strictement scientifiques et sont chargés d'affectivité. Les deux premiers, proches par la date de rédaction, sont aussi proches par le thème : ils proposent une description de la topographie, de la géologie, du climat, de la flore et de la faune du grand-duché de Lituanie. Fondée sur une expérience personnelle que l'orateur n'hésite pas à mettre en avant, cette description procède en outre par comparaison avec les « contrées méridionales » d'où il vient et qui sont aussi celles de ses auditeurs. La principale différence entre ces deux textes tient à la dimension politique du premier, adressé à un prince de Prusse en visite officieuse à Lyon : sous les compliments obligés à l'endroit de la Prusse et de son souverain (Gilibert les appelle explicitement à prendre en main les destinées d'un État polono-lituanien qui n'est plus que « l'ombre » de lui-même, « phantôme de royauté sans activité et sans pouvoir », « sans liberté et sans véritable législation » [f° 174v]), on entend la critique acerbe de Gilibert qui n'épargne ni le peuple ni les dirigeants de la république des Deux Nations : « le Polonais ne savait qu'obéir en esclave, désespéré, ou comander en maître barbare » (f° 174r). Cette « nation avilie », « sans commerce intérieur ou extérieur, sans art, sans industrie et sans défense » (f° 175r), « sans lois raisonnables » (f° 190r) enfin, incapable de se gouverner elle-même, suscite chez notre observateur français une condamnation morale sans appel. Au-delà de la géographie, le nom de « Pologne » en vient à désigner dans sa bouche l'ordre social et

politique corrompu régnant dans ce pays, alors qu'il emploie celui de « Lithuanie » quand il s'agit de ses paysages naturels. Même son antipathie pour les Juifs de ces contrées est tempérée par le constat catastrophique qu'il fait de la situation locale, dont les Juifs sont eux aussi victimes.

- 23 Le troisième et dernier manuscrit lituanien de Gilibert est précisément consacré à la population juive du lieu. Ce texte montre un Français mis pour la première fois au contact d'une culture et d'une religion dont il ignore sans doute tout, puisqu'en France, on ne trouve alors de population juive relativement importante que dans trois régions (Comtat-Venaissin, Bordelais, Alsace-Lorraine). Les 40 000 Juifs de France représentent de toute façon un faible poids au regard des 600 000 à 900 000 Juifs de Pologne-Lituanie (environ 10 % de la population [Thirouin, Reynaud, 2021 : 194]). La curiosité du « voyageur philosophe » (f° 184r) – c'est-à-dire du voyageur critique, homme de son temps – s'éveille donc à ce contact nouveau : les Juifs sont observés par Gilibert du même œil que toute autre réalité humaine et naturelle locale, avec un sentiment d'étrangeté plus puissant toutefois. Certes, il manquait d'informations, mais il réussit à en réunir, sans qu'on sache précisément comment. Avec qui, sur place, Gilibert s'est-il entretenu de cette population juive ? Qu'a-t-il lu à son propos, quels « historiens » (f° 190r) ? En a-t-il parlé avec William Coxe, le voyageur et historien anglais rencontré en 1776 à Grodno, auteur d'un *Voyage en Pologne* où il est question des Juifs du lieu [Thirouin, Reynaud, 2021 : 192] ? Qui sont ces rabbins, ces médecins et ce « juif hollandais philosophe » que rencontre, fréquente et admire Gilibert (f° 186v) ? Visiblement, notre voyageur français sait que par le passé, ce peuple a « trouvé tolérance, protection » en Pologne (f° 184r), mais aussi qu'entretiens, le pays est devenu pour lui « une vraie terre de malédiction » (f° 190r) où les Juifs « n'existent [...] que de manière précaire, leur fortune et leur vie (étant [ndla]) sans cesse exposées » (f° 188r) du fait de la dégradation de la situation politique et économique générale.
- 24 En réalité, la méfiance que Gilibert éprouve à l'égard des Juifs, avec qui il sait pourtant compatir, tient à un motif unique : c'est qu'il s'agit d'un peuple « qui de temps immémorial a conservé presque sans variation, ses préjugés, ses rites, ses lois et ses coutumes » (f° 184r), qui ne démord pas des « préjugés indélébiles de (son [ndla]) culte »

(f° 190r), que ses « principes religieux et préjugés » rendent « aussi nuisibles à toute saine administration que les plantes parasites le sont aux arbres les plus vigoureux » (f° 191r). En homme des Lumières, en « philosophe », il abhorre leur attachement immuable à une religion révélée, leur obstination séculaire dans la foi, leur séparatisme opiniâtre, leur refus d'entrer dans l'histoire, leur indifférence à toute modernité³⁵. C'est sans doute ce qu'expriment métaphoriquement, sous la plume de Gilibert, les accusations de « malpropreté » (f° 185v) et de « barbarie » (f° 189v) à leur encontre : ces lieux communs recouvrent en réalité une allergie de nature « philosophique ». N'est-ce d'ailleurs pas aussi la raison profonde de l'aversion de notre voyageur à l'égard des Polonais, « les hommes les plus superstitieux de l'Europe » (f° 184r) ? La religion des Polonais lui est plus familière que la religion juive, mais elle perd par là même tout intérêt pour l'observateur curieux que les rites juifs, exotiques, amusent du moins un peu :

Les juifs en synagogue sont curieux (sic) intéressants à voir. Les hommes sont séparés des femmes ; leur manière de psalmodier est une chanson monotone : prenant pour chaque verset un octave, ils le commencent par le ton le plus haut et le terminent par le plus bas. En chantant ainsi, ils s'inclinent sans cesse, donnant à leur tête un mouvement rapide de droite à gauche, et font des grimaces si marquées en prononçant ces mots hébreux qu'il est difficile de conserver le sérieux qu'ils exigent des étrangers lorsqu'ils leur permettent d'entrer dans leur temple. (f° 186r)

- 25 En Lituanie, Gilibert reçoit en 1777³⁶ la visite d'un autre Lyonnais, Louis Patrin (1742-1815), à qui il « donne des lettres de recommandation pour l'Académie de Saint-Pétersbourg³⁷ » [David, 2017 : 984-986] (il correspond régulièrement avec plusieurs membres de cette Académie). Patrin, comme Gilibert, est féru de sciences naturelles, particulièrement de minéralogie, et à cette époque, il a déjà sillonné l'Europe centrale. À Saint-Pétersbourg, il rencontre le naturaliste allemand Peter Simon Pallas (1741-1811) appelé en Russie par Catherine II pour diriger une expédition en Russie centrale et en Sibérie de 1768 à 1774. Patrin, élu membre correspondant de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, obtient à son tour « l'autorisation d'explorer la Sibérie avec le titre d'officier des

mines, accompagné d'une petite escorte et d'un officier russe, contre la promesse de remettre à l'Académie les échantillons d'histoire naturelle qu'il pourra récolter » [David, 2017 : 984]³⁸. De 1780 à 1787, Patrin est le premier naturaliste français à arpenter « les montagnes de l'Asie boréale (la Sibérie [ndla]), depuis les monts Oural jusqu'au-delà du méridien de Pékin³⁹ ; il revient (à Saint-Pétersbourg [ndla]) en 1787, mais se fâche avec Pallas qui avait conservé pour lui les échantillons les plus intéressants. De retour en France⁴⁰ avec près de trois tonnes de minéraux soigneusement répertoriés, il offre cette riche collection au cabinet du roi qui la refuse « faute de place » (elle a été finalement recueillie par l'École des mines de Saint-Étienne, fondée en 1816⁴¹) [David, 2017 : 984-985]. Député à la Convention de 1792 à 1795, puis chargé de la remise en état des manufactures d'armes et des houillères de la Loire, Patrin devient enfin en 1804 bibliothécaire du conseil des Mines, rattaché depuis 1795 au ministère de l'Intérieur.

- 26 Avant cela, en 1790, il avait concouru, dans sa ville natale, à l'Académie de Lyon (classe des sciences). Gilibert et son confrère le minéralogiste Gabriel Le Camus parrainent sa candidature qui donne lieu le 2 mars 1790 à la présentation d'un *Mémoire sur les montagnes de Sibérie* (Ac. Ms 218 f°48-56)⁴². Patrin est élu le 23 mars 1790 et prononce son discours de réception sur *Les mœurs des peuples de Sibérie* (Ac. Ms 158bis f°119-128) le 4 mai 1790. Les archives de l'Académie de Lyon conservent les manuscrits de ces deux textes dont l'intérêt est double : ils proposent une étude « physique » et une étude « morale » des pays traversés par Patrin, dans un diptyque correspondant à l'idéal de l'époque déjà représenté chez Gilibert et, comme chez ce dernier, dans des textes adressés, destinés à être lus. Marc Antoine Claret de La Tourrette souligne l'intérêt qu'il y a toujours à étudier un pays « quant au moral & quant au physique » [Claret-La Tourette, 1791 : 71]. Il existe en outre une version développée de ces textes, imprimée dans la revue de l'abbé Rozier (un confrère de l'Académie de Lyon) entre 1788 et 1791, destinée, elle, à un lectorat spécialisé [Patrin, 1788, 1791, 1791a, 1791b]⁴³. La publication en a visiblement été perturbée par les événements révolutionnaires⁴⁴, car cette version imprimée a sans doute été rédigée immédiatement après le retour en France de Patrin, donc avant les manuscrits de l'Académie datant du printemps 1790. Ceux-ci en sont la version

d'apparat, rédigée, qui plus est, sans le secours des « collections » et « cahiers d'observation » de Patrin, restés à Paris ⁴⁵.

- 27 Pour ce qui est du discours de réception, il est presque identique à la version imprimée de février 1791 dont il diffère surtout par l'introduction et la conclusion, adaptées à l'auditoire lyonnais, à sa situation personnelle de nouvel académicien et au contexte politique. Si Patrin choisit de faire des mœurs sibériennes le sujet de ce discours solennel, c'est probablement à cause du pittoresque de ces mœurs, de leur exotisme. On ne saura d'ailleurs presque rien de la société qu'il a fréquentée en Russie d'Europe. Par contre, plus on s'éloigne vers l'Est (Oural, Altaï, Daourie), plus la sympathie de l'auteur augmente pour les populations citées. Dans ces « contrées » données uniformément pour « tristes » (f° 119r) et « malheureuses » (f° 125v), dotées d'un « sol ingrat » et d'un « climat rigoureux » (f° 120v), soumises à des « frimats » et des froids atroces (f° 125v), se succèdent deux types principaux de population – les Russes de Sibérie, et les « Tartares », « mahométans » d'abord, dans le centre de la Sibérie, puis, dans sa partie orientale, « idolâtres », ou polythéistes, de « langue mongole » (f° 122v). Patrin fait des Russes un portrait correspondant à peu près à la caricature dont, quelques années plus tard, se plaint Karolina Oleśkiewicz : le Français n'a que mépris pour leur « obéissance aveugle et muette », leur « imitation servile » en tout, produits d'un « gouvernement absolu » et d'un « régime despotique » qui fait d'eux « un chef d'œuvre de mécanique », « pas une société d'hommes » (f° 120r). Il est vrai qu'il s'agit alors de faire briller par contraste la nation française, « la plus libre de l'univers » (f° 121v). D'ailleurs, c'est l'attrait des Russes pour la France qui les rachète finalement aux yeux de Patrin :

Si la vérité m'a forcé de blamer les mœurs des Russes, l'équité et la reconnaissance m'obligent de déclarer, que pendant le long séjour que j'ai fait dans leur Empire, je les ai toujours reconnu<s> obligeants et sincèrement attachés a ceux qu'ils prennent en affection. Enfin ils aiment les françois : comment pourrois-je ne pas les aimer !⁴⁶
(f° 122r)

- 28 Ils ont en outre l'avantage de posséder une langue « douce, flexible, et l'une des plus belles que parlent les hommes », « si facile, qu'il est peu de langue<s> qu'on apprenne avec moins de peine » (f° 122v). Toujours

est-il qu'il faut s'éloigner même des grandes routes de Sibérie pour trouver des Russes « moins esclave<s> que l'habitant de la Russie d'Europe » (f° 120r). Quant aux Tartares (les « idolatres » surtout), s'ils surpassent les Russes aux yeux de Patrin par l'austérité de leurs mœurs, leur sens de l'hospitalité, leur curiosité et leurs « sentiments religieux aussi grands que simples » (f° 123v), c'est qu'ils vivent davantage au contact de la nature, en harmonie avec elle. « Tant il est vrai », en bonne logique rousseauiste, « que l'homme qui se rapproche de la nature est essentiellement bon ; et que ce sont les grandes sociétés qui le corrompent » (f° 122r).

- 29 Patrin en Sibérie est animé de la même passion naturaliste que Gilibert dans les forêts de Lituanie : comme ce dernier, il est fasciné par « le spectacle unique et nouveau de la nature première, travaillant sans le concours de l'homme et sans être interrompue ni par la divagation ou l'impatience de ses désirs, ni par la multitude ou la variété de ses efforts »⁴⁷ [Daszkiewicz, 2004 : 23]. Mais contrairement à Gilibert, Patrin, plus « voyageur » que « philosophe » – pour reprendre les catégories de Gilibert –, ne s'intéresse pas vraiment à la société des hommes ni à ses progrès potentiels. Ce qui capte sa curiosité en Russie, ce sont les « pierres des montagnes » et les « plantes des déserts » (f° 124v), à l'étude desquelles il se voue pour « ajouter quelque chose à la masse de nos connoissances en histoire naturelle » (f° 125v). Les hommes ne l'intéressent que dans la mesure où ils se plient à cette nature vers qui l'entraînent indistinctement sa curiosité et son patriotisme, sa faculté d'expertise et sa volonté de servir la France.
- 30 Son *Mémoire sur les montagnes de Sibérie* est éclairant à cet égard : Patrin s'efforce de résoudre là un problème ambitieux de géologie structurale, celui de la formation des montagnes, de la Bretagne au fleuve Amour ; or ce mystère ne peut être percé, selon lui, que par des « voyages réitérés » sur le terrain, réalisés par « des observateurs chauds de zèle et froids de tête » (f° 55v). Son mémoire lyonnais constitue ainsi la synthèse des observations géologiques qu'il a recueillies sur le terrain en Russie et qu'il interprète à la lumière des thèses du naturaliste genevois Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799). Comme ce dernier à propos des Alpes, Patrin remet en cause, à propos de la Sibérie, les hypothèses « neptunistes » de l'époque, hypothèses qui écartent de la formation des montagnes toute notion

de plissement dynamique : il s'emploie à en démontrer la fausseté [cf. Carozzi, 2001 : 83-108]. C'est ce débat scientifique qui passionne le géologue lyonnais, davantage que la Russie dont la connaissance sert surtout à garantir la mise en œuvre d'une méthode nouvelle sur un terrain nouveau lui aussi. Dans la version de son *Mémoires sur les montagnes de Sibérie* imprimée dans *Le Journal de Physique* en trois livraisons, Patrin développe d'ailleurs considérablement la couleur russe : il fournit là des indications précises de lieux qui sont pratiquement absentes de la version orale, destinée à un auditoire plus savant que familial de la géographie sibérienne, mais l'objectif est le même – d'abord scientifique.

31 À suivre.

BIBLIOGRAPHIE

Adamowicz Adam Ferdynand, 1865, *Encyklopedyja Powszechna*, t. 19, Warszawa, S. Orgelbrand.

Appleby John H., 1985, « John Grieve's correspondence with Joseph Black and some contemporaneous russo-scottish medical intercommunication », *Medical History*, vol. 29, p. 401-413.

Aquaron Robert, s. d., « Jean-André Peyssonnel, médecin-naturaliste marseillais au siècle des Lumières (1694-1759) », *Association des Amis du Patrimoine Médical de Marseille*, p. 1-7,
http://patrimoinemedical.univmed.fr/articles/article_ Peyssonnel.pdf.

Barale Georges, 2021, « Au service de la ville », *Au service de la ville, L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, 1700-2020. Catalogue de l'exposition*, Lyon, Archives municipales de Lyon, p. 6.

Berthier Patrick, 1995, « Miroirs des littératures du monde : les revues parisiennes (1830-1835) », *Romantisme*, n° 89, p. 21-23.

Bourlonton Edgar, Cougny Gaston, Robert Adolphe (dir.), 1891, « Louis Patrin », *Dictionnaire des Parlementaires français*, t. 4, Paris, Bourlonton, p. 560.

Burba Domininkas, Parent Arnaud, 2019, « Šeimyninis konfliktas XVIII amžiaus Vilniuje : bandymas nunuodyti profesorių Žaną Emanuelį Žiliberą 1782 m. », *Lietuvos Istorijos Metraštis*, n° 2, p. 89-111.

Cadot Michel, 1969, *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Fayard.

Carozzi Albert V., 2001, « Du dogme neptuniste au concept de refoulements horizontaux : les étapes d'une réflexion géologique », *H.-B. de Saussure (1740-1799) : un regard sur la Terre*. Sous la dir. de René Sigrist et Jean-Daniel Candaux, Genève, Georg, p. 83-108.

Chélini J., Reynaud F., Villard M. (dir.), 2001, *Dictionnaire des Marseillais*, Académie de Marseille.

Claret-La-Tourette <Marc Antoine>, « Nouvelles littéraires », *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle, et sur les arts*, janvier 1791, t. xxxviii, part. I, Paris, Au bureau du *Journal de physique*, p. 70-80.

Crépel Pierre, 2017, « Les manuscrits de l'Académie et leur histoire », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Lyon pour 2016*, 4^e série, t. 16, Lyon, ASBLA, p. 147-165.

Crépel Pierre, Hausberg Yannis, 2018, « Les bureaux de l'Académie (1700-2018) », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Lyon pour 2017*, 4^e série, t. 17, Lyon, ASBLA, p. 241-276.

Custine Astolphe de, 1843, *La Russie en 1839*, 4 vol., Paris, Amyot.

Daszkiewicz P. (éd.), 2004, « Sur les forêts de Lithuanie (1784) : un texte oublié de Jean-Emmanuel Gilibert, annoté et commenté par P. Daszkiewicz », *Cahiers lituaniens*, n° 5 p. 21-27.

Daszkiewicz Piotr, 2014, « L'énigme du départ de Jean-Emmanuel Gilibert de Lituanie », *Cahiers lituaniens*, n° 13, p. 57-60.

David Louis (dir.), 2000, *L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, 1700-2000 : Trois siècles d'histoire lyonnaise*, Éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire.

David Louis, 2017, « Jean Emmanuel Gilibert », *Dictinnaire historique des Académiciens de Lyon 1700-2016*. Sous la dir. de Louis David, Dominique Saint-Pierre, Lyon, Éditions de l'Académie, p. 588-591.

David Louis, 2017 a, « Eugène Melchior Louis Patrin », *Dictionnaire historique des Académiciens de Lyon 1700-2016*. Lyon, Éditions de l'Académie, p. 984-986.

Delandine Antoine-François, 1812, *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon, ou Notices sur leur ancienneté, leurs auteurs, etc., précédées d'une histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, et en particulier de celle de la ville*, 3 vol., Paris, Renouard-Schoel-Lenormand, Lyon, à la Bibliothèque publique.

Ducraïne Halka (Helena Hulewicz), 1918, *La Femme polonaise : esquisse historique*, Paris, Perrin.

Edel Philippe, 2009, « L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius », *Cahiers lituaniens*, n° 10, p. 13-22.

Edel Philippe, 2011, « Les professeurs de médecine d'origine française à l'Université impériale de Vilnius au début du XIX^e siècle », *Histoire des Sciences médicales*, t. 45,

n° 4, p. 359-368.

Faivre d'Arcier Louis, 2021, « Un lieu de sociabilité érudite », *Au service de la ville. L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, 1700-2020. Catalogue de l'exposition*, Lyon, Archives municipales de Lyon, p. 7.

Foland Jed Rivera, 2014, *The Body through the Lens: Anatomy and Medical Microscopy during the Enlightenment*, PhD thesis, University of Oxford.

Gilibert Jean-Emmanuel, 1806, « Notions topographiques. Sur le Grand-Duché de Lithuanie », *Histoire des plantes d'Europe et étrangères, les plus communes, les plus utiles et les plus curieuses, ou Éléments de botanique pratique*, 2^e édition, t. 3, Lyon, Librairie d'Amable Leroy, p. 283-291.

Grégoire Henri, 1789, *Essai sur la régénération physique, politique et morale des Juifs*. Ouvrage couronné par la Société royale des sciences et des arts de Metz, le 23 août 1788, Metz, Devilly, imprimerie de Claude Lamort.

Gutton Jean-Pierre, 2006, « Quelques documents sur Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) », *Pauvreté, cultures et ordre social*. Textes réunis par O. Christin et B. Hours, Nouvelle édition, LARHRA, p. 367-379, <http://books.openedition.org/larhra/916>.

Henningsen Charles F., 1844, *Revelations of Russia, or The emperor Nicholas and his empir, in 1844, by one who has seen and describes*, 2 vol., London, Henry, Colburn.

Jobert Ambroise, 1941, *La Commission d'éducation nationale en Pologne : 1773-1794, son œuvre d'instruction civique*, Paris-Dijon.

Kwartalnik, 2015, *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, Rok LX, nr 1, Polska Akademia Nauk, Instytut Historii Nauki, Warszawa, <https://rcin.org.pl/ibl/dlibra/publication/225276/edition/203740/content>.

Mazauric Simone, 2017, « François Guizot et la création du CTHS : les sociétés savantes, la politique et l'histoire », *La France savante*, Arnaud Hurel (dir.), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 84-97, <https://books.openedition.org/cths/2532?lang=fr>

Mézin Anne, Rjéoutski Vladislav (dir.), 2011, *Dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I^{er}*, t. 2, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle.

Mickiewicz Adam, 1882, *Dziady ou la fête des morts, Chefs-d'œuvre poétiques d'Adam Mickiewicz*, traduits par lui-même et par ses fils, Paris, Charpentier, p. 177-182.

Micol Charles, 2000, « Après la catastrophe : quel projet documentaire pour la Bibliothèque centrale Lyon 2-Lyon 3 ? », *BBF*, t. 45, n° 2, p. 4-8, <https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/34845-apres-la-catastrophe.pdf>

Moukaeva Larissa, 2018, « "... S'est illustré par nombre de découvertes" : Histoire des expéditions du scientifique français Eugène Louis Melchior Patrin dans l'Altaï ». Trad. du russe par Olessia Koudriatseva-Velmans, *La Sibérie comme champ de transferts*

culturels : De L'Altaï à la Iakoutie. Sous la dir. de Michel Espagne, Pavel Alexeiev et Ekatarina Dmitrieva Paris, Demopolis, p. 351-370.

Oleskewicz Caroline d', 1834, « Un jugement sur la France », *Le Panorama littéraire de l'Europe*, Ed. Mennechet (directeur), p. 200-206.

Parent Arnaud, 2014, « Botaniko Žano Emanuelio Žilibero pastebėjimai apie XVIII amžiaus pabaigos lietuvių valstietijos gyvenimą », *Liaudies kultūra*, n° 3, p. 44-52.

Parent Arnaud, 2020, « The Medical Science Heritage of French Physicians in Lithuania in the Last Quarter of the Eighteenth Century: J. E. Gilibert, Nicolas Regnier, Jacques Briotet », *The Polish-Lithuanian Commonwealth, History, Memory, Legacy*. Ed. by Andrzej Chwalba, Krzysztof Zamorski, New York, London, Routledge, p. 234-255.

Patrin <Eugène Louis Melchior>, 1781, « Auszug eines französischen Briefes von Herrn Patrin, der von einer Reise ins altaische Gebirge Nachricht giebt », *Neue nordische Beyträge zur physikalischen und geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, Naturgeschichte und Oekonomie*, Zweyter Band, Leipzig, St. Petersburg, Logan, p. 365-373.

Patrin <Eugène Louis Melchior>, 1783, *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce en Sibérie, fait en 1781*, Saint-Petersbourg, chez J. Z. Logan.

Patrin <E. L. M.>, 1788, « Apperçu des mines de Sibérie », *Journal de Physique*, août, t. xxxiii, part. II, p. 81-96 ;

Patrin <E. L. M.>, 1791, « Idée générale de la Sibérie et de ses habitants », février, t. xxxviii, part. I, p. 81-90.

Patrin <E. L. M.>, 1791a, « Notice minéralogique de la Daourie », *Journal de Physique*, mars, t. xxxviii, part. I, p. 225-245 ; « Suite d'un voyage minéralogique de la Daourie », avril, t. xxxviii, part. I, p. 289-299.

Patrin <E. L. M.>, 1791b, « Lettre aux minéralogistes, sur la question, s'il est utile à la Science de rassembler, dans un dépôt public, les Minéraux, par ordre de pays », *Le Journal de Physique*, juillet, t. xxxix, part. I, p. 69-71.

Peyssonnel Claude-Charles de, 1765, *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube & du Pont-Euxin*. Paris, N. M. Tilliard

Pouchkin Alexandre, 1834, *Le Coup de pistolet*. Traduit par Madame Caroline d'Oleskewicz, *Le Panorama littéraire de l'Europe*, t. 1, p. 346-360.

Reynaud Denis, 2021, « Académiciens et journalistes », *Au service de la ville, L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, 1700-2020*. Catalogue de l'exposition, Lyon, Archives municipales de Lyon, p. 190-194.

Roche Daniel, 1996, « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, n° 2, p. 643-658.

Ryszkiewicz Andrzej, 1978, « Oleszkiewicz Józef », *Polski słownik biograficzny*, t. XXIII, Red. W. Niemirycz Władysław, W. Olszak, Wrocław, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, s. 756-758.

Sage Balthazar-Georges, 1791, « Observations de M. Sage sur la lettre que M. Patrin adresse aux minéralogistes », *Journal de physique*, septembre, t. xxxix, Part. II, p. 184-186.

Saint-Félix Jules de, 1835, *M. Égo. Suivi de L'Angelus*, par Mme Caroline Oleskewitch, Paris, au bureau du *Journal de la Jeunesse*.

Samoïlowitz D., 1785, « Lettre sur la peste à Messieurs de la Société royale de médecine de Paris », *Journal encyclopédique ou universel*, t. VI, partie 1, 15 août 1785, p. 115-122.

Samoïlowitz D., 1787, *Opuscules sur la peste qui, en 1771, ravagea Moscou ; avec un Discours aux élèves des hôpitaux de l'Empire de Russie*. Pars, chez Le Clerc.

Thiébaud M., Bärtschi B., Falzon N., 2018, « Découverte d'un herbier signé Jean-Emmanuel Gilibert à l'herbier de l'université Claude Bernard Lyon 1 parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon », *Colligo*, 1/1, 2018, <https://perma.cc/5KSW-YMXR>.

Thirouin M.-O., Reynaud D. (réd.), 2021, « Jean Emmanuel Gilibert et les Juifs de Pologne vers 1780 ». Texte transcrit et annoté par Marie-Odile Thirouin et Denis Reynaud, *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon pour 2020*, 4^e série, t. 20, Lyon, ASBLA, p. 191-202.

Villard Pierre, 1928, *Le dixième anniversaire du communisme russe*, Lyon, Bonnaviat.

Yerushalmi Yosef Hayim, 1991, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive* (1982), Paris, Gallimard.

Афанасьев А. К., 2013, «Материалы редакции “Русского архива” в Отделе письменных источников Государственного Исторического музея», А. Д. Зайцев, Петр Иванович Бартнев и “Русский архив”, Москва, Рукописные памятники древней Руси, с. 316-405.

Бородій М. К., *Данило Самійлович Самойлович*, Київ, Наукова думка, 1987.

Громбах С. М., *Данило Самойлович (1744-1805). Зачинатель русской эпидемиологии*. Москва, Центральный институт санитарного просвещения, 1951.

Илюшина И. Н. (сост.), 2016, *Жилибер вернувся в Гродно*. Библиографічний список, Городская центральная библиотека г. Гродно.

Криштопа Б. П., 2001, « Самойлович (Сушковський) Данило », *Києво-Могилянська академія в іменах XVII- XVIII ст.* Енциклопедичне видання. В. С. Брюховецький, З. І. Хижняк. Київ, КМ Академія, с. 473-474.

Пржецлавский Осип А., 2010, «Беглые очерки. Иосиф Олешкевич», *Поляки в Петербурге в первой половине XIX века*. Сост. О. А. Пржецлавский. Комментар.

A. И. Федуты. Перевод С. Моравского. Москва, Новое литературное обозрение, с. 304-311.

NOTES

- 1 Daniel Roche voit l'origine de ce modèle français dans les sociétés littéraires italiennes et les institutions savantes britanniques antérieures.
- 2 Sur les liens particuliers de l'Académie de Lyon avec la ville de Lyon, on consultera le catalogue de l'exposition qui s'est tenue en 2021 aux Archives municipales [*Au service de la ville*, 2021].
- 3 Il faut attendre la fin du ^{xx}^e siècle pour que s'établissent des liens entre l'Institut et les Académies provinciales antérieures à la Révolution : la première réunion des cinq Académies de l'Institut et de vingt-trois Académies de province a lieu à Lyon en octobre 1791. En 1794, est créée une « Conférence nationale des Académies » ; voir le site de l'Académie de Lyon : <https://academie-sbla-lyon.fr/Academie/histoire>.
- 4 Les quatre facultés de sciences, lettres, médecine et droit, fondées entre 1835 et 1875, se réunissent alors pour former l'université de Lyon en vertu de la loi Liard du 10 juillet 1896.
- 5 « Les lettres-patentes accordées par le gouvernement garantissent aux Académies de province privilèges et autorité ; le mouvement dans son ensemble a atteint son apogée avant 1760, encore que de nombreuses sociétés littéraires et savantes non patentées complètent largement [...] le premier réseau officiel » [Roche, 1996, 648].
- 6 Sur la restitution de la bibliothèque et l'installation au palais des Arts, voir aussi le discours inaugural de la présidence de Pierre Crépel [Crépel, 2017 : 156-157].
- 7 Depuis 1848, les deux classes sont divisées en sections (trois pour les sciences, quatre pour les lettres) où les académiciens sont répartis en fauteuils, vingt-quatre pour la classe des sciences et vingt-huit pour la classe des lettres [Crépel, Hausberg, 2018 : 242].
- 8 On trouvera dans cet article la liste complète des présidents et des secrétaires successifs de l'Académie de Lyon.
- 9 Je remercie vivement Denis Reynaud et Pierre Crépel de m'avoir non seulement donné accès aux archives de l'Académie, mais de m'avoir aidée à repérer, transcrire et analyser les documents présentés ci-dessous. Mes

sincères remerciements vont également à Arnaud Parent et Philippe Benoit d'Entrevaux pour leur promptitude à répondre à mes questions et leur aide précieuse ; tous ont relu cet article.

10 Ces legs comportent des collections et des œuvres d'art, réalisés ou acquis par les académiciens, dont il ne sera pas question ici. Voir le catalogue de l'exposition *Au service de la ville*, 2021 : 206-295.

11 Le premier catalogue est celui d'Antoine-François Delandine [Delandine, 1812] ; le dernier est en cours de publication.

12 La date de naissance de Samojlovič varie selon les sources comme plusieurs détails de sa biographie. Fils du prêtre Samijlo Suškovs'kyi (Самійло Сушковський), il change de nom de famille en s'inscrivant en 1761 à l'Académie Mohyla de Kyiv, selon la coutume, et le remplace par son nom patronymique : c'est ainsi qu'il est entré dans l'histoire de la médecine sous son nom patronymique redoublé : Danylo Samijlovič Samojlovič. Il existe plusieurs biographies de ce savant [Громбах, 1951 ; Бородій, 1987].

13 « Conseiller des Coll[è]ges de S. M. Impériale de toutes les Russies, Premier Médecin dans les Gouvernements de Cathérinoslaw & de la Tauride, Associé de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, de l'Académie Royale de Nîmes, du Coll[è]ge Royal des Médecins de Nancy, de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Marseille, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres [sic] de Lyon, de l'Académie Électorale des Sciences de Mayence, de l'Académie des Sciences, Lettres & Arts de Padoue, & du Musée de Paris, & de l'Académie des Sciences Électorale-Palatine de Man[n]heim, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse ». À la suite de cette liste, figure dans un encadré un extrait de l'ode de Lomonosov écrite pour le sixième anniversaire de l'intronisation de l'impératrice Élisabeth (1747) : « Quoique la Région du Nord soit couverte de neiges éternelles, cependant Dieu manifeste sa puissance par des miracles surprenants, au milieu de ces montagnes glacées ». Samojlovič cite ces vers d'après la grammaire de Lomonosov (1755) où ils illustrent l'emploi de la conjonction adversative *quoique*.

14 À la fin des années 1770, Ekaterina Daškova (1743-1810) a séjourné trois ans en Écosse avec son fils Pavel. Très liée à Catherine II, elle a beaucoup fait pour rendre les *physicians* écossais populaires en Russie [Appleby, 1985 : 411]. Ses deux frères Aleksandr et Semën ont été ambassadeurs de Russie à Londres (1762-1764 et 1784-1800).

15 Il s'agit du *first achromatic microscope* dû à Louis-François Dellebarre (1726-1805), l'un des plus célèbres opticiens français de la seconde moitié du XVIII^e siècle, réfugié à Leyde depuis 1762 pour des raisons religieuses.

16 Denis Reynaud me signale que Samojlovič adresse le même jour une lettre presque identique à Messieurs de la Société royale de médecine de Paris [Samoïlowitz, 1785 : 115-122].

17 Ce que Samojlovič observe au microscope, ce sont en réalité les conséquences de l'infection et non sa cause [Foland, 2014 : 227].

18 Samojlovič soutient que la contagion ne se fait pas par l'intermédiaire des cadavres. Il fait aussi remarquer que les malades guéris ne sont plus susceptibles de se réinfecter. Samojlovič s'inocule lui-même la peste par une méthode voisine de la vaccination. Sur le plan du traitement, Samojlovič préconise les moyens habituels (quarantaine, fumigations, usage du vinaigre comme désinfectant) auxquels il ajoute les frictions de glace et la quinine pour prévenir les frissons.

19 Denis Reynaud a repéré neuf titres dont huit donnent une bonne idée de l'image de la Russie que souhaite donner Karolina Oleśkiewicz : « Une inondation à Saint-Petersbourg », « La fille des champs », *Le Conteur de huit ans* (1835, 18 pages), « Voyages. Le cirque olympique de Vicence », « L'Angélus », « Ancienne ballade cosaque (tirée d'un roman inédit) », « Du patriotisme chez les femmes russes », « La Noël en Russie », « Les Jeunes Russes : tableau de mœurs ». Sur la présence russe dans la presse française contemporaine : Berthier, 1995 : 21-23.

20 Le climat politique en France est devenu hostile à la Russie après l'avènement de Nicolas I^{er} en 1825 et la répression de l'insurrection polonaise de 1830. Deux ouvrages critiques envers la Russie nourrissent cette hostilité : *La Russie en 1839* d'Astolphe de Custine, paru en 1843, et *Revelations of Russia* de Charles Frederick Henningsen, paru en 1844 et traduit en français par Cyprien Robert en 1845 [Cadot, 1969 : 9, 152-154, 173-178].

21 Voir un passage intéressant sur les partages de la Pologne, auxquels l'auteur sait que la France est défavorable, mais qu'elle justifie par « l'état complet de dissolution » de l'État polonais : « Nous sommes sûrs d'avance que l'on va nous objecter ici l'adhésion de cette souveraine (Catherine II, [ndla]) au partage de la Pologne ; sa participation à cet acte qualifié par l'Europe de crime politique » (f^o 267v). De même, le nom d'Ivan le Terrible, entouré d'une réputation sulfureuse, n'est pas prononcé ; par

contre, Pierre I^{er} est présenté comme le plus grand des souverains, celui qui a arraché la Russie à l'arriération, l'a tournée vers l'Europe et a aussi rendu « à la société les femmes emprisonnées jusque là dans l'intérieur de leurs maisons » (f^o 273r). De « notre temps, les femmes les plus instruites de l'Europe, sont les femmes russes » (f^o 294r). « C'est à leur tour de jeter au feu la quenouille et les tissus brodés. Ce sont elles que l'on voit un livre ou la plume en main, entourées de globes et de sphères, invoquant Newton et Copernic » (f^o 301r). Seules « la modestie et la retenue les empêchent encore de se livrer à l'art de la conversation, sinon elles seraient l'équivalent des dames françaises » (f^o 301v).

22 Sur la famille Peyssonnel, voir *Dictionnaire des Marseillais* [Chélini, Reynaud, Villard, 2001 : 265-266], Robert Aquaron [Aquaron, 1-7] et la page consacrée à Jean André Peyssonnel sur le site de l'Académie de Marseille.

23 Le texte imprimé entier de la dissertation figure comme fascicule dans les archives du fonds slave conservé à la Bibliothèque Diderot de Lyon sous la cote : Fonds slave, Bibl. ss. Cyr. et Méth. SJ. Russica H, RH-7.

24 Le manuscrit de l'Académie s'arrête à la page 29 de cette dissertation qui en comporte trente-quatre.

25 Sur Gilibert, voir : David, 2017 : 588-591.

26 Arnaud Parent, de l'université Mykolas Romeris de Vilnius, travaille à entretenir la mémoire de Gilibert en Lituanie, de même que l'historien des sciences Piotr Daszkiewicz en Pologne où un numéro spécial de la *Revue trimestrielle d'Histoire de la Science et des Techniques* lui a été consacré [Kwartalnik, 2015]. En Belarus le savant français est étudié par Fëdor Ignatovič. À Hrodna, Gilibert dispose de sa statue, d'une rue (comme à Kaunas en Lituanie) et d'un parc à son nom. Une biobibliographie de dix-sept pages, éditée par la bibliothèque municipale de Hrodna, est joliment intitulée *Gilibert est de retour à Grodno* [Илюшина, 2016].

27 Toutes les informations concernant le séjour de Gilibert en Pologne-Lituanie sont tirées de cet article [Gutton, 2006 : 372-375], ou ont été aimablement communiquées par Arnaud Parent. Sur la redécouverte récente de l'herbier de Gilibert en vingt-six volumes présumés disparus, voir Thiébaud, Bärtschi, Falzon, 2018.

28 Gilibert « a engagé une partie de sa fortune dans la création d'un jardin botanique finalement abandonné par l'intendance » ; « ses prises de position médicales lui ont fait des ennemis » [Gutton, 2006 : 372].

29 Information communiquée par Arnaud Parent.

30 L'article de D. Burba et A. Parent « Analyse d'un drame familial à Vilnius au XVIII^e siècle : la tentative d'empoisonnement dont fut victime le Dr Jean Emmanuel Gilibert en 1782 » parle de ce triple empoisonnement dont toutes les circonstances ne sont pas claires.

31 Arnaud Parent a traduit et présenté en lituanien le texte de ce tableau, sous le titre « Les observations du médecin-botaniste Jean-Emmanuel Gilibert sur le mode de vie des paysans lituaniens à la fin du XVIII^e siècle » [Parent, 2014 : 44-52]. Il en avait retrouvé le texte français dans : Gilibert, 1806 : XVIII-XXXI.

32 Texte inédit, de lecture difficile à cause des nombreuses ratures qu'il comporte, transcrit par Denis Reynaud. Il était destiné à être lu devant le prince Heinrich von Preussen (Henri de Prusse, 1726-1802), frère de Frédéric II, lors de sa visite officielle à l'Académie de Lyon le 26 août 1784. Les registres du 10 août 1784 indiquent : « La compagnie ayant été prévenue que M. le prince Henri, frère du roi de Prusse et qui est en cette ville sous le nom de comte d'Oëls, honorerait l'Académie de sa présence, a été extraordinairement convoquée pour trois heures afin de se concerter sur les mémoires dont elle ferait choix pour remplir la séance. On est d'abord convenu que M. le Directeur en ferait l'ouverture par un compliment au prince, que M. Gilibert lirait un mémoire ayant pour titre : Tableau physique et moral de la Pologne [...] » [Thirouin, Reynaud, 2021 : 191].

33 Texte lu en 1784 dans une séance publique de la Société d'agriculture de Lyon, publié sous le titre « Sur les forêts de Lithuanie (1784) » [Daszkiewicz, 2004 : 21-27]. On en trouve des traces en 1806 dans l'introduction de Gilibert à sa méthode analytique appliquée aux plantes de Lituanie, intitulée « Notions topographiques. Sur le Grand-Duché de Lithuanie » [Gilibert, 1806 : 283-291].

34 Ce texte est immédiatement précédé (f^o 183) d'un compliment au Prince Henri, quoique ce texte sur les Juifs ne lui soit pas destiné. Dans l'introduction à l'édition de ce discours, Denis Reynaud plaide pour une rédaction tardive, vers 1789, parce que le texte semble impliquer une connaissance de la question mise au concours en 1787 par la Société Royale des Sciences et des Arts de Metz : « Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux ? ». L'abbé Grégoire – à qui Gilibert emprunte peut-être sa métaphore des « plantes parasites » [Grégoire, 1789 : 62] appliquée aux Juifs, comme Denis Reynaud en fait l'hypothèse – a remporté le concours en août 1788 avec son *Essai sur la régénération physique, politique et morale des Juifs* [Thirouin, Reynaud, 2021 : 192].

- 35 Sur le conflit entre Histoire et mémoire dans le judaïsme, voir : Yerushalmi, 1991.
- 36 Date communiquée par Arnaud Parent. L. Moukaeva place cette rencontre plutôt en 1779 [Moukaeva, 2018 : 351] ; malgré des erreurs factuelles, cet article a le mérite de donner le point de vue russe sur Patrin.
- 37 À la différence de Gilibert (qui y figure sous le nom de « Gilbert »), Patrin bénéficie d'une notice dans le *Dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I^{er}* [Mézin, Rjéoutski, 2011, II : 645]. En sa qualité de député du département de Rhône-et-Loire élu en 1792, Patrin figure aussi dans le *Dictionnaire des Parlementaires français* [Bourloton, Cougny, Robert, 1891, IV : 569].
- 38 Sur ce voyage, voir Moukaeva, 2018 : 352-353.
- 39 Patrin en tire une *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce en Sibérie, fait en 1781*, 40 pages [Patrin, 1783]. Le texte (une longue lettre de Patrin à Simon Pallas écrite depuis Barnaoul, capitale de l'Altaï, en février 1782) en est partiellement repris dans les *Neue nordische Beyträge zur physikalischen und geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, Naturgeschichte und Oekonomie*, revue de Pallas ayant paru à Saint-Petersbourg et Leipzig entre 1781 et 1796, sous le titre « Extrait d'une lettre en français de M. Patrin qui rend compte d'un voyage dans le massif de l'Altaï » [Patrin, 1781 : 365-373]. Selon Larissa Moukaeva, il a été publié en traduction russe en 1825 dans *Le Messager sibérien*, précédé d'une longue notice sur Patrin [Moukaeva, 2018 : 355].
- 40 À Paris, en 1788.
- 41 Sur cette collection, voir Patrin, 1791 : 69-71, et la réponse venimeuse du directeur du Collège des Mines (ancêtre du Conseil des mines) [Sage, 1791 : 184-186].
- 42 Le mémoire porte la date du 2 mars 1790.
- 43 Sur le *Journal de physique* [Reynaud, 2021 : 190].
- 44 Cf. l'introduction de Patrin à sa « Notice minéralogique de la Daourie » : « Dans le *Journal de Physique* du mois d'août 1788, j'ai donné une idée des mines qui se trouvent en Sibérie dans les deux départements des monts Oural & des monts Altaï. Je m'étois proposé d'achever l'esquisse minéralogique de l'Asie boréale, & de parler de la Daourie ; mais diverses circonstances m'ont empêché jusqu'à présent de m'en occuper » [Patrin, 1791a : 225].

45 Mémoire sur les montagnes de Sibérie : « Si des circonstances imperieuses ne me tenoient éloigné de la Capitale où est le dépôt de mes collections mineralogiques et vegetales, et de mes cahiers d'observations, fruits pénibles de huit années de voïages dans les immenses deserts de l'Asie boreale, peut[-]être pourrois-je vous offrir quelque chose qui meritât mieux votre attention ; mais privé de ce secours, et ne voulant point m'en fier à ma mémoire, je me contenterai de jeter un coup d'œil général sur l'utilité des voïages pour l'étude de l'histoire naturelle... » (f° 48r).

46 Ce passage ne figure pas dans la version imprimée du texte.

47 Gilibert est l'auteur d'une monumentale *Histoire des plantes d'Europe et étrangères les plus communes, les plus utiles et les plus curieuses, ou Éléments de botanique pratique*, en deux, puis trois volumes (1798, 1806) et d'une *Histoire naturelle des minéraux, contenant leur description, celle de leur gîte, la théorie de leur formation, leurs rapports avec la géologie ou histoire de la Terre, le détail de leurs propriétés et de leurs usages, leur analyse chimique, etc.* en 5 volumes (1800).

AUTEUR

Marie-Odile Thirouin

Maître de conférences honoraire en littérature comparée de l'université Lumière Lyon 2 ; membre associée du groupe de recherche « Connaissance de l'Europe médiane » (CEM) de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ; thèmes de recherche : Europe centrale, littérature du XIXe et du XXe siècle, littératures d'Europe centrale, constitution de l'espace culturel centre-européen, écritures juives, transferts culturels entre monde germanique et monde slave, nationalismes et idée européenne.

IDREF : <https://www.idref.fr/070357951>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000055210516>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14616450>